

Christian Drèze

**Halte au feu, mon lieutenant !**

*Ce texte est édité par DYN/ Sprl, division AEB.  
Publication 256.  
COPYRIGHT août 1996 Christian DREZE  
N° d'éditeur près la BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE*

*Adresse pour la correspondance concernant cet ouvrage :  
Autoéditeurs DYN Sprl 154 rue du Baron d'Obin, 4219 - Wasseiges. (Belgique)*

## **Halte au feu, mon lieutenant !**

*Jeudi à neuf heures quarante-cinq, une foule nombreuse envahissait la cour de l'école des cadets de l'armée belge à Laeken. Ces civils étaient les invités du général commandant l'école à l'occasion de la cérémonie du baptême des classes de la 111ème promotion. Selon la tradition, le parrain de la promotion est l'exemple à suivre par celle-ci.*

*Cette année, le parrain est Monsieur Drèze Louis admis en 1932 à l'école lorsque celle-ci était établie à Namur. En 1935, Louis Drèze entrera à l'École Royale Militaire. Il fera activement guerre et résistance à l'ennemi et, capturé par celui-ci, sera exécuté en Allemagne le 26 mars 1945.*

*Louis Drèze, est mon père.*

*En 1955, ma mère, passant outre mon aversion pour les militaires, m'obligera à présenter l'examen d'entrée à cette même école des cadets, je remettrai une copie blanche à chaque question, acte inédit alors dans les annales de l'école.*

*En 1957, j'écrirai un ouvrage intitulé :  
Halte au feu!*

*Je n'en ai retrouvé aucune trace, l'ouvrage n'aurait donc pas survécu aux multiples péripéties de ma vie, c'est pourquoi en 1995, je décide sinon de le réécrire, plutôt d'en écrire une version complète qui serait prête à la publication en 1999, année de fin de siècle, — donnant peut-être ainsi à Sophie, un sens au mot liberté dans le pays où elle vit, le goût de sa sauvegarde et le dégoût total pour la chose fonctionnaire toujours militaire et dictatoriale, un rejet complet de la guerre sous toutes ses formes, - ce qui ne signifie nullement vivre couché ou caché.*

*Christian Drèze*

*Ni un journal ni un récit  
simple aide-mémoire*  
Charles Alfort

# Pilou

1917-1939

## *Chronique humaine*

Un arbre de boue jaillit. L'obus est tombé devant l'adjudant-chef Joseph Alfort qui a eu le temps de se coucher de tout son long. Le silence. Nom de Dieu, il y a eu trois tirs, pense-t-il, je suis mal mis, il faut que je bouge. On entend un sifflement formidable puis une explosion qui vous pulvérise les tympans. La grande guerre s'enlise dans des tranchées boueuses qui courent le long de l'Yser. Dans les campagnes, les uhlands à cheval traquent quelques paysans rétifs. Les officiers disent que les Américains vont venir nous aider. Nivelles échoue lors de son offensive sur le Chemin des Dames et la Meuse reste sous le feu permanent. Il ne fait pas bon vivre en Ardennes, ces temps-ci.

La déclaration Balfour prévoit la création en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif. En Éthiopie, on achève le chemin de fer d'Addis-Abeba et, cependant que la Grèce entre en guerre, le général Pétain remplace le général Nivelles au haut commandement. En août la ba-

taille de Verdun est relancée., les Anglais attaquent Cambrai et la révolution russe éclate, en Ukraine d'où nous recevons des lettres, sporadiquement, d'un lointain cousin parti là-bas au début du siècle, cultiver du blé, on se demande à quelle sauce on sera mangé : Soviétique ou Allemande ? Ce sera bolchevique : l'armistice germano-russe est signé au moment où les Italiens sont défaits à Caporetto. Bagdad et Jérusalem sont prises par les troupes anglaises.

Jocelyn Alfort, le frère de Joseph, est garde-forestier pour la compagnie des chemins de fer de l'Est qui possède un quart des terres, ici, l'autre quart appartient aux de Lafontaine et aux de Montpellier, Isabelle, sa femme, est couturière et bonne à tout faire chez les Marcelin qui tiennent en métairie la grande ferme de briques rouges, bâtie entre le bois du dessous et le chemin de la Brochette. Nous sommes en pays de Meuse, entre schistes et Semoy, à cheval sur trois pays : la Belgique, le Luxembourg et la France. Notre famille habite de part et d'autre des frontières, aux Hautes-Rivières, à Gedinne, à Monthermé, à Sugny, à Virton, à Montmédy, à Chiny, à Dodelange, à Frésange. Nous avons de la chance que mon père ait un emploi très officiel, tous les non-qualifiés ou les chômeurs de la région ont été embarqués par les Allemands vers des camps de travail au-delà du Rhin.

Ça y est, les Américains et le Brésil déclarent la guerre à l'Allemagne cependant que les Portoricains reçoivent la nationalité américaine.

Le tissu du temps devient élastique, depuis combien d'heures, de jours, de mois se traîne-t-on dans la boue, la moitié de mes camarades ont disparu, deux soldats rampent frénétiquement pour éviter les balles d'une mitrailleuse qui arrose tout depuis le haut du village qui est, je crois, complètement détruit, tout ce qui bougeait

s'est figé, a pissé le sang, s'est envolé en éclats, le jour du jugement dernier, c'est aujourd'hui, et le dieu du ciel en est resté écoeuré, il ne s'intéresse même plus à eux, mais où était-il lui et l'ennemi, qui est l'ennemi ? L'obus de mortier est haut dans le ciel et explose à deux centimètres du crâne de Joseph, une rafale d'éclats l'atteint en pleine poitrine, ses cris se mêlent à ceux de villageois en train de brûler, puis un tonnerre invisible, un boucan de fin du monde, l'artillerie pilonne de nouveau, elle couvre la retraite, tombant du ciel des vagues de bombes réduisent la terre et la végétation en un bel humus compacté avec des os et du sang. Seulement courir et crier, hurler et courir.

Les Allemands sont arrivés en août et n'ont pas quitté la région. Combien de mois d'enfer déjà ? La Champagne disparaît sous les obus. Il paraît que Joffre les a arrêtés sur la Marne. C'est où, la Marne ?

Foch a été nommé généralissime.

— Halte au feu, mon lieutenant ! Halte au feu !

Le rigolo court en haut de la tranchée, il va se faire abattre, pense Simon de Montpellier. Le silence. Même les oiseaux sont morts, ils sont tous morts sauf Adelin qui court là haut et les trois amis de Gilbert. Un coup de feu claque, Adelin s'écroule et meurt, le tireur allemand ne savait pas encore qu'il avait perdu la guerre.

A Rethondes, dans l'Oise, on vient de signer dans un wagon de chemin de fer l'armistice suspendant les opérations militaires.

Notre maison est assez belle, elle n'a pas trop souffert de dégâts durant ces quatre années d'épouvante, une partie a été financée par la Compagnie de l'Est, l'autre par nous; qui l'avons construite avec l'aide du grand-père, le maréchal-ferrant du village. Elle sera une maison comme la plupart des maisons de la rue, de la pierre, de l'ardoise, du bois, bâtie de biais, un étage et le grenier, des caves, des remises, le cabinet d'aisances est au fond du potager, c'est un trou avec quatre planches. Il y a un colombier, un poulailler, des clapiers à lapins. A côté du grand noyer, on a construit un four à cuire le pain et les tartes. Ma mère, plus tard ma soeur, fait des tartes succulentes le plus souvent avec des fruits de notre jardin : groseilles, framboises, myrtilles, ou du verger : pommes, poires, pêches, reines-claudes, cerises. On tire l'eau d'un puits qui est de l'autre côté de la route, grand-père a fait une installation et placé une pompe. L'eau est bonne, fraîche, glacée en hiver.

Le samedi, on emplît un grand chaudron que l'on met à chauffer sur un petit poêle bas, de fonte, spécialité de la région. Lorsque l'eau bout, quasi, on en sort quelques seaux que l'on verse dans une énorme bassine en galvanisé et chacun à son tour peut alors se laver à l'eau chaude. On ne jettera rien, les eaux des grands serviront pour nettoyer les sols, la dernière bassinée servira à faire tremper le linge à lessiver lundi en le brassant avec une sorte de cuiller en bois géante.

En semaine, du pain, des oeufs, les légumes du jardin, les fruits de nos arbres pour chaque saison, le dimanche du poulet, et puis quand on tue un cochon à la ferme, des côtelettes, du lard, du jambon. Il y a du lapin et quand le grand-père part braconner, quelquefois on trouve sur la table du faisan, du lièvre, un rare marcassin.

Ils m'ont appelé Charles, parce que depuis Mont Bayard en je ne sais quelle année, on s'appelle Charles, indifféremment par les filles et par les garçons, nous, ceux de Mont Bayard ! Alors, que diable sommes-nous venu faire en cette galère, je veux dire sous ce climat as-

sez froid pour nous, originaires de pays de soleil. Je suis né à Beauraing, parce que la sage-femme de Thilay était malade, ainsi j'ai la nationalité double et j'aurai deux passeports : un belge et un français.

Ma soeur s'appellera Isabelle, mon frère sera Louis, né au temps où les grands de ce monde signaient le traité de Versailles et où nos amis voisins d'Alsace-Lorraine redevaient Français. La Société des Nations nous confie un mandat sur les anciennes colonies allemandes, les Belges recevront le Ruanda et l'Urundi, ces accords sont très contestés par les États-unis qui n'acceptent pas de faire partie de l'organisation internationale. La guerre a fait plus de 8 millions de morts dont un million et demi en France et perturbé bien des familles, ainsi la nôtre.

Alain de Montignac, dont les parents ont des biens, du côté de Charleville et entre Croix-Gilles et Croix-Scaille et Georges de Clinquange fils d'un gros propriétaire, patron de forges aux Hautes-Rivières et à Rogissart réussissent avec grand fruit le premier concours de maîtrise en sciences politiques d'après guerre. On les fêtera au café du village, près de l'église, une seule et unique fête pour eux et pour l'élection de Paul Deschanel qui fait un éphémère président de la république. Ma soeur vient au monde lorsqu'il cède la place à Alexandre Millerand.

Les choses de la vie reprennent leur cours normal, d'Ukraine notre parent écrit que là-bas la guerre n'est pas réellement finie. Les Allemands sont partis mais les bolcheviques ne valent guère mieux et puis tout le monde se pose des questions à propos de territoires bien proches : c'est ce que les manuels d'Histoire appelleront la question d'Orient, comment vivre près de la poudrière aux mille religions - musulmans, orthodoxes, catholiques, grecs, persans, protestants, juifs se bousculent autour des Balkans à peine remis de quatre années de disette.

La France ayant reçu mandat sur la Syrie et le Liban s'attelle à en faire des pays modernes. Désiré Merveille,

un gars du village est parti là-bas, c'est aussi loin que la Chine pour nous ici, puis il ira en Afrique, associés aux Belges, commencer la construction d'un chemin de fer qui reliera le Katanga à l'océan Atlantique.

Le sept mai, le général Estienne fait une conférence à Bruxelles devant le « Roi Chevalier », Albert Premier, roi des belges. Thème du discours : « L'arme blindée française employée comme arme tactique », plus tard, partant d'un même concept, le chef d'état-major général Weygand proposera la modernisation de nos divisions de cavaleries et la transformation des brigades montées. Le village est concerné et informé, chez nous, l'acier des blindages ça nous connaît et les pièces mécaniques spéciales aussi. De plus, l'ordonnance du général Estienne c'est Victor Sambon, de notre village.

On achève bientôt le chemin de fer Dakkar-Niger et en 1924, Simon de Montpellier, oncle d'Alain est nommé colonel. La même année, Lénine meurt, est-ce la fin des soviets ? Je devrais faire ma communion mais une rage de dents imprévue a bouleversé ma mère qu'il a fallu transporter à Charleville d'urgence. C'est dans ces cas-là qu'on constate qu'il y a encore des progrès à faire pour améliorer les routes et les transports.

J'ai sept ans, je serai bientôt un homme, enfin débarrassé des femmes qui m'entourent un peu trop. Les femmes sont nombreuses, il y a ma mère et puis Isabelle et toute sa bande de petites braillardes qui viennent jouer dans la cour : Raymonde, Renée, Pascale, Marie-Ange, Germaine et Yvonne, puis il y a leurs mères, les tantes, les tantines, les grand-mères et des infirmières qui viennent au dispensaire tous les mercredis et l'une ou l'autre dame qui vient loger chez Merveille, une dame de la ville qui attend qu'un ingénieur des forges l'emporte dans son automobile; les femmes toujours préoccupées par ce qui ne m'intéresse pas vivent des drames intérieurs incon-

nus, elles manquent s'effondrer d'une grosseur soudaine, d'une rougeur survenue, d'un mot incompris, elles pleurent souvent, à cause d' autrefois, des absents, d'elles-mêmes, des enfants, de l'argent qui manque, que sais-je encore. Les femmes, dans nos villages, tiennent beaucoup aux morts et elles vont leur parler, s'assurer qu'ils sont toujours à la place assignée, que les tombes ne sont pas profanées comme ce fut le cas pour certaines pendant la guerre ou juste après. Et à l'évidence, elles constatent que les morts ne bougent pas, ne s'en vont pas. Ils sont bien sous leur pierre tombale ou dans le caveau familial qui luit sous la bruine froide du pays de Semoy. Des douilles d'obus de 1914 les gardent, quand ce n'est pas une belle plaque de fonderie avec une photo émaillée. Heureusement, il n'y aura plus de guerre, disent-elles. On apprend tout de même la mort en Chine du fameux Sun Ya T'sen et la naissance d'une petite guerre, là-bas entre Mongols et autres Tchouks tchouks, et plus près de nous, enfin, c'est relatif, les fusils Lebel tonnent de nouveau. Weygand dirige des manoeuvres militaires en Rhénanie et Abd El Krim nous fait une vraie guerre. Le Maroc se soulève contre l'autorité française et ainsi commence la guerre du Rif. Mais que diable fait-on au Maroc ? N'avons-nous pas assez à faire chez nous ?

La pluie tombe sans arrêt, lente, lourde, persistante, pénétrante comme si ce fameux bon dieu qu'on rencontre crucifié à chaque carrefour de campagne avait décidé de nous noyer en un nouveau déluge.

Des inondations catastrophiques se produisent partout, particulièrement dans toute la vallée de la Meuse, elles envahissent maisons et usines, balayant mobiliers et outillages, de nombreux ouvriers seront au chômage. La vie est difficile pendant un long moment.

Le général Weygand fait encore des manoeuvres militaires pour le compte du Centre des hautes études militaires en Rhénanie et j'ai dix ans. Mes parents sont

contents de moi et l'instituteur aussi. La petite communion d'Isabelle s'est bien déroulée, il a fait beau.

Le général Weygand refait ses manoeuvres militaires pour le compte du même Centre des hautes études militaires en Rhénanie cette année, et on dit qu'il les refera l'année d'après.

Maintenant, c'est mon frère Louis qui a dix ans. Il est très chouchouté et bien gentil. Notre père a installé un système d'eau courante avec toute une machinerie et nous avons une douche sous laquelle notre mère étrille Louis et Isabelle. Ils sont en bonne santé physique et intellectuelle, elle a fait tout ce qu'il fallait pour, examinant les selles et la langue, surveillant les devoirs.

Je chante, j'avale le vent et je cours les prés mais ce n'est, paraît-il, pas une situation. Si la plupart des ouvriers, agricoles, forestiers, métallurgistes ne voient pas pourquoi il faut lire ou écrire, ce n'est pas le cas chez nous. Un livre chez eux est aussi rare qu'un lingot d'or, le français, je veux dire la langue française officielle est pour la plupart d'entre eux une sorte de souvenir d'époques anormales et contraignantes de leur vie : école, administration, service militaire, le français c'est la langue des policiers, des colonels, des architectes, des affiches de mobilisation générale et de la vente d'un bien qu'on ne peut plus payer, c'est le vecteur du catéchisme des règlements, des interdits. Mais, pour mon père et ma mère, le français c'est la langue du bien et des biens :  
— Étudie à l'école ! mon gars, me disent-ils souvent.

J'ai appris à lire, à écrire, à calculer avec le Maître Valjean, l'ancien instituteur des Hautes-Rivières, qui porte ses favoris en l'honneur du père Hugo. Il a dit à ma mère qu'il fallait que j'aille à la ville pour étudier, que j'en étais capable.

C'était son avis, mais il n'y avait pas assez d'argent pour payer la pension de ce collège jésuite à Metz, dont il vantait les mérites. Le brasseur du village, le père Feuillen a trouvé la bonne idée : il y a une école de pupilles de la Marine à Dunkerque ou à Cherbourg, enfin, au bord de la mer, quoi, qui prend les élèves à partir de douze ans et non seulement on ne paye pas de pension mais en plus, ils vous ouvrent un carnet d'épargne. Il en est certain, le frère du cousin de son oncle qui habite du côté de Dijon y est allé. Dès quinze ans, si l'on réussit les examens, ils vous nomment sous-officier, ils vous envoient à Brest ou par là et voici de quoi faire pencher la balance : on touche une solde. Je serai donc pupille puis élève de maîtrise, cadet puis élève officier, un jour couvert de gloire comme un Malouin célèbre. Et j'aurai une situation, ce qui n'est pas négligeable non plus en ces temps de crise économique, car aux États-unis, tout va mal, il y a eu un fameux krach boursier à New-York. Tout le monde en parle. Et quand cela va mal aux États-unis, il paraît qu'on risque manquer de beurre et du reste. Le beurre, je comprends mal puisque ma mère le rapporte de chez les Marcellin chaque vendredi.

Aux forges, on fabrique maintenant des pièces qui partent dans le monde entier. Pour le moment, ils font des vannes pour les nouveaux forages en Arabie où, paraît-il, on a trouvé du pétrole. Désiré Merveille est devenu un technicien très spécialisé et il envoie ainsi des cartes postales de partout, que chacun au village commente. Au café de l'Église, chez sa mère, elles sont toutes affichées. Maintenant, on y ajoute les miennes que j'achète lorsque nous pouvons sortir de l'internat. Tous les jeudis, de deux à quatre heures, nous allons sous la surveillance d'un premier-maître faire un tour, en rang, puis on s'arrête place de la République et les élèves peuvent aller au magasin des Docks de Bretagne acheter ce dont ils ont besoin lorsque leurs parents leur ont laissé quelques sous, pas plus de quinze, c'est interdit par le règlement.

On aménage ainsi l'ordinaire et c'est tout de même bien autre chose que la cantine. Chaque fois, je prends une belle carte postale que j'envoie à Raymonde, la fille de Madame Merveille, qui va à l'école avec ma soeur. L'année prochaine, elles feront leur communion solennelle ensemble et on fera une grande fête parce que les cousins du Midi viendront nous rendre visite. J'aurai une permission spéciale de quatre jours. C'est exceptionnel.

Dans le secret matinal d'une aube bleutée, en permission chez nous, j'ai vu jaillir de ma bistouquette une sorte de crème blanche qui m'a laissé pantois. J'ai surtout été très ennuyé pour tenter de faire disparaître les traces de ce crime mais la nuit suivante je me suis examiné. Cela fonctionne d'une manière curieuse, d'abord grand et dur et puis pfuit. La perplexité de l'affaire est devenue quotidienne, c'est agréable.

Inscrit sur les grands registres latins de la communauté catholique par son acte de baptême, mon frère Louis, un peu plus jeune que moi, fut un fameux garnement faisant son chemin à l'église comme tous les autres garçons du village. Il servit la messe, fit, lui, les deux communions, apprit la liturgie des saisons, les fêtes de naissances et de mort, il écouta avec irritation et contrariété l'histoire d'un dieu barbu et pas très aimable avec Soeur Marie Joseph, la Marie-Jo, une jeune novice de l'école du Sacré-Coeur arrivée au village tout de suite après la guerre et il eut peur de ce vieillard dont l'oeil de cyclope luisait au milieu d'un triangle ensoleillé dans le décor de haine et de massacre des chrétiens par les Romains, il a su mieux que moi, autrement dirions-nous, les coins obscurs, le péché, l'interdit, le refusé, le refoulé, l'eau et le feu, le châtement et pratiquement jamais rien en récompense sinon une pomme ou une poire chipée dans le jardin de l'église.

Dans notre pays d'Ardennes, on sait bien des choses entre garçons et filles mais rien d'officiel. Beaucoup de familles sont divisées sur ce qu'il faut dire et pas dire aux adolescents concernant la sexualité, qui n'est d'ailleurs que gamineries hésitantes et ragots de bonnes femmes le plus souvent, demi mots murmurés à mi-voix. Le curé et les parents et tous les adultes du village disent que le grand péché est celui du corps et c'est contre celui-là qu'il faut être en garde, on en parle à mots couverts sans jamais appeler les choses par leur nom, en ont-elles un, il faut donc se méfier des chaleurs de peau, des rougeurs de joues, des mains moites et du ventre qui brûle, surtout plus bas. Les filles de trente-deux sont réservées et pudibondes en public comme en privé. A la base là-bas, en ville ici dans les écoles de garçons, on parle de maladies avec les femmes de rencontre expliquant qu'il faut respecter les filles comme on respecte sa mère et sa soeur et les adolescents cherchent, observent, écoutent mais personne ne parle vraiment. Ce sont des mots couverts, des allusions, des détails et des à propos qui ne se rattachent à rien, pourquoi les adultes veulent-ils nous parquer au temple des illusions, des erreurs, du néant ? Il aurait fallu que l'on soit tous ainsi et tous nous avons été autrement sauf peut-être un demeuré ou un bredin et une future vieille fille. Mon frère Louis fit une escapade dans les chemins forestiers du bois des haies, avec une petite cousine qui s'accroupi, devant soudainement faire pipi et il connut ainsi, me dit-il un jour, le goût mortel du péché. Ce fut une cicatrice de l'âme qu'il caressa la nuit, souvenir reconstruit dans l'obscurité et le secret; dieu est amour et il interdit l'amour et l'amour et le sexe ... et le sexe c'est ce qui intéresse les vivants et tout à coup les compagnons de jeux de l'été parlent de couilles et de verges, de la chatte des filles sans que l'on sache bien ce que cela veut dire; les voici jeunes au village avec leur désir de vivre, caché sous une culpabilité de connivence, et toute la génération des dix - vingt de partir tout à coup à la recherche de l'autre, du corps de l'autre, ce ne sont cette fin de printemps que granges et masures remuantes de cou-

plus ou moins bien cachés et tous les lieux ou d'Artagnan pourfendit les gardes du cardinal, ou Sir de Sherwood dit Robin passa le fil de l'épée au travers du corps du shérif, devinrent alcôve pour Madame de Bonacieux et pour Cléopâtre, Diane et Aphrodite, on révisa les copies, on parla de centimètres de longueur et de tour de poitrine mesuré à la pointe du nichon. On songea enfin à regarder sous les jupes des filles qui se firent prier, n'est ce pas ce qu'on leur avait appris et c'est ce que feraient la plupart d'entre elles, très bien éduquées, leur vie durant.

D'ailleurs les mains ne se promènent que sagement, les amours ne sont le plus souvent que verbales sauf parfois, et c'est surprenant, celles qu'on n'attend pas; Huguette qui avait laissé deux ou trois fois s'aventurer la main de Louis dans sa petite culotte, pendant la classe de monsieur Delez, ils étaient assis l'un à côté de l'autre et monsieur Delez ne pensait qu'à écrire au tableau sans jamais voir les élèves, vraiment. Huguette mit fin à ces privautés en allant s'asseoir près du grand Denis. Et puis Marie-Jo. Marie-Jo fut la grande expérience sexuelle de Louis. Kipling dirait que ceci est une autre histoire.

Le général Weygand refait des manoeuvres militaires pour le compte du Centre des hautes études militaires en Rhénanie. Chaque fois, des soldats viennent passer quelques jours dans la région et logent dans les écoles et les dépendances des mairies où ils ne se conduisent pas toujours comme il faut. Il paraît que c'est ainsi que Pierrette a eu un enfant. J'ai mal compris ce que les soldats y avaient à voir mais c'est discours de femmes, elles causent, elles chuchotent et ça ne change pas grand-chose au cours de la vie, tandis que pardon, quand un père gueule, tout se remet en place sans discourir. Pour Pierrette, je ne sais pas comment l'enfant est venu mais je sais ce que Louis m'a raconté quand les soldats ont posé leur barda la dernière fois.

Il faisait beau et le groupe qui avait des fanions bleus est parti avec armes et bagages vers onze heures. Les autres, après avoir mangé je ne sais quoi qu'ils ont cuisinés eux-mêmes ont décidé de jouer au football, bouleversant ainsi les habitudes qui voulaient que le football soit l'évènement du samedi dans le pré à vaches de Ferdinand.

Chaque samedi, en effet, depuis un bout de temps, Louis joue au football dans ce beau pré qui se trouve derrière la maison du docteur Fauchion, enserré entre un bout de propriété des de Clinquange, et un moulin à grains des de Montignac. Contre le mur du marchand de grains, on avait bâti le jour de l'arrivée de Paul Doumer au pouvoir, un local avec un petit vestiaire et même, grand luxe pour l'époque, une douche, cadeau du baron de Montpellier qui habite de temps en temps la superbe demeure de la route d'en - haut.

Pour une fois donc, c'est un jeudi que le pré fut animé, quelques garçons du village dont Louis et des militaires de passage se sont livré un beau match devant quelques rares spectateurs insolites, un officier des cuirassiers et quelques filles qui revenaient d'une promenade sous la surveillance de Mademoiselle Pierrette et de la soeur Marie-Jo. Le match terminé, l'officier s'éloigne en voiture qui l'emporte vers une lointaine et mystérieuse destination, les filles remontent vers la rue Guisset, des garçons rejoignent en courant leurs maisons, d'autres et quelques soldats s'ébrouent quasi tout nus dans les locaux, faisant des niches et chahutant bien forts, ils vont et viennent du vestiaire à la douche. Presque tous, maintenant, sont déjà partis sauf ceux de l'équipe gagnante, fous de joie, Louis est encore sous la douche, bon dernier, soudain, à l'autre bout, au fond, la porte du vestiaire s'ouvre et à sa grande surprise il voit entrer Pierrette, qu'il reconnaît à sa robe à fleurs et une personne habillée tout de noir, cornette blanche : une nonne, pas de doute, c'est

la soeur Marie-Jo. Entre la douche et le vestiaire, il n'y a ni porte ni cloison.

Il est sidéré de les voir s'avancer tranquillement dans le vestiaire au lieu de faire demi-tour devant tous ces garçons nus; mais voilà que la béguine parle à l'un d'eux, puis se tourne vers Louis et lui fait un grand signe. Louis rougissant détourne la tête, se plonge sous un grand jet d'eau, quelques instants plus tard, il regarde de nouveau dans le vestiaire, Soeur Marie-Jo n'est plus là. Seule Pierrette est assise tout naturellement sur le banc du fond qui s'adressant à haute voix à Louis, lui dit :

— Votre mère a demandé de passer vous prendre et que vous pourriez venir à l'école pour fixer le tableau dans la classe de Soeur Marie-Joseph, qui est tombé. La soeur vous y attend.

Louis avait acquis une solide réputation d'adolescent bon bricoleur, maçon, menuisier, plombier, voire même électricien, tous ces métiers semblaient n'avoir pour lui aucuns secrets. Il détourna la tête pour ne pas croiser le regard de cette femme habillée au milieu de garçons dénudés, quant à lui, il était tremblant, le coeur battant pour la première fois entièrement nu devant une fille, qui plus est il avait été aperçu ainsi par une soeur qui lui avait enseigné les babebibobus, quel âge pouvait-elle avoir ? Tiens, comment connaît-on l'âge d'une religieuse ensevelie sous son habit ? Que sait-on d'elle, peut-être meurtre par la civilisation brutale des hommes des villes ou par les horreurs de la guerre? Est-elle différente de la Marie devant la meule, de la Berthe au rouet, de la grande Josette lavant à grande eau la cour nouvellement pavée, de cette Pierrette, là, un peu rose et bellement émue. Qui sait ces choses-là ? Est-ce pour les consoler de n'avoir pas d'enfants qu'on les appelle « ma mère », Louis a toujours été fasciné par Soeur Marie-Jo, que sait Louis des femmes sinon ce sein entrevu, ce sein qui pointe, cet autre joli qui lui fait la paire et des ventres blancs un peu bombés de Constance d'un instant et on

ne va pas beaucoup plus loin, il reste une image, un mouvement de chevelure une voix une jambe, cette adolescente-là qui fit pipi dans le sous-bois, des seins qui sont encore ceux d'une prime adolescence plantés haut petits ronds, des images de fesses ou de cuisses surprises jusqu'à la jointure et un galbe que l'on apprécie pas encore, n'ayant aucun point de comparaison puis le mystère de l'homme, le sexe tendu se veut foreur perceur débouteur, rigide à tout jamais, grimpant vers le ciel. Le ciel est-il habité de Marie-Jo et sont-elles toutes de noir vêtues ?

Mais là, un peu plus loin que Louis au sexe soudain triomphant, il y a Pierrette.

Les plus timides s'étaient rhabillés en vitesse, ils s'en allèrent plutôt embarrassés, deux grands soldats et le neveu du baron de Montpellier se plantèrent devant la fille et commencèrent à plaisanter, imaginons bien le ton! Pierrette leur répondait avec de petits gloussements qui donnaient la chair de poule à Louis qui ne se décidait pas à quitter la douche, fermant les robinets tout doucement; après un temps, ils étaient tous les trois autour d'elle et l'un d'eux, plus coquin, plus frondeur, audacieux dit qu'elle devait se décider : qui des trois l'avait le plus long.

L'un deux tricha, s'aidant rapidement de la main, les autres protestèrent mais Pierrette allongeant le bras saisit l'un, attrapa l'autre, serra fort, remua vigoureusement, les surprenant tous, étant donné le silence qui succéda aux cris et aux manifestations bruyantes.

Cette scène irréaliste sidéra Louis; son coeur battait et il constata que son érection n'était pas moins belle que celle des garçons près du banc. Était-ce la scène ou l'imagination, il lui semblait que c'était la nonne qui était assise là, c'est elle qu'il voyait avec la main coulissant sur le sexe des garçons. Il n'arrivait pas à détourner les yeux de la détermination haletante avec laquelle la silhouette floue s'acharnait sur l'athlète nu au sexe triomphant de

jeune homme fougueux et quand arriva la conclusion inévitable, quand tous s'en allèrent en chahutant pour ne pas s'en aller tête basse et à tout dire dégrisés, culpabilisés, honteux, Louis se recouvrant la figure avec son essuie approcha d'elle toujours assise sur le banc et dans toute son indécence — car il bandait comme Hercule devant Omphale, avança vers celle qui attendait tranquillement assise et il fut bouleversé par le ton sur lequel elle lui demanda :

— Tu veux toi aussi ?

Nous ne fûmes que quelques uns au village à connaître cette histoire, des garçons du club et moi. Rien ne s'est su en ce temps-là et si on l'a appris plus tard, quelle importance ! J'en étais en effet, quant à moi, à moins de réalités et seules mes rêves étaient érotiques et mes lectures audacieuses, l'école navale que je fréquentais en internat n'engageait pas à l'émotion sexuelle, on m'avait prêté un Pierre Louÿs et deux romans d'un genre nouveau écrits par un jeune auteur belge : Stanislas-André Steeman, et puis aussi le diabolique Fu Man Chu. J'étais passionné par les sciences et par les expériences du professeur Piccard, un Suisse dégingandé qui est monté avant-hier dans la stratosphère. Je connaissais mal cette Pierrette et je n'ai toujours pas compris ce que son enfant avait à y voir. Je n'avais pas eu de cours avec la soeur Marie-Jo comme d'ailleurs avec aucune religieuse. Lorsque j'avais été en âge de scolarité, la communauté catholique, qui avait fort souffert de la guerre, ne pouvait me recevoir et pendant quelques années, j'avais fréquenté l'école d'un village voisin puis l'école des garçons, chez Monsieur Valjean. Je n'avais pas connu Monsieur Delhez. Je ne savais pas vraiment quelque chose de Pierrette et guère plus des religieuses chez qui elle travaillait, religieuses pour moi anonymes et vieilles, sont-elles autre chose que cuisinières, jardinières, couturières, institutrices, simplement depuis toujours, semble-t-il et admises

dans le village comme confidentes et enseignantes, parce qu'elles nettoient les plaies et qu'elles vident les bassins des vieux impotents, pour l'amour du prochain et comment concilie-t-on amour et prochain, sont-elles donc des femmes, simplement, et peuvent-elles être jeunes ? Oui sans doute puisque cette Marie-Jo semblait l'être. Et si l'on est jeune, comment comprendre que l'on se cache ? Que l'on soit recluse ? Pour comprendre la beauté des vœux éternels il faut peut-être rayonner de l'intérieur, font-elles ce métier pour compenser la grisaille du cœur de bien de mes compatriotes. Ici, il y a des calvaires et des bons - dieux partout, l'église est bien remplie le dimanche, mais on a bien autre chose à faire, entre bois et forêts que de s'occuper de soi, encore moins des dieux. Qui est-elle vraiment cette soeur Marie-Jo avec son visage entouré de bandelettes blanches, qui est-elle sous ses robes noires à plis bien nets, la poitrine serrée sous une bande Velpeau, c'est vrai Isabelle et moi on l'a vue Marie-Jo lorsqu'elle se lavait dans la petite salle d'eaux, derrière le réfectoire un jour qu'elle avait invité ma soeur à venir arranger des fleurs et des dessins pour la fête de l'école, mais nous étions venus beaucoup trop tôt, elle était jeune et jolie de visage si je me souviens bien et quand nous eûmes frappé à la porte, elle a dit tout simplement entrez, elle avait retiré son voile et tout le bataclan d'épingles et j'ai trouvé cela horrible, ces cheveux hirsutes coupés dans tous les sens. Elle se regardait dans un miroir à deux sous qui semblait venir d'une cantine militaire, c'est fou ce que les couvents et les casernes se ressemblent. Laissant ma soeur avec elle, j'ai refermé rapidement la porte de peur qu'on puisse la voir dans cet état, sans le savoir, sans le vouloir, parce qu'elle était la seule jeune nonne ici, inconsciemment, je l'imaginais naturellement jolie mais la beauté s'imagina sous d'autres atours, à mon âge. Et j'enrageais en cachette de n'avoir pas encore vu de femme nue. Louis savait-il ? et Gaston, et André et Pierre ?

Georges de Clinquange, tout en restant dans la carrière politique se passionne, comme son père, pour les vieilles pierres et les antiquités. Du Portugal d'où il revient avec un ami diplomate et architecte, Monsieur Aldamovar, il ramène des idées de maisons et de mobiliers qu'il décide de réaliser. C'est ainsi qu'il aménage une belle demeure près de chez les de Montpellier, dominant Meuse et Semoy, quasi à côté de chez nous, et un véritable château à Saou dans la Drôme, une autre maison aussi du côté d'Uzès dans le Gard pour ses vieux jours, dit-il. N'est-il donc pas déjà vieux, il me semble le connaître depuis toujours.

Albert Lebrun devient président de la république tandis qu'en Amérique du Sud la sanglante guerre du Chaco entre Bolivie et Paraguay s'éternise.

Mon frère Louis devenu l'ami d'enfance d'un François de Pelgrim que je ne connais pas quittera la région pour aller étudier avec lui à Nancy, où sa famille possède un pied-à-terre. Louis chahutera autant que faire se peut sans cesser pourtant de faire des études dont je ne sais rien sinon qu'elles lui ont donné une grande culture, comme j'ai pu le constater dans les rares lettres que j'ai reçues.

Mes amis Albert et Pierre m'aideront à vivre les moments difficiles de ma vie de jeune homme qui a ressemblé fort, dix mois par an, dix années durant, à une vie monastique. Albert Paulien est né en mars et Pierre de Lafontaine est venu au monde en septembre 1916, je suis leur cadet de peu. Ma grand-mère est parente avec les Paulien qui habitent pour la plupart la région de Fumay, le père d'Albert taille de ces ardoises bleu - violet dont les constructeurs - décorateurs actuels sont si friands et Pierre est un ami de notre voisin et des Nothomb de Habay. Tous deux ont choisi également de faire des études par le biais d'écoles militaires où le froid sec

pénètre tout suite et glace les os. Il y eut des amitiés particulières, il y a les cours et les corvées, il y a les ateliers et les sorties en mer sur des rafiots incroyables et surtout les vacances.

En trente-trois, j'ai seize ans, je viens de terminer la session d'examens à l'école des cadets à Brest. Je suis reçu pour pouvoir monter en grade et poursuivre mes études. La vie me paraît belle et je suis heureux d'habiter un pays démocratique et républicain. L'incendie du Reichstag en février nous a appris qu'un régime totalitaire s'installe chez nos turbulents voisins allemands.

A la fête d'été, au village, je fréquente, un peu par hasard, quelques noblaillons venu loger au château qui vient d'être réaménagé et le fils du baron de Montpellier - tous ces gens de la haute société locale sont plus ou moins amis, bien que la guerre n'ait pas arrangé leurs affaires, dans les grandes familles ! Nous aurons ensemble, cet été-là quelques belles aventures. Grâce à lui, je rencontrerai Madame Ginette Gyne proclamée récemment Miss Vénus 1933, d'un concours de misses aux seins nus (et même sans cache-sexe, celui-ci ayant été remplacé par un léger tulle tenu par un élastique), c'est plus d'audace que tout ce que j'avais pu entendre jusqu'à présent en la matière. Si ma mère savait ça ! La rencontre a eu lieu dans les coulisses d'un café-théâtre de Biarritz. Le projecteur a balayé la piste et une sorte de grand oiseau noir est venu déployer ses ailes sur les planches. Un instant l'illusion de l'envol a été totale, le grand châte noir s'est ouvert sur le corps strictement nu, ambré et tendu d'une très belle femme, tout de suite recouvert, ombre fugitive fuyant immédiatement vers l'arrière-scène.

— Dommage qu'elle part si vite ! Quelle belle fille que voilà!

— Chut ! firent des spectateurs, et mon voisin de murmurer qu'il me la présentera à la fin du spectacle, qu'elle s'appelle Gyne sur les affiches et plus simplement Flore

de Beaulieu et que c'est une cousine. Tous cousins chez les aristos !

De Montpellier a vingt et un ans. Je lui parle de la mer et des vagues, je raconte les dimanches après-midi à Brest et mon cher désir : apprendre le long cours sur « La belle poule » sur laquelle j'espère pouvoir bientôt naviguer. Je suis maintenant en unité navale en attendant de choisir une école d'armes spécialisée. Nous ne faisons que quelques sorties en mer et seulement sur des barcasses à voile qui n'ont de bateau que le nom. Le Président Lebrun a inauguré une base navale secrète. Secrète ? Ça fait rire, non ? et il est descendu sous l'eau dans le nouveau sous-marin Surcouf, dernier-né de notre industrie navale qui prospère de plus en plus. Bientôt notre marine aura des bâtiments que le monde entier nous enviera. Il est temps ! Les Allemands, eux, ont maintenant le Gorch-Folck, un navire école tout neuf. Alain me parle de son meilleur ami Baudouin de Roosdael, qui vient d'avoir un accident de cheval, ce qui ne nous empêche pas de galoper par monts et par vaux sur deux belles juments que son père vient d'acquérir et de parler filles et armée. Quand je dis qu'il parle de Baudouin, c'est surtout de la soeur de Baudouin qu'il est question ! Il m'invite. Je reçois l'autorisation d'aller chez lui, dans leur maison de vacances près de Biarritz durant quatre jours, pas plus dira ma mère, les bains n'en faut point trop. Nous irons jusque là en voiture en trois jours, ai-je dit qu'il pouvait rouler dans la voiture de son oncle, une magnifique Voisin jaune et noire. Je rencontre sur les plages d'ici des dizaines de personnes qui ont, comme disait le grand-père, des moeurs de Congolais. Les arrêtés municipaux en sont encore à interdire les épingles à chapeau pour tenir bien fermés les peignoirs de bain alors que l'on se promène très dévêtu et que face à la houle, se couchent sur le sable, des dames montrant leurs épaules, leurs cuisses, leur dos autre chose aussi et encore le reste quelquefois. L'uniforme marin sec flottant et vague de 1900 qui se conjugait scandaleusement avec le même vêtement mouillé et collant est remplacé par des maillots ve-

nus d'Amérique où, sous prétexte de voisinage des flots; les baigneuses de Santa Monica en Californie sont dévêtues de tissus adorables et très découpés, à bretelles, qui montrent leur dos ou leur nombril., c'est la soeur d'Alain qui nous l'affirme, elle arrive de là-bas où elle a passé un séjour de six mois. Elle raconte aussi ses visites au Texas et les extraordinaires visions du canyon Frio où l'eau et le vent ont découpé des roches friables enfouies dans des porphyres très durs, laissant ainsi des dentelles de pierre d'une beauté indicible. Elle dit aussi qu'elle n'a pas vu de cow-boys, enfin, pas ceux qu'on voit au cinéma ! Les enfants chez les de Montpellier ne sont pas souvent chez eux.

Au dernier printemps, Alain est sorti dans le Sud-marocain où des opérations de pacification sont en cours. Ils ont eu la visite au tabor français de Tanger du roi Carol de Roumanie et de son fils, deux beaux cavaliers, quelle prestance ! Alain est descendu à Itzer et Midelt au pied de l'Atlas et il a parcouru la route du Ziz avec des unités de légionnaires à la tunique kaki. Il a fait chaud là-bas et la tenue de rigueur s'est enfin assouplie. Les hommes peuvent, dit-il, dégrafer leur veste et la garder ouverte sur leur poitrine. Avec eux, il y avait des partisans indigènes, à pied ou à cheval, s'abritant des rayons du soleil ou de la fraîcheur des nuits sous des djellabas de laine bleue ou marron, des goumiers marchent en tête de colonne.

Tout ce monde transpire en gravissant les pitons rocheux, en escaladant les contreforts de la montagne, en descendant dans la vallée pour s'y reposer. Alain y détonne un peu, toujours élégamment vêtu, tunique coupée grand tailleur, kaki, ouverte sur un gilet du plus beau vermillon : celui de Bournazel, le rouge spahi, piqué de boutons nickelés. Mais souvent les missions à remplir se font, raconte-t-il, en djellaba comme celle des caïds marocains, avec pour bagage, un de ses grands sacs de toile et peau, large sacoche comme en portent ici les commerçants. Le képi alors demeure le seul attribut de la

fonction et de l'autorité militaire, qu'il arrive même parfois aussi de remplacer par un modeste cheich pour remplir une mission de renseignements - ai-je dit qu'Alain est officier de renseignements : entrevue à la tombée du jour avec tel ou tel chef local, chevauchée en zone hostile, rencontres secrètes avec des amis perdus dans des flots d'inimitiés.

— Et c'est vrai que dans le renseignement, on est le plus souvent obscur et sans grade, et c'est pour cela que je suis si tiré quatre épingles en d'autres temps, me dit-il. Tu sais ajoute-t-il, je suis moi-même passé à côté du capitaine Levasseur sans le reconnaître et sans doute de bien d'autres camarades à Bab-Morouj, à Taza, à Bourred, à Targuist.

De son regard, quand il parle de son métier d'officier de renseignements, émanent un enthousiasme extraordinaire, une foi, une attitude volontaire merveilleuse.

La fonction qu'il remplit, c'est lui qui l'a choisie. Il aime son métier, il ne le subit pas. Il va d'ici à là en fonction des besoins du commandement, il sait aussi que l'on dépasse rarement le grade de capitaine, au mieux, de commandant dans ce service pourtant inestimable à la nation. Tiens ? Existe-t-il une branche renseignements à la Royale ? Personne n'en parle dans les écoles. Mais serais-je qualifié ? Je ne saurais comment faire pour écouter les habitants de là-bas qui se parlent à voix basse. Comment en arriver comme Alain à déterminer en quelques instants s'il s'agit d'un Arabe, d'un Chleuh, d'un Berbère et même, Alain est capable, dit-il, de dire à quelle confédération, à quelle tribu ces hommes-là sont attachés, voire leur douar ?

Ce jeune officier de renseignements des corps d'Afrique est un arabisant cultivé qui connaît de multiples dialectes parlés des côtes de l'Atlantique aux confins du Sahara, de la Mauritanie à la côte méditerranéenne. Il est capable de siroter cette boisson à la menthe forte, brûlante et de claquer la langue pour dire : quel thé délicieux. Cet homme là cite Allah, s'incline facilement et roule des boules de semoule dans la main avec virtuosité. Il est

aussi capable de boire des whiskies très secs avec des officiers espagnols, des marchands anglais qu'il apprécie le champagne et fréquente les mess, les clubs, les cercles. Il serait fier de mourir comme Bournazel dans le djebel Sagho, comme Gauthier plus loin que Branès et Tsoul. Heureusement, le Maroc se pacifie et le baroud ne sévit plus que de place en place. Il est cependant nécessaire d'avoir la baraka, de conjurer le sort, de dénouer les intrigues.

A la science de la guerre, Alain ajoute l'art du diplomate et devient parfois officier des affaires indigènes. Est-ce un poste enviable ? Palabres interminables, politesses répétées et inutiles, souvent, pour décider les caïds à demander l'aman, c'est à dire se soumettre au régime des Français. Et puis faire tout, jouer au docteur et au pharmacien dans ce pays démuné de tout, jouer les Salomon pour départager deux corniauds qui se disputent un mouton égaré, plaider la cause d'un créancier près d'un débiteur retors, assurer la police à la limite des territoires pacifiés !

Renseigner, là-bas, c'est être topographe, reproduire de mémoire sur les cartes le moindre sentier de chèvres, c'est pouvoir déterminer le nombre de fusils représentés par une tribu, c'est annoncer l'état d'esprit des chefs et savoir ce qui se dit au conseil des anciens réunis dans la mahatma et le plus difficile : clouer le bec aux rumeurs, aux fausses nouvelles et pis encore, expliquer à tous ces gens que désormais il faut rompre avec la tradition ancestrale de pillages, de vols, de viols de meurtres et de désordres divers pour se conformer aux lois françaises dans la perspective d'une vie de travail.

Le vrai mot qui fait vraiment peur à toute l'Afrique : travail.

Au fond, l'histoire étonnante de la pacification du Maroc, c'est celle des hommes de Lyautey et de Charles de Foucault, de tous ces officiers de renseignements qui sont en poste depuis la fin de la grande guerre. C'est aussi me semble-t-il l'attrait d'une certaine Violaine née

dans le Sersou et qui aurait voulu être médecin, quelle idée, pour une fille! qui monte à cheval et qui tire du pistolet et de la carabine depuis sa monture, aussi bien qu'un spahi, qui sait coudre, tricoter et nettoyer, qui sait diriger l'exploitation paternelle avec autant de vigueur que ses frères et joue les institutrices, les infirmières, les assistantes sociales dans le bled.

Je pense que c'est trop compliqué pour moi, pauvre paysan forestier devenu marin mi-ardennais mi-lorrain, franco-belge, d'écouter d'une oreille le sérieux, trop sérieux discours d'Alain et de l'autre percevoir le babil de sa soeur, plus souvent en maillot qu'à son tour. Je me passionne bien plus pour des rondeurs entrevues dans les corsages de soie, pour les épaules nues et les découpes audacieuses du maillot d'Adrienne, pour les maillots qu'elle a ramenés d'Amérique à ses amies Blandine, Agathe, Violette, Claudine qui passent beaucoup de temps près de nous. C'est vrai que ces Américains ont bon goût et beaucoup d'audace. Allons bon ! Voici qu'une fois de plus mon membre viril se congestionne, risque de déborder de mon caleçon de bain. Ce n'est pas facile de devenir un homme. Tout change, je vais devoir me raser et cela m'ennuie souverainement, en plus le rasoir que m'a offert mon père à mon anniversaire est difficile à manier, je suis surtout écorché lorsque je tente de me raser.

Je dors dans une belle chambre qui donne sur des espaces annonçant la mer. Adrienne entre en coup de vent dans la pièce.

— Oh ! excuse-moi, j'aurais dû frapper.

Elle m'embrasse en disant bonjour et fouille dans la grande armoire à la recherche de je ne sais quoi dont les filles ont toujours besoin.

— Tu me contemples comme on regarde une apparition, dit-elle en s'asseyant sur le bord du lit.

Puis la jeune femme se rend compte de ce que je regarde, la veste de son pyjama est mal boutonnée et laisse voir un peu de sa poitrine. Elle se rajuste vivement.

Le lendemain, par le jeu des miroirs du couloir et de la salle de bains, je verrai ses fesses vraiment nues, denses et serrées, autres encore que dans les élastiques des maillots ou sous le regard à illusions de l'imagination masculine.

Adrienne, une splendeur une icône de rêve, une intelligence, une image féerique à évoquer sous les couvertures rêches de l'administration militaire, un beau sujet de pollution nocturne complémentaire, la bandaison papa, cela ne se commande pas.

Toute cette belle insouciance est ternie par les propos que l'on tient en famille, au café du commerce, à l'école et dans les salles de rédaction des grands quotidiens : Adolphe Hitler est nommé chancelier aux pleins pouvoirs en Allemagne. Le voici donc aussi puissant que Mussolini en Italie et il est irritant de savoir nos proches voisins aussi xénophobes et dirigistes.

Quatre jours à Biarritz c'est si peu. Adrienne..., alors, ce n'est pas tout à fait le retour habituel au village comme lors des congés officiels et les retrouvailles avec Raymonde et sa grande amie Pilou.

Pierre de Lafontaine et moi irons aux Canaries cet hiver, apprenons-nous, sur le bateau qui remonte le courant devant Lorient, mais auparavant, la bordée tribord logera à La Pallice où nous étudierons la navigation tactique pendant que la bordée bâbord, celle de Pierre continuera le voyage vers Amsterdam, Copenhague et Riga. C'est là-bas que Pierre rencontrera, pendant les dix jours d'escale qu'il fera, une incertaine Nadège, son premier grand amour, le cachottier ne m'en parlera que bien plus tard. Elle avait vingt ans et lui dix-sept, il était bien fier de voir une femme s'intéresser à lui. Était-elle émue, conquise ? Elle voulait tout savoir de la France et je n'ai rien su de ce port balte et de ses trois cent mille autres habitants : Pierre d'abord impressionné par l'ensemble d'une silhouette féminine, par une gentillesse, après un jour est charmé par des galbes et des courbes plus ou moins bien voilés d'une robe de laine fine. Comme cha-

que fois qu'un navire-école arrive quelque part, l'aumônier et le maître d'hôtel prévoient de loger les cadets chez l'habitant, le plus souvent chez des membres de la colonie française du coin, des personnes ayant des affinités culturelles, militaires, scientifiques ou faisant commerce avec la France. Ainsi, presque toujours nous sommes reçus chez d'aimables personnes dont la plupart ont des enfants de notre âge et nous nous faisons, ainsi, des amis et connaissances dans le monde entier. Nous sommes accueillis ou bien nous nous rendons à une adresse précise, un point de chute.

Pierre franchit la coupée, salue le pavillon et impeccable dans son bel uniforme bien repassé, s'avance d'un pas martial vers le boulevard Falken. Certains de ses camarades ont pris un taxi, d'autres sont déjà pris en charge par des sympathisants venus à l'arrivée du bateau et ayant assisté à la manoeuvre d'accostage. Sur le large trottoir arboré, une jeune femme vient à sa rencontre, marchant d'un bon pas, franchement dans sa direction. Le temps est clair et le soleil étonnamment chaud pour la saison. Le mouvement de la cuisse tend une cotonnade à fleurs et le corsage tressaute à chaque pas. Pierre ne détache pas les yeux de cette silhouette venant à lui. A deux pas, il se sent rougir en regardant l'étoffe tendue par la pointe des seins, la fée s'arrête à sa hauteur et en un français hésitant elle dit :

— Je pense que vous êtes monsieur de Lafontaine, voulez-vous bien excuser mon retard, le représentant de votre école navale avait parlé d'un accostage un peu plus tardif, et aussi que vous ne pourriez peut-être pas descendre à terre aussitôt, enfin, l'essentiel est que nous nous sommes rencontrés, je vous ai reconnu parce que le lieutenant Delaplace avait dit que votre uniforme était bleu très clair, et c'est vrai qu'il est beaucoup plus clair que celui de vos condisciples, vous logerez chez nous. Êtes-vous parent avec celui qui a écrit les fables ?

Elle avait eu envie de tout connaître et lui s'était épris d'elle pour des rondeurs estimées souples et juvéniles. Sur un banc dans un parc, derrière une gare, dans ce

pays balte assez froid, un couple parle de la tour Eiffel et un peu de soleil chauffe soudain l'atmosphère. Dans deux jours les cadets remonteront à bord et le bateau s'en ira. La robe est plus fine, plus légère, plus molle que celle d'hier, elle s'évase au-dessus du genou, découvre les bras, n'habille qu'avec indifférence la fraîcheur et la fermeté du corps de Nadège. Ils se promènent au bord d'un étang, elle parle du temps qu'il va faire, mais oui regarde le soleil, il va briller encore quelques jours avant que n'arrivent les pluies d'automne. Profitons-en pour aller à la plage. Nadège montre le sable gris, les oiseaux de Sibérie, déniche des crevettes et des mollusques en offrant ses orteils en guise d'appâts, elle se cache derrière les hautes herbes dures pour enlever cette robe sous laquelle elle avait passé, le matin avant de sortir de la maison, une sorte de maillot de bain à rayures vertes et noires. Descendant le monticule de sable, Nadège arrivait avec l'air d'abandon timide et ravi de celle qui pour la première fois se montrerait nue à son nouvel amant. Elle courut à l'estran et Pierre constata que ce joli corps était dodu comme celui d'une caille tendre et possédait des seins volumineux à la fois serrés par le tissu, l'un contre l'autre comme des fesses et très mobiles, l'ampleur de ses précédentes robes n'avait pas pu permettre de déceler cela.

Pierre n'était allé à l'eau que jusqu'aux cuisses, relevant son pantalon en tire-bouchon, des jeux avaient amené rires et familiarités et c'est vrai qu'après la baignade froide, brr, froide, elle était dans ce maillot, tout à coup pour lui, plus que nue, ce tissu lui allait si mal en vérité maintenant, fuyant de toutes parts, qu'il devenait une recette ratée de censeur pour sauvegarder la vertu, ratée parce que le maillot de rayonne glissait partout; cette vision rayée tordit ses cheveux dans une gracieuse inclinaison du tronc qui dessina des seins en relief mou et dégoulinant puis se redressa offrant au regard de Pierre un bombé tout aussi insolite que celui des statues du parc. Le couple s'étendit sur le sable pour se sécher au soleil, le vêtement livrait une bataille perdue pour les

convenances, il donnait une esquisse de nudité sans détour très troublante. Le tissu résistait mal à l'eau contenue et soulignait jusqu'au plus petit détail des formes. Pierre se fit conquérant, la familiarité se bloqua sur une gifle dégrisante.

— Il est temps que je me rhabille, dit cette vieille dame de vingt ans. Le vent est très léger, l'herbe mouvante et indiscreète, la dépouille du maillot glisse sur le sable, et il y avait à deux pas de Pierre une blondeur d'aisselles dévoilées, le galbe discret du ventre qui se moule maintenant sous une combinaison de lin ne restituant pas les mêmes rondeurs.

L'automne et l'hiver, cette année-là, sont doux. La mer est calme, Pierre et moi, nous voyagerons un peu le long des côtes d'Armor puis au large de Madère, enfin au long cours, Canaries, Dakar, Pointe Noire, Londres. Non loin des moutons qui broutent l'herbe nouvelle de Hyde Park, des orateurs improvisés gesticulent sur les tribunes rudimentaires installées dans la première démocratie du monde depuis Périclès. Des pancartes et des calicots les plus divers vous engagent à rejoindre l'Armée du Salut ou à manifester pour le repos de Bing Kong Tchen, un Tibétain que ni vous ni moi ne connaissons. Hélas de tribunes en tribunes revient le mot crise et beaucoup d'idées farfelues sur le moyen d'en sortir. En suivant le Rotting Row où cavaliers et écuyères donnent le spectacle de leur élégance et après avoir flâné à la Serpentine où barques et canard se disputent la surface de l'eau, on s'achemine vers South Kensington et l'on peut admirer le palais où Georges V vient de convoquer ses plus éminents spécialistes pour la conférence économique mondiale.

Le sort économique du monde n'a pu être réglé et les barrières financières et douanières continuent à empêcher les marchandises de circuler facilement. Pour prouver sa fidélité à l'étalon-or, le gouvernement français a enjoint à la banque battant monnaie d'état de remplacer les petites coupures bien sales par des jetons argentés, cela ne change rien : les marchands proposent, les

clients n'achètent pas. Les commerçants se liguent contre l'impôt qui leur paraît insupportable et les consommateurs s'opposent à la constante augmentation des prix, à la vie chère.

Après les vacances de Noël 33-34, gaies et insouciantes durant lesquelles je parle beaucoup plus avec Piliou qu'avec Raymonde, je décide d'apprendre l'italien et l'anglais. En anglais, tout de suite, je me passionne pour un livre formidable : le fameux crime de l'Orient Express. Avec Pierre, nous lisons tous les nouveaux livres d'aventures et particulièrement nous sommes enchantés de deux auteurs que nous découvrons : Simone d'Erigny et Stanislas-André Steeman qui nous proposent « L'étrange volonté du professeur Lorrain » et le « Yo-Yo de verre ».

Le six février, les journaux rapportent le récit de la manifestation de plus de quarante mille anciens combattants criant leur mépris au régime. La manifestation s'est terminée par un bain de sang : 22 morts et plus de 2.500 blessés.

A la fin du printemps 1934, Baudouin de Roosdael épouse Wanda Rozinska, une Polonaise, fille du comte Rozinski, actionnaire d'aciéries en Silésie, mais aussi propriétaire d'ateliers et de forges dans la vallée de la Meuse, tué dans un accident d'avion il y a une dizaine d'années. Nous sommes invités à la noce, Pierre et moi, avec Adrienne et Alain de Montpellier. Le mariage aura lieu à Prague et nous voyagerons dans un wagon spécialement réservé, avec des invités illustres, nobles et politiques, personnages d'église et d'armée, et Jean Bommart, qui vient de publier « Le poisson chinois », roman avec lequel il a obtenu le grand prix du roman d'aventures de langue française, et aussi d'autres personnes que je connais plus ou moins comme Geneviève et Alain de Montignac, Georges de Clinquange et une demi-douzaine de personnes de sa famille dont une très jolie cousine, comment s'appelle-t-elle ? et le général Simon de Montpellier en personne, semblant très lié ( et

très épris ) à Nathalie — qui vient pourtant d'épouser l'ex-  
amant de sa mère le prince russe Devrenis, ( il a soixante  
et onze ans ), ( c'est pour cela peut-être qu'elle fréquente  
le général et oh ! surprise, ne me fait-elle pas du charme  
et accessoirement couche avec Alain de Montignac, je  
les ai vus ); il y a aussi un militaire en uniforme, galons de  
commandant, gigantesque qui vient de publier un livre qui  
fait scandale dans les cercles, les mess, les écoles et  
même les familles sabre et goupillon : « Vers l'armée de  
métier ». Ce de Gaulle est un homme froid au regard  
d'aigle. Les lecteurs de l'ouvrage sont partagés entre  
scepticisme et orthodoxie. Le général commandant  
l'École de Guerre ne doit pas l'adorer, lui qui nous parlait  
des chars comme des éléphants d'Hannibal.

Au cours des festivités, Adrienne fait montre  
d'audaces vestimentaires et verbales. Le samedi soir,  
après le cocktail, très élégamment déshabillée d'une  
somp tueuse robe noire, si longue qu'elle lui cache les  
pieds, elle avoue dans la conversation qu'elle a horreur  
d'être sanglée comme un cheval que là-dessous elle ne  
porte rien. Le dimanche soir, elle me surprendra en de-  
mandant à me voir dans sa chambre, elle avait revêtu un  
pyjama d'homme trop ample et décida de retirer le panta-  
lon qui n'arrêtait pas de tomber sur ses pantoufles, dans  
la salle de bains contiguë, elle alla retirer le bas et revint  
uniquement vêtue de la sa veste bâillant un peu sur de  
très belles jambes, nous restâmes plus d'une heure à  
parler, j'appris que Wanda est cousine des de Montpellier  
par je ne sais quel détour corse ou norvégien. Les gran-  
des familles, c'est compliqué ! puis il me fallut lui dire au  
revoir, nous partons tôt demain car Pierre et moi devons  
rentrer à l'école. Elle me tendit un petit baiser qui amena  
sa poitrine au contact de la mienne et je fus ému par la li-  
berté des seins dont le tissu de pyjama trahissait une  
chaleur à laquelle j'aspirais tant à goûter.

J'ai envie de partir la voir, un matin de permission  
lorsque tout à coup les Allemands décident de réoccuper  
la Rhénanie.

A Berlin il y aura l'horreur de la nuit des longs couteaux et en Italie, Mussolini devient de plus en plus populaire, comment comprendre l'engouement populaire de cette évolution pourtant tellement antidémocratique.

Il y aura le quatorze juillet, le défilé obligatoire pour les élèves des écoles militaires, défilé auquel participe Jean Mermoz, aviateur célèbre chantre de la mystique du chef et très marqué à droite. Cela n'empêche pas les grandes vacances, Albert se dévergonde.

Le dix-huit, il est parti avec une troupe de boy-scouts ardennais, garçons et filles, en train jusqu'en Toscane. Albert a longtemps hésité à partir, trouvant déplaisantes les idées mussoliniennes qui sont à la mode en Italie, enfin, il a accepté pour faire plaisir à l'abbé de Monthermé qui lui demande d'être en quelque sorte le mentor des plus jeunes. Ils vont faire là-bas un camp de recherches archéologico-historiques et ils auront l'occasion de visiter la belle ville de Florence et ses palais. Une chaude atmosphère de camaraderie, presque de tendresse s'établit bien vite entre les groupes, entre les filles et les garçons. Les moniteurs et monitrices ont de quinze à vingt ans, les divers compagnons ont de douze à dix-huit ans. Ils sont élèves des collèges et écoles du triangle Givet - Charleville - Longwy. On se réunit à la tombée du jour, dans la douceur toscane, devant des feux de bois et l'on récite Ronsard et Villon, Rimbaud et Hugo. Les plus cultivés citent des vers latins, on organise des jeux, des scènes de théâtre. Il règne une fraternité que les jeunes ne trouvent plus, une fois cet âge un peu insouciant dépassé. Chacun de rêver à la place qu'il allait occuper bientôt, à son avenir qui n'était que beau, malgré des moments d'inquiétudes traversant les jeux et les joies. Une grande liberté entre les garçons et les filles s'était établie de fait, parce que chacun faisait sa tâche, tous participaient à tout, fraternité égalité les mots prenaient leur sens, leur valeur. Nous étions frères et soeurs heureux de vivre, aveugles aux chemises noires et sourds aux avions qui survolaient l'Espagne. Albert s'était plus particulièrement

lié d'amitié à une Elisabeth de quinze ans que tout le monde appelait Sucette, je ne sais plus pourquoi. Lise galope dans les prés, dévale les coteaux, culbute dans les rocailles et s'écorche comme un garçon. Lise passe la fin de journée dans sa tente, comme eux tous, six garçons ou six filles par tente, le droit de garder des bougies allumées jusqu'à neuf heures trente puis le couvre-feu. Ce soir-là elle invite Albert pour découvrir une relique, une pièce, une sculpture, enfin un objet qu'elle a trouvé tout à l'heure et qui, dit-elle, a sûrement de la valeur. Les filles dans la pénombre dansante des deux flammes se confondent en taches de rousseurs et cheveux tressés, en jupes ou shorts de guides et chemisiers blancs. La plus grande qui s'arrange toujours pour porter des shorts trop petits pour elle, est assise en tailleur. Il y a une Edith, une Pauline à fossettes, laquelle a ce rire cristallin qui perce loin ? Noémie lisait une pièce de Marivaux. Le désir trouve toujours une ruse pour faire irruption dans la tendresse des choses. Le vent a soufflé les bougies. Et en une seconde, Albert est assailli de toutes parts, manipulé. Des doigts courent sur son visage, son torse, une main dégrafe le col, une autre s'introduit dans la poche du pantalon, palpe, prend. La surprise paralyse le garçon qui écoute des chuchotements, des murmures, des glissements, des frôlements. Des lèvres le touchent, des lèvres se posent sur ses lèvres et une langue pénètre en lui. Un bruit dehors, une voix, revoici de la lumière dit Marlène, une chef du groupe B. Une minute de folie, ignorée de tous avec le garçon seul dans la tente des girlscouts, elles sont six, que faire d'un jeune homme timide aux prises avec une demi-douzaine de nymphettes. Il est soudain délaissé par les mains anonymes, les lèvres mystérieuses, les frôlements étranges et les troublants ondoiement, subitement cesse ce désir sans origine qui grouillait sur son corps, la lumière est revenue et voilà six filles sages assises autour de lui, l'observant avec curiosité et amusement qui s'examine en chemise déboutonnée, pantalon ouvert, se trouvant quasi nu devant des demoiselles prêtes à s'offusquer.

Après cela il rencontre beaucoup cette cousine des de Montpellier, celle qui était au mariage et dont je ne me rappelle jamais le nom, et on saura qu'il a couché avec elle et qu'il dira après que l'amour est une mystification, seulement une question de peau, une sensation agréable avec des variantes plus ou moins agréables. Mais Albert fait toujours des phrases.

Pierre est sur la Côte d'Azur où la fin de l'été 1934 est doux. Il raconte à une amie confidente, elles veulent toutes l'être - pour savoir, quitte à devenir monstrueusement jalouses ensuite, l'aventure de Nadège, cette fille à qui il écrit encore une ou deux fois par trimestre, ils se disent des mots d'amitié amoureuse, il l'invite à venir en France, elle l'incite à venir en Estonie, se reverront-ils ? La combinaison s'humectait, se mouillait, les aréoles brunes des seins se voyaient bien maintenant, collées au tissu, elle lui dit qu'il n'est qu'un enfant et il prend sa main et la porte à ses lèvres, elle le laisse faire, elle lui caresse les cheveux, il ne sait pas encore qu'elles disent toujours non, même en écartant les jambes, elle se tourne, elles sont toujours pudiques même en quittant la chambre de leur amant y oubliant par hasard un objet ou une culotte qui rappellera longtemps leur passage, même saintes, elles sont coquettes et perverses et c'est bien ainsi qu'il faut que le monde aille, sel et poivre, huile et vinaigre. Gentiane se fond en Nadège, s'éloigne et se presse, elle passe la robe de laine, oui le sous-vêtement est sur le sol, oui elle a mis cette combinaison, oui elle a enfilé la robe, alors et la culotte ? Le garçon triture le bas du vêtement.

— Calme-toi, dit-elle, sur un ton d'autorité douce et ferme poussant Pierre qui trébuche et s'effondre sur le lit. Elle est à croupetons sur lui, il se débat mais elle, elle développe une vigueur surprenante. Elle se penche et ils se picorent de baisers, le jeu s'amollit, entre deux baisers elle murmure doucement, doucement, petit garçon, mais le petit garçon un instant désarçonné devient fou de dé-

sir, il pousse son ventre vers le haut, la femme s'alourdit, s'assied maintenant sur lui.

— Si je te lâche les mains, tu jures de rester tranquille ?

Pierre cesse de parler, rêve et ne dira plus rien à sa confidente, déçue.

Paul Van Zeeland est premier ministre en Belgique, les catholiques au pouvoir, il ne se passera rien d'intéressant qui contrarierait la montée des racismes locaux, c'est dommage. C'est la guerre en Abyssinie. Les Italiens attaquent le Négus, la campagne continue à se dépeupler et à chaque permission on parle de l'un ou de l'une qui a quitté le village, la région même... On me passe des photographies d'anciens de l'école primaire et des images de communiantes. Les vieilles commentent les reliques, une larme au coin des yeux. Ginette en robe claire éclatante de sourire, elle est à Bruxelles, André sur les genoux de Saint Nicolas, il est en AOF, un cliché de vacances, Josette à Port-Vendres, en maillot, belle plante de quatorze ans qui nous quittera fin de cet été, elle part vivre chez des cousins à Bordeaux, Madeleine qui avait quatorze ans en quatorze et qui a pleuré son bon ami mort sur le chemin des Dames et qui vient de monter à Paris pour se marier avec un instituteur qu'elle aurait rencontré à Beauraing.

Je m'échappe dans un grenier, une grange, un coin tranquille où je me passionne pour les livres de la collection « Le masque » et pour « La vallée de la peur » de Conan Doyle.

J'ai dix-huit ans, il y a Pilou, de plus en plus, la fille de Maria qui vient parfois chez nous. Je la rencontre aux vacances plus précisément, elle a douze, treize, quatorze ans, je la prends dans mes bras et c'est la première fois que c'est ainsi. Auparavant, il y avait deux enfants heu-

reux de se retrouver et soudain c'est différent, ce n'est plus pareil, ce n'est plus la même chose.

— Merci de m'avoir invité, Madame, dis-je à la maman de Pilou en prenant place à table.

— Qu'elle est belle votre fille, comment avez-vous fait pour faire une si belle jeune fille en si peu de temps, aux vacances précédentes, c'était une petite gamine, aujourd'hui c'est une si belle fille !

Et Pilou de rougir un peu lorsque je lui prends le bras pour passer à table.

Nous ne serons pas seuls avant le lendemain où je l'emmenai pour une promenade pleine de ravissement, un bonheur mêlé d'étonnement. Plus tard, il y a un émoi de fille, un geste d'homme, un jour elle a quinze ans, elle est brune comme je les aime, ronde, jolie et je lui parle si bien de la mer qu'elle ôte sa culotte. C'est ma première victoire, en était-ce une ?

Je la trouve belle, dis-je à mes amis, et toi, et toi ? Elle a quelque chose de, quelque chose qui, quelque chose quoi. Je suis amoureux d'elle depuis toujours. Amoureux et ébloui. Tu as vu ses lèvres ? Gonflées, pulpeuses, roses et pourpres à la fois. Et il n'y a pas que ses lèvres, tu as vu le regard ? Mais mes amis sont des béotiens priapiques, Albert court les filles pour leurs seins et leurs fesses, Pierre les regarde de haut, un jour je serai l'Amiral semble-t-il dire à celles qu'il observe.

La fille de Maria est vivante, éclaboussante, impertinente. Elle a des cheveux brun-foncé, assez frisés et rebelles et elle a une belle poitrine dont elle ne semble, ici au village, tirer aucune vanité, et cela ne nous empêche pas d'encore jouer aux gendarmes et voleurs, à chat perché et à mille jeux d'enfants.

— Prenez garde à l'orage, il ne tardera guère, crie une voix.

Albert connaît bien Pilou, il a même dansé avec elle au grand feu de la Saint Jean, l'an passé.

Le mois suivant, je suis chargé de faire un mémoire sur la conférence internationale, qui est l'aboutissement de l'intense activité diplomatique des dernières semaines. Les visites de Sir John Simon à Paris et à Berlin et de Monsieur Anthony Eden, représentant le gouvernement anglais à Moscou vont avoir pour corollaire une importante réunion qui se tiendra à Stresa, sur le lac Majeur. Stresa est une très jolie cité balnéaire tapie parmi les fleurs et les arbres odoriférants au pied des Alpes, baignant dans l'eau bleue et froide d'un lac parsemé d'îles de marbre.

J'y vais en conquérant, maintenant que je sais que dans quelques mois, je serai breveté aspirant et que depuis quelques jours, je sais tout des femmes. La conférence anglo-italo-française, décisive pour la paix en Europe se tient bien le onze avril dans la salle du palais princier d'Isola Bella aux îles Borromées, j'y fais plutôt office de gêneur pour les diplomates et de garçon de courses pour les militaires.

La vie est belle. Je trouve à Stresa un air tropical, un printemps qui ne ressemble pas aux miens. Un canot loué me permet de naviguer à l'aise sur le lac, de voir Isola Bella sous d'autres angles. A la pointe de la toute petite île d'en face, il y a une baigneuse. Je m'empresse d'aller y voir. Je ne parle pas un savant mot d'italien mais mon latin d'école devrait me suffire, je pense. Surprise ! c'est Adrienne, la soeur d'Alain de Sommières, qui ayant nagé dans les eaux bleues ( mais froides ) se dore au soleil, que fait-elle là ? Une belle poitrine, de belles hanches, que je connais déjà un peu, un regard malicieux et une réponse des yeux qui dit vous pouvez aborder mais je ne sais pas encore ce que je vous dirai. D'ailleurs le début est très banal qui parle d'école et de professeur, des montagnes et du grand air, une vraie femme à petite cervelle et à basculements sentimentaux et oratoires fréquents mais le ton est de la chaleur de l'eau de montagne : glacé.

— Seriez-vous mécontente ?

— Je crois bien, je venais sur cette pointe de roche comme hier et avant-hier pour brunir au soleil, et je ne brunis bien que nue, toute nue au bord de l'eau, et voila votre présence imposée qui me gêne un peu, n'est-ce pas.

— Ma présence ? quoi ma présence ? il n'y a rien qui s'oppose à ce que vous vous mettiez toute nue, habillé ou déshabillé c'est du pareil au même, faites à votre guise, d'ailleurs, vous avez raison, dis-je impulsivement et hop ! je me déshabille, transformant le caprice oratoire de l'une en un caprice déraisonnable, un acte bien volontaire et elle tendit les bras pour recevoir et plier soigneusement, au fur et à mesure que je les enlevais, mes vêtements qu'elle pliait sur un coin de roc, ils ressemblaient à un paquetage de caserne.

Je suis resté nu sur ce rocher tout un après-midi, à côté d'une Adrienne mignonne et dodue, blondinette femelle très pudique, une fois n'est pas coutume, mais dis-je cela par dépit, en son maillot.

Chacun remonte dans son canot et débarque face au Royal, tiens ! nous sommes donc dans le même hôtel, et rendez-vous à huit heures et nous nous sommes attardés au restaurant pour manger des écrevisses et regarder la nuit tomber sur le lac, puis l'escalier, la porte d'une chambre et l'invite du regard; dans la chambre, je suis gêné, pourquoi ? tout à l'heure vous étiez bien nu ! Je suis près d'elle et je la prends par les épaules en lui disant tais-toi; dans mes paumes, l'arrondi tiède de la chair ensoleillée, elle a les cheveux couleur soleil, son visage est rond, ses joues pleines, ses lèvres épaisses, elle incline la tête je me penche et je m'applique à l'embrasser comme je l'ai vu faire dans le dernier film projeté au cinéma du quartier Commandant Longtin à Brest.

Face au lac, dans la douceur de cette nuit, nous sommes sur le balcon, en bas, des dîneurs achèvent de manger, une voiture s'éloigne. Elle s'appuie au rebord de la terrasse de pierre encore chaude, elle me tourne le

dos. Je suis près d'elle, je suis contre elle. Mes mains ne savent où se poser vraiment, l'une d'elle s'arrête sur le saillant du pubis qui réagit à ce contact en se soulevant brusquement et reste un moment ainsi exposé en arc à ma caresse sous l'étoffe d'une robe élégante et ... ah ! donc elle n'est pas toujours nue sous ses robes, on sent bien que quelque sous-vêtement l'habille encore par dessous. Je glisse main et tissus, et je sens, au travers d'une soie légère, la fine laine du bas-ventre sur laquelle mes doigts fourmillent, elle émet un petit son de gorge en balançant son bassin pour faciliter la fuite du vêtement que je force vers le bas et elle ferme les yeux avec une physionomie d'abandon, mais elle murmure non arrête, tu n'es pas sage.

Elle ne peut plus refermer ses cuisses, elle laisse faire sans rien dire, les doigts effleurent les algues blondes, les boucles soyeuses, la fissure humide, ils passent et repassent en ondes successives sans se laisser sur les lèvres qui s'entrouvrent, derrière elle, je colle mon bas-ventre au fer de lance tendu, elle n'a plus la force de se dérober au plaisir qui l'investit et même la submerge, d'elle-même, elle relève sa jupe, je me débraguette, je la pénètre là, debout, invisible au-dessus de tous ceux d'en bas qui achèvent leur dessert ou leur alcool.

Elle remue doucement les fesses, je la sens très bien, elle aussi elle va jouir en petits gémissements, c'est un long chant d'Iseult, une extase sans fin qui dure trois jours et trois autres encore face à Paradisio sur le lac voisin.

Albert, bientôt sous-lieutenant dans les cuirassiers, est parti en mission, lui aussi pour son mémoire d'officier, sur des routes qui ne sont souvent que des pistes dans le sable des confins de la Chine et de ces pays inconnus que sont la Perse, la Mésopotamie et le Caucase. Il sera des caravanes de chameaux en Turkestan et dans des paysages qui n'ont guère changé depuis Alexandre le Grand, peut-être même depuis la Bible. En fait de bible, il rencontra dans un de ces caravansérails une Eve an-

glaise à laquelle il s'empressera de faire la cour. Son idée première avait été qu'elle était femme d'aventure et que l'homme d'affaires, avait-elle dit, qui l'avait abandonnée pour trois jours ici n'avait qu'à s'en prendre à lui-même ! Il l'invita à dîner, l'étourdit de caresses et de mots d'amour jusqu'à la mi-nuit et s'affirma pour la première fois en homme grand amoureux, parfait amant, si parfait qu'il dormit jusqu'à midi, la belle s'était envolée avec le mari revenu paraît-il, juste à temps pour la voir déjeuner seule et dignement vêtue, toutes valises prêtes. Quant à Pierre, il voyagea en Égypte, Alexandrie et Le Caire où il ne manquera pas de visiter la citadelle bâtie par le sultan Saladin qui pour le faire vola des pierres aux pyramides. Il visitera aussi l'élégante mosquée de Mahomet Ali, l'Université musulmane et les souks où se perdent rues et ruelles vers les quatre cents mosquées de la ville.

Je réussis mes épreuves et je suis autorisé à entrer en même temps que Pierre de Lafontaine à l'École Supérieure Navale.

J'ai l'occasion d'aller à Cherbourg, à Toulon et à Paris où je rencontre des spécialistes d'opérations amphibies de l'infanterie de marine, les Marsouins comme ils s'appellent eux-mêmes. On s'entraîne ensemble à de multiples disciplines physiques de la course à pied à la boxe en passant par un sport de combat nouveau appelé jiu-do. J'ai rencontré le Japonais Kawaishi qui m'a séduit et un curieux petit juif avec un drôle de nom, un certain Feldenkraï.

J'aurais voulu visiter l'exposition universelle de Bruxelles mais je n'ai pas pu obtenir de permission pour cela.

L'avantage des écoles militaires est qu'on y rencontre des gens de tout bord et de tous pays, moi j'ai bien aimé avoir comme condisciple au cours de tactique navale à Cherbourg le capitaine Karadjik, un petit Yougoslave noiraud qui allait sûrement faire parler de lui.

Et de faire connaissance avec sa soeur, à laquelle je ne dis que bonjour.

Elle est vraiment belle, très belle me dis-je avec le sentiment d'être l'idiot du village qui ne trouve pas les mots pour s'exprimer mais c'est tout ce que je pensais et vraiment ce que je pensais : elle est belle belle belle.

Aussi grande que lui, bien découplée, un port de tête audacieux sur un décolleté sans peur dont l'équilibre avec la taille ne peut laisser qu'admiratif, des cuisses de biche, un visage d'ange. Elle doit avoir entre trente et trente-cinq ans, sa silhouette est à la fois fine et voluptueuse, gracieuse si naturellement, elle est très strictement vêtue d'un tailleur marron qui ne parvient pas à effacer les rondeurs prometteuses de sa croupe et de ses cuisses. Dimanche, elle et Pilou ont fait connaissance. Son visage était calme, serein, elle marchait à côté de Pilou sur le boulevard du centre. Pilou, elle aussi silhouette admirable, assez de muscles pour que la forme féminine soit parfaite, sans un gramme de graisse superflue et un triangle brun superbe entre les cuisses, que je suis seul à connaître, comment est celui de Nausicaa, Pilou, des bras, des jambes, des cuisses musclés, en grande condition, voilà un corps qui prendra un peu d'ampleur puis vieillira magnifiquement, je l'aime, je l'adore, elle est belle et elle est jalouse des heures que nous ne passons pas ensemble et des regards que je laisse courir sur Nausicaa et sur quelques autres filles, femmes, mères, soeurs de condisciples.

— Tu sais bien, ma chérie qu'il n'y a qu'une femme au monde qui soit belle pour moi : toi.

— Bisou ?

Et l'on s'embrasse à perdre haleine.

L'avantage de la Marine est que l'on a du temps libre et un bel uniforme, qui plaît toujours. Je rencontre ainsi plusieurs fois la femme de de Roosdael, elle a vingt-trois ans, des petits seins bien ronds dans un corsage pas trop sage, une fille qu'on aimerait trouver dans son lit par hasard en rentrant chez soi et c'est ce qui va arriver. Je me plais aussi à me rappeler cette soirée avec Wanda et les deux soeurs Guillemet, leurs petits corps bien dessinés,

leurs grands yeux bleus, leurs sourires radieux, on ne pouvait pas ne pas les aimer, n'est-ce pas ? Albert et Pierre n'y ont pas manqué, je crois.

Tout se passe bien dans nos écoles militaires où quoique j'en aie dit, on est sérieux aussi. A diverses occasions de cours ou de manoeuvres, avec mes amis Pierre de Lafontaine et Albert Paulien nous conversons marine, armée nation avenir. Albert me dit qu'il a rencontré Gabriel Mignotte et qu'il n'en est que plus convaincu de préparer l'école des chars et aussi Saint Maixent. Je vais à Tanger et en Guyane puis en Roumanie décrire la France autrement que par les clichés d'hommes légers ou paresseux, de femmes légères aux cuisses larges ouvertes, paysans et citadins, riches et pauvres si profondément séparés par les victoires politiques du monde ouvrier. Les Croix de Feu et l'Humanité se déchirent. Deux millions et demi de travailleurs seront en grève cette année alors, à l'étranger, je parle Ingres, Delacroix, Watteau et Folies Bergères, Napoléon et Voltaire, et des grands marins qui firent de notre nation, aussi, un pays maritime.

En Belgique, Léon Degrelle engrange une belle victoire qui donne ses lettres au parti rexiste. Ne voient-ils pas que ces gens-là sont plus nazis et fascistes qu'Hitler lui-même ! Hitler, parlons-en : Le sept mars, il fait réoccuper militairement la rive gauche du Rhin, violant ainsi les traités de Versailles et de Locarno. Notre gouvernement, à la veille des élections, ne réagit pas, se retranchant lâchement derrière le prétexte que la France ne peut agir seule, les Belges, les Anglais et les Italiens étant aussi parties prenantes des traités bafoués. Le 10 mars Anthony Eden et Paul Van Zeeland se déclarent partisans d'attendre la décision du conseil de la Société des Nations. Au milieu de l'année, il y aura des augmentations de salaires fabuleuses, et des soldes militaires, aussi, youpee, malheureusement suivies par de non moins fabuleuses augmentations de prix qui annihilent l'effet positif social espéré et même font reculer le pouvoir d'achat de la masse ouvrière. Par ailleurs, les congés

payés reconnus d'utilité publique vont traumatiser la bourgeoisie et la classe paysanne de tout le pays. Nous venons de frôler la guerre civile dont le modèle espagnol titille les ahuris et les rêveurs. Querelles sociales, querelles religieuses, querelles de classes et de races, on se querelle beaucoup dans mon pays où il devait faire si bon vivre au bon temps d'avant, d'avant quoi ? D'avant-guerre? disent les anciens combattants vouant les républicains, les francs-maçons, les juifs et les autres métèques à toutes les gémonies. Les anciens combattants ont de quarante à soixante ans, l'âge de toutes les amertumes, celui des constats d'échecs durant lesquels on oublie les millions de morts de 14-18 pour ne se souvenir que de rares amitiés d'hommes profondes et passagères. Moralement et physiquement ceux de la der de der sont partout et l'on ne sait s'ils veulent la paix ou la guerre, ce qui est certain c'est qu'ils ont peur de se battre de nouveau et donc créent un climat de fausse fermeté, le temps d'une sonnerie aux morts au monument du village. Quel bourg de chez nous n'a pas son soldat, son pigeon, sa veuve aux seins marmoréens, ses enfants de marbre, de bronze ou de pierre de taille ? Curés, instituteurs, paysans et bourgeois se retrouvent cinq six fois l'an sur le chemin d'une église, d'un cimetière, puis d'un café, avec leurs drapeaux et leurs médailles. Je devrais être fier d'eux, rescapés de la grande boucherie, heureux d'avoir vécu libre et Français, grâce à eux, et pourtant, il y a comme un sentiment de malaise, comme un sentiment que ces gens-là qui sont aux leviers politiques de mon pays sont victimes d'une immense illusion rousseauiste. La communauté des souffrances et des souvenirs pieux n'a jamais donné la fierté et moins encore suscité le respect.

Leur rêve de donner à la France un gouvernement qui nous épargnera la guerre et ses horreurs est pusillanime. Leur patriotisme revancharde devient douteux, le racornissement de leurs idées généreuses au fil de l'âge est porteur d'intolérance et de ruines. La guerre rôde aux

frontières, le tonnerre du canon s'entend des villas d'Hendaye depuis le 17 juillet. Cela ne nous empêche pas de partir à vélo pour une semaine de camping en Alsace. Il y a Albert et Pierre, Christian et moi et Pilou, Rosette et deux de ses cousines. Rosette s'égarera avec Christian un soir de pluie jusqu'à une auberge qui leur délivrera deux chambres, les éclairs regardés du balcon de la chambre de Rosette lui firent peur et Christian la cajola, raconta le clair de lune des tropiques, et le tam-tam africain et les danses lascives et les seins nus des filles de douze ans.

— Et les miens, alors, ne sont-ils pas beaux ?

Albert et Mina sont dans une chambre du Miramar. Par une porte-fenêtre largement ouverte sur la terrasse éblouie par le soleil, on aperçoit une île verte de bois de pins qui se dore, c'est Porquerolles où le général de La-fontaine vient d'acheter une belle propriété.

La Belgique est secouée encore une fois par des scandales politiques qui favorisent la montée du parti rexiste, hélas si apparenté au fascisme italien, au nazisme allemand ! Heinrich Hilferding, réfugié allemand chez nous écrit dans la presse que lorsque dans un pays la police est au-dessus de la magistrature, c'est la fin de la civilisation, alors, faut-il avoir peur du modèle allemand ?

Le 4 octobre 1936, soixante mille anciens combattants s'opposent à un meeting communiste au Parc des Princes.

Chez les militaires, nous sommes très préoccupés par la réoccupation en armes de la Rhénanie par les armées du Reich et plus rien ne tourne très rond. En inaugurant la casemate du pont de Khel à Strasbourg, le ministre Maurin et les invités s'aperçoivent que le canon prévu n'entre pas dans l'alvéole.

Le 14 octobre, le gouvernement belge de Paul Van Zeeland et de Paul-Henri Spaak se délie des engage-

ments de Locarno. Les anciens commencent alors, eux-aussi à croire que le monde est devenu fou !

Je l'ai pensé sans le savoir, un autre l'a écrit mieux que je ne le ferais mais c'est vrai : Je manque à 20 ans de soumission aux fatalités historiques, sociales et de subordination.

Le printemps est arrivé comme chaque année, entre deux averses froides de neige fondue et de vent du sud-ouest; sauf les cueilleurs de jonquilles, personne ne le remarqua vraiment. Un printemps comme les autres. L'exposition de 35 au Heysel avait été un succès pour les industriels de notre région, métaux, bois, tabac, on pensait que celle des bords de Seine de cette année en serait un autre et que les forges d'Ardenne seraient appelées à un bel avenir malgré la grève sauvage qui avait frappé tout le monde, — sauf ceux des bois et les fermiers, l'an dernier. Le pays s'enrichissait de ses traditions et du tourisme naissant. On aurait voulu que les routes soient un peu meilleures et que les communications par chemin de fer soient un peu plus rapides, plus souples plutôt. Oui! bien sûr peu de gens prenaient le train mais le train amenait ici fer et charbon, essence et produits exotiques. Il avait aussi amené les Italiens qui travaillaient bon marché et quelques Allemands et Polonais qui poussaient des wagonnets chez SARF ou aux Forges. Le village et les communes voisines vivaient au rythme du temps, celui de la météorologie et celui des efforts industriels contrariés par le front populaire, certains disaient crapulaire.

Paul-Emile Janson devient premier ministre en Belgique. Nous sommes toujours très concernés par ce qui se passe de l'autre côté de la frontière parce que nous vivons beaucoup en synergie avec les industriels de Charleroi, les bateliers qui remontent vers Liège et Anvers, le chemin de fer Dinant - Namur.

J'ai vingt ans, quatre-vingt-quatre kilos équitablement répartis sur un mètre quatre-vingts. Sous l'impulsion du ministre de l'air, Pierre Cot, j'apprends bien des choses dans les écoles d'application de l'aéronavale où le général Vuillemin héros de la guerre 14/18 essaye en vain de nous apprendre les rudiments de la guerre de bombardement - mais hélas notre armée ne dispose plus que de quelques vieux coucous lamentables ! Je fréquente aussi les cours de l'école d'administration coloniale et j'apprends à la lecture des hebdomadaires et des quotidiens que nous sommes quarante et un millions cent trente-trois mille deux cents et un Français qui ne s'aiment pas et que, moi, militaire, je vais être chargé de les défendre, la guerre semblant à l'horizon d'un ou deux ans inévitable. Notre industrie tourne au ralenti et cependant que l'on se félicite des quarante heures hebdomadaires de travail, nous, nous savons par les conversations que nous avons avec les officiers allemands que nous rencontrons lors de manifestations sportives, que les ouvriers allemands deux fois plus nombreux que les Français, travaillent en moyenne soixante-cinq heures par semaine dans des industries de pointe. Le vent de la guerre souffle et nos allocations de munitions sont réduites de vingt pour cent. Nos politiciens se rendent-ils compte de la situation réelle ou sont-ils des rêveurs, incorrigibles rousseauistes croyant qu'un roman d'amour est possible entre la république France et le Reich ? Alors, défendre ? Cela ne me semble pas une tâche facile ni humainement ni moralement encore moins pratiquement, notre armement est dans un état déplorable et d'ailleurs le sénateur Bénazet a demandé au général Gamelin d'offrir sa démission. Le retard industriel et économique de la France sur son voisin allemand me paraît dangereux. Mais comment faire ? Les banquiers n'ouvrent pas facilement les cordons de leur bourse et les heures supplémentaires sont interdites aux ouvriers par des syndicats superpuissants. L'interdiction du travail supplémentaire et la loi des quarante heures devaient servir à résorber le chômage montant en flèche mais cela

n'a pas été le cas, depuis janvier de cette année, il y a toujours près de 500.000 sans-emploi. Réduire le temps de travail en imaginant que le patronat victime d'un climat social instable allait multiplier l'embauche est une vue de l'esprit irréaliste. En alignant les entreprises sur la médiocrité, en pénalisant les forts au profit des faibles, en empêchant les audacieux d'avancer, on ne peut que faire chuter plus encore la production industrielle et si c'est avec plaisir que nos ouvriers ont découvert la semaine des deux dimanches comme ils disent, l'indice de production chute dangereusement dans une Europe survoltée par le dynamisme de l'ex-empire allemand étriqué dans ses frontières européennes. Chaque jour qui passe augmente notre retard par rapport à nos concurrents à l'est. C'est ainsi que par exemple chez Marrel, spécialiste des bennes agricoles mais aussi des revêtements blindés, on devrait doubler les cadences, c'est le contraire qui se passe ! il y a pire, chez Jalet à Nantes, c'est le personnel qui refuse de fabriquer des produits qui disent-ils ne peuvent servir qu'à faire la guerre. Le peuple de France devient-il aveugle ? Nous n'avons pas besoin d'armes crient certains fous croyant que l'innocence préserve. (sincèrement ?) Notre bonne volonté est telle disent-ils que personne ne lèvera la main sur nous. D'où sortent-ils ces hurluberlus ?

Je suis sûr que nous allons perdre la prochaine guerre ! Je vais passer deux années de pelotons en escadrilles, de bordées en escadrons à étudier les hommes et les techniques après avoir bien étudié les théories. Après les écoles para et semi militaires, après les navires-écoles et les bâtiments de guerre, je fais connaissance avec les vraies casernes, celles où l'on écrit sur les murs des fosses d'aisance que la 30è D.I. est la meilleure, que ceux de la 4è deux FU sont des enculés ou encore *La classe demain, J'aime Denise, Vive la branlette, Dieu te regarde, il est déçu, Tous les matins je bande en silence, Chie dur ou chie mou mais chie dans le trou.*

Albert choisit définitivement l'arme blindée après avoir relu le livre de de Gaulle tandis que Pierre décide de rester marin, il sera un jour amiral, cela ne fait pas de doute, je reste indécis, marin ? oui, mais ... le génie colonial peut-être ou l'aviation me tentent et j'en parle au capitaine Gérard. C'est une sorte de géant au cou de taureau, aux biceps saillants et aux mains énormes dont le ventre commence à prendre du volume, c'est assez logique quand on l'observe au bar et que l'on constate qu'il absorbe plus de bière à lui seul que tous les autres consommateurs réunis mais il est de bon conseil, fin psychologue et il possède lui-même un brevet de pilote d'avion.

Et puis, faut-il rester dans l'armée ? Il n'est pas bon d'être militaire à certains endroits, à Moscou par exemple où le gouvernement de Staline fait fusiller une dizaine de généraux et maréchaux de l'Armée Rouge. C'est ainsi qu'on a appris que les communistes étaient comme les champignons : il y a les bons et il y a les mauvais.

Depuis le sept juillet la Chine et le Japon sont en guerre. Mais la Chine, c'est toujours au bout du monde, n'est ce pas ? Attention ! le monde n'est-il pas petit ?

Mon nouveau professeur d'histoire politique et militaire est Alain de Montignac, jeunot de 44 ans égaré parmi toutes ces vieilles badernes, on se connaît, un peu, si peu, mais tout de même un peu et je suis invité au cocktail qui se donne après le mariage de sa fille Gwendoline avec le fils d'un architecte bruxellois, Jacques Mairesse, élève officier d'artillerie de marine, qui vient de faire un beau voyage sur le Mercator, le voilier navire-école belge. Après leur mariage, ils partent au Congo où le jeune couple résidera pendant un an ou deux, à la base navale de Banane.

Le général Chauvineau publie un ouvrage approuvé par le maréchal Pétain qui exclu l'usage des chars comme arme tactique, Albert ne sait plus qui ou que croire. Albert et tant de jeunes français ! Les chars doi-

vent rester un élément d'appui de l'infanterie et le pacifisme doit être la règle ! L'Allemagne aiguise ses poignards, je ne crois pas que c'est pour les laisser dans leur étui.

On ne fera pas la guerre, dit-on, mais on dépense des millions de francs pour construire la ligne Maginot, En Belgique, pareil : le béton est roi. On se flatte que le fort d'Eben-Emael est le plus grand et le plus puissant du monde, on le fait visiter par quelques colonels ingénieurs de la ligne Maginot et par le général Suisse Guisan qui s'exclame :

— Quelle belle piste d'atterrissage !

On parle d'une ligne défensive, en Belgique, d'Anvers à Arlon par Maaseik avec des abris bétonnés barrant les routes et les voies d'invasion. Ces casemates, fortins, abris pulluleront dans les campagnes. Sous cette ligne dite ligne avancée, une position appuyée est établie sur le canal Albert ayant au nord les fortifications anversoises ( toujours pareilles à ce qu'elles étaient en 1917 ) et au sud, quatre nouveaux points forts : Liège, Neufchâteau lez Visé, Battice, Pepinster, en couverture enfin la position de repli central dite KW qui englobe Lierre et Louvain.

Paul-Henri Spaak devient premier ministre en Belgique et pour une fois, oui, c'est assez rare, des Ardennais manifestent leur mécontentement. Ici, on sent le poids des concurrents allemands de la Rhur et de Silésie, on est très inquiet du socialisme de ce Spaak qui n'apporte rien de mieux que ce qui se voit en France depuis deux ans.

Les Ardennais, tant français que belges représentent un groupe de pression non négligeable politiquement dans leur pays respectif. Le caractère ardennais est contrasté violemment par le désir d'exister, de s'affirmer et plus spécialement autrement que sous la forme d'hommes des bois et celui de bien vivre à l'abri dans son coin, l'Ardennais est pacifiste, le plus souvent antimilita-

riste et cependant chatouilleux de sa nationalité et de son régionalisme. La France, comme la Belgique compte plus de femmes que d'hommes et autant de citoyens que de ruraux. Il y a donc bien toujours chez nous l'avant et le revers, l'amont et l'aval, pile ou face, les deux écoles. Sommes-nous insouciant malgré notre formation et quarante millions de Français face à quatre-vingts millions d'Allemands ne créent-ils pas vraiment un problème ? La Belgique s'étouffe de neutralité, la France déborde de pacifisme, de fraternité, de chansons tendres. On ne sait guère en dehors des milieux économiques et militaires qu'un million de chômeurs déséquilibrent les forces vives de la nation, et que l'on gagne en définitive assez peu pour vivre. Un instituteur touche 11.500 francs l'an, un jeune ingénieur ou un jeune officier gradé lieutenant reçoit 18.000 francs, Heureusement, des indemnités de résidence et de nourriture s'ajoutent souvent au salaire ou à la solde. Les parents perçoivent des allocations familiales : 660 francs l'an pour le premier enfant. A l'école navale, le professeur d'administration générale nous a donné un cours sur l'établissement du budget, le budget de l'officier célibataire, le budget de l'officier en charge de famille, le budget de l'officier de compagnie, le budget de l'officier d'approvisionnement d'une unité navale, le budget d'un bataillon d'armée. Nous avons reçu des notions, et plus, de comptabilité d'entreprise et d'industrie. Lorsque je quitterai l'école pour rejoindre ma première unité il me faudra acheter deux trousseaux complets d'uniforme c'est à dire une grande tenue et une tenue de travail, un sabre, un casque et une paire de jumelles, un coffre cantine et quelques pièces d'équipement que l'armée ne fournit pas aux officiers, sans compter le revolver. Sauf si l'on se loge ailleurs que chez ses parents ou à la base dur dur de nouer les deux bouts car il faut remettre une partie de ses gains à ses parents. La vie est dure. En-a-t-il été autrement autrefois, difficile à dire en un moment d'industrialisation à outrance contrarié par les mouvements financiers dus au krach américain. De la solde que je toucherai, il faudra encore déduire 6% que l'état garde-

ra pour payer ma retraite, un jour. Pour les sorties et les permissions, il ne reste guère d'argent. Le cinéma coûte 4 francs et les transports sont chers. Une automobile Citroën 10 Cv coûte 25.000 francs, bien plus qu'un traitement annuel. Une bicyclette se paie de 200 à 600 francs selon les modèles. Tout le monde fait des économies pour se payer son vélo, voire un tandem. Et les économies, ce n'est pas facile à faire surtout qu'en plus, voilà maintenant qu'on vous retient deux pour cent de ce salaire pour les assurances sociales, grande nouveauté que chacun trouve déjà si chère à financer. Tandem, cela veut dire « enfin »; un tandem, il en existe à deux, à trois et même à quatre places. Le véhicule de rêve pour amoureux et pour des milliers de jeunes ouvriers et ouvrières qui tournant leurs quatre pédales partent à la découverte du Monde, enfin, de Hirson et de la Champagne, de la route des vins d'Alsace ou celle des Côtes de Nuit, des pommiers de Normandie et des betteraves hesbignonnes. Les Français découvrent une saine gymnastique alliée à la botanique, la géographie, la zoologie. Les plus courageux s'attaqueront même aux Alpes et aux Pyrénées et le Tour de France aura un succès extraordinaire, malheureusement à la grande boucle comme partout, il y a les Italiens et les Belges. On s'affilie au Touring Club et certains voisins ont poussé jusqu'à la mer découvrant ainsi qu'elle n'est pas vraiment bleue mais qu'elle semble tout de même immense. Sans vraiment faire partie des « congés payés » les étudiants pédalent aussi, y compris les militaires. On monte à vélo, Pilou et moi sur un tandem. Les villageoises s'inquiètent, une jeune tandemiste peut-elle pédaler mollets nus ou doit-elle porter des bas ? Albert, elle, Pierre et moi avons plongé dans un cours d'eau lors d'une promenade cycliste en forêt de Chiny, les garçons en amont, la fille en aval, dans un méandre de ruisseau à l'eau rapide assez froide, brr ! c'est vrai quelle était froide l'eau ! et jolie Pilou dont instantanément Albert tomba, une fois de plus, amoureux fou surtout en voyant, enfin presque, ses seins lorsque ayant ôté son maillot, elle passe une robe de voile fin, en

vitesse, après la baignade. L'étoffe légère colle à sa peau encore humide et il voit ou plutôt devine ainsi des formes dont il fera, plus tard, un magnifique dessin. On logera dans une auberge de jeunesse à Virton. Nous sommes jeunes et beaux, on vit, le cinéma vient à nous dans une arrière salle de café et on peut voir Mayerling, La grande illusion et Quai des Brumes. On parle de Viviane Romance, d'Arletty et de Jean Gabin malgré la mobilisation de 750.000 réservistes et de 25.000 officiers. A l'école militaire, la population double parce que ces réservistes y viennent suivre des cours de recyclage. L'état français a été chamboulé lors de l'invraisemblable euphorie sociale de 1936 et voilà qu'aujourd'hui il faut renoncer à la loi des quarante heures. On semble découvrir que les lois économiques mondiales ne sont pas un jeu et que les usines allemandes produisent deux fois plus que les nôtres. Depuis Hitler et le front populaire bien des choses ont changé mais est-ce mieux ? C'est gênant ces pacifistes français qui crient qu'ils veulent la paix, fait-on la paix avec un Hitler ? Le général Vuillemin a été invité par l'Allemand Göring à une démonstration de force des bombardiers et des Stukas. Heureusement, à l'aéronavale, nous avons bien de quoi répliquer avec notre Loire-Nieuport, un bon avion d'attaque pour le tir en piqué mais à l'infanterie et à l'aviation proprement dite, ils n'ont que des vieux zincs.

La duperie de 14 était l'union, quelle est la duperie d'aujourd'hui ? Paul-Henri Spaak parlant au congrès du parti ouvrier belge déclare qu'il ne croit pas à une guerre du fascisme contre la démocratie mais bien à un conflit majeur à venir d'impérialismes rivaux. Spaak ignore-t-il le sort réservé en Allemagne aux prisonniers d'opinion que l'on enferme à Dachau et à Buchenwald. Van Zeeland le catholique belge et son rival socialiste Spaak ne semblent pas lire les textes de personnes ayant fui le régime nazi : Einstein, Thomas et Heinrich Mann, Erich-Maria Remarque, Brüning, Sforza et tant d'autres qui quittent ce pays. Que va-t-on faire en Hollande, en Belgique, en France : soixante millions d'habitants qui ne veulent pas faire la guerre et ne s'y préparent pas, gentils agneaux et mou-

tons bêtards ayant face à eux deux pays voisins, Italie et Allemagne, deux fois plus de monde qui n'en finissent pas de s'armer et veulent en découdre ?

Pierre nous rapporte des nouvelles de Baudouin de Roosdael qui, délaissant sa splendide femme, aime une belle Allemande dans une propriété voisine de celles des de Lafontaine à Cap d'Antibes. Je me demande comment elle est. Je voyage, je fais des séjours à l'étranger puis à chaque retour je retrouve Pilou pour des permissions de 24, 48, parfois 72 heures, guère plus à cause d'événements proches en Autriche et la mise en état d'alerte des marines nationales françaises et anglaises. La préparation d'une conférence les 29 et 30 septembre à Munich est censée nous donner des apaisements. Cela tourne vinaigre partout : les Japonais entrent en Chine tandis que le Mexique nationalise sa production de pétrole. On discute au café du commerce de l'entrée ou non des troupes allemandes à Prague et c'en est fini de ce pays d'Europe centrale sous prétexte qu'il y vivait une minorité d'Allemands établis dans les Sudètes. Dans ses vociférations radiophoniques Hitler proclame cependant son désir de vivre en paix avec ses voisins et de respecter le reste de la Tchécoslovaquie. Les gouvernements anglais et français engagés sur le chemin de croix des capitulations continues ne peuvent qu'acquiescer. De l'Asie, les officiers qui naviguent depuis les ports d'Indochine ramènent des pressentiments de guerre qui rejoignent les nôtres, ils parlent du chemin de fer d'Haïphong vers la Chine, de la route de Mandalay taillée dans le roc birman.

C'est difficile de se sentir vraiment heureux avec cette guerre d'Espagne et les ambitions forcenées d'Adolf, entré en mars en Autriche comme dans du beurre.

L'été arrive tout de même, il arrive toujours. Je rencontre, à Paris, une Marianne jolie de 18 ans, l'âge de Pilou restée en Ardennes, dont les parents sont de gentils instituteurs à Pau; elle était en pension à Bor-

deux avant de venir à Paris, en Faculté, les filles à l'Université deviennent chaque année plus nombreuses.

En Belgique Monsieur Pierlot est nommé premier ministre et les ambassadeurs accrédités sont reçus par le roi Léopold III qui leur explique l'insensé d'une guerre et la neutralité absolue de son pays.

Mais que se passe-t-il donc vraiment en Allemagne, sous ce régime qui écrase tout, les officiers de la Wehrmacht qui l'on rencontre, cavaliers ou sportifs ne nous parlent plus qu'à mi-voix. Chez de Lafontaine, dans le Midi, où je passe quelques jours, on en parle avec Baudouin.

— Depuis 1914, dit Baudouin, la France n'a ni bâti ni inventé ni procréé, le pays fait vivre à ses habitants une vie assez morne, souvent médiocre dans les tons pastel attendrissants du passé qui est plus beau que le présent. L'expérience de 1936 des hommes de gauche a échoué et mené le pays au bord de la rupture par un clivage net gauche-droite. Dans ce pays de traditions catholiques, paysannes et familiales, l'évolution des moeurs internationales scandalise et les artisans, paysans, commerçants sont ruinés par une gestion désastreuse du patrimoine, le leur et celui de l'état. On oublie les vieux, ceux d'autrefois sauf lors des manifestations patriotiques et revanchardes mais on leur interdit le travail : la retraite devient obligatoire et le pays se prive donc ainsi d'un tissu social solide: celui de l'expérience réelle et de la transmission de celle-ci. Dans nos campagnes, les paysans vivent le plus souvent comme avant la guerre de quatorze. L'eau courante et l'électricité sont encore du grand luxe pour beaucoup. Pas de téléphone encore moins de radios ou de voitures, la campagne est souvent pauvre et si les ouvriers parisiens partent en congés payés, les loisirs des campagnards restent les grandes fêtes de moissons ou de vendanges qui ne sont que prétextes à faire couler les boissons alcoolisées pour noyer la déprime d'une vie, sommes toutes bien peu engageante. Et toute

une tirade à l'avenant avant de se replonger dans les seins de son amante, il faut avouer qu'elle les a très , comment dire, enfin, très, quoi ...

Là haut, en Ardennes on lit les journaux de Paris, de Luxembourg, de Bruxelles où tout ce qui se dit est d'une tristesse étonnante à moins que ce ne soit d'une gaieté de parade. La radio - chez nous il y a un poste qui domine la salle à manger, nous apprend qu'Hitler fait des siennes : Autriche et Sudètes, juifs et nuit de cristal, et Pilou souhaite que je l'épouse. La jeune fille de chez nous qui se donne avant la noce est une moins que rien si elle ne se fait pas épouser. Les marâtres bourgeoises ne sont pas tendres avec les filles dites légères, qui d'ailleurs sont bien rares dans nos forêts et campagnes mosanes, pas plus nombreuses d'ailleurs que celles qui veulent préparer une carrière ou une grande école. La seule profession réellement accessible aux femmes est celle de l'enseignement.

Je ne suis pas sûr qu'elle aimera cette vie virile, dure et souvent solitaire à laquelle ma formation me destine, navigateur naval ou aérien, je ne sais pas encore au juste, voire administrateur territorial militaire, si tout va bien. Je suis pour le moment des cours de pilotage avion, c'est formidable et je rencontre aussi chez Alain le colonel Lafranchi, chef des services spéciaux et le capitaine Francheval chargé des questions d'Europe orientale.

Noël 38-39 enneigé et amoureux; l'an neuf est pour demain.

Mais rien ne va, la France de 39 déchirée, à l'instar de l'Europe par deux idéologies contraires, les gens s'injurient dans des meetings, s'opposent dans des défilés. Daladier rappelle un million d'hommes sous les drapeaux pour impressionner Hitler et même des quadrupèdes : chevaux et mulets. Je fais un stage d'étude d'artillerie, je passe trois jours à Den Helder à l'invitation d'élèves officiers de marine hollandaise ensuite je visite

l'école navale belge à Ostende et l'école de l'infanterie de marine à Bruges en avril lorsque l'Allemagne déclare la guerre des nerfs à la Pologne tout en digérant définitivement la Tchécoslovaquie. Nous faisons un grand geste belliqueux : mobilisation des pigeons voyageurs !

En Belgique, on n'apprécie pas trop les officiers français et c'est heureux que je porte un uniforme de marin dont la plupart des gens ne peuvent dire à quelle nation il appartient. Ici on me salue, ailleurs on me prend pour un portier de palace ou de cinéma, l'uniforme des marins reste abscons pour les civils pédestres. Je trouve qu'il y a beaucoup de touristes aux cheveux très courts et au maintien raide qui notent soigneusement des itinéraires de voyages, des croquis de paysages, en particuliers des ponts et vallées, qui peignent de beaux champs bien verts. Il faut bien dire que je fais de même et que je comprends assez bien l'esprit belge, étant quasi de chez eux. Notre famille est, depuis l'empire au moins, installée de part et d'autres de la frontière autour de la Semoy, en Belgique, on écrit Semois. La Belgique, et son armée plus particulièrement, est politiquement et fondamentalement aux côtés de son roi Léopold qui affirme sans cesse depuis trois ans que le pays est neutre et veut le rester, qu'il ne se mêle d'aucune alliance. Rester neutre aujourd'hui me semble cependant être bien utopique et naïf.

La revue maritime de mars a publié des articles d'officiers inquiets du développement de l'armée allemande. Henry Ballande y écrit précisément que la DCA du Reich comprend actuellement 75.000 hommes, nous en avons à peine 15.000, il dit aussi qu'il est grand temps de mettre notre pays au niveau d'une défense acceptable de son territoire contre les assauts inévitables qui viendront du ciel. Et pourtant, les Anglais et nous-mêmes, ne bronchons pas lorsque Hitler s'installe définitivement en Tchécoslovaquie, menace la Pologne, annexe Memel et que Mussolini enjambe l'Adriatique pour occuper l'Albanie. A l'accord proposé par l'Angleterre à la France

et à la Turquie, Hitler répond par le pacte d'acier avec Mussolini. En Espagne, les franquistes liquident les républicains dont les combattants fuient vers la France, terre d'asile et de liberté. Ils seront bien surpris de l'accueil que nous leur réservons en leur jetant à la figure :

— Alors, couillons de communistes, vous avez été bien pilés !

On interne les Espagnols dans des camps avec vraies baraques, barbelés et miradors, et même des sentinelles sénégalaises. La Prusse orientale demande paraît-il son rattachement au Reich et les pacifistes proclament qu'on n'a pas le droit de mourir pour Dantzig. Je sors de l'école navale en juillet avec mon brevet d'enseigne de vaisseau. Pierre aussi, par contre Albert à loupé son examen à l'école militaire, d'un millipoil il est vrai - et pour une question d'histoire politique, on lui pardonne volontiers mais l'administration est l'administration, il ne devrait recevoir ses galons que d'ici deux ans, après avoir presté diverses fonctions dans plusieurs unités et l'inévitable présentation d'un mémoire au général commandant la nouvelle école des cuirassiers, cette arme dans laquelle il tient à faire carrière. Y-a-t-il de l'avenir là ? L'ami Albert est donc pour un moment sergent-chef candidat officier. Par les mystérieux hasards de cette administration militaire, il est donc envoyé à Draguignan puis vient à Mourmelon. En unité, il est directement promu adjudant, grade qui lui va comme une décoration à une vache, lui qui n'est vraiment pas dans le profil de ce qu'on nomme vulgairement l'adjupète. Mais cela lui permet de fréquenter le cours de formation de pilote de char et de maître des transmissions et puis ça le calme, il faut tout dire et bien le dire, s'il a un peu échoué aux études, c'est qu'il avait l'esprit ailleurs, et le corps aussi. Albert était devenu l'amant d'une belle actrice de cinéma un peu fanée, très blonde et riche, très douce et qui était heureuse de savoir qu'elle faisait encore bander des régiments entiers de trouffions. Et puis son amant précédent était colonel et Albert y prenait là un double plaisir. Je

cours les armuriers en m'enquérant des meilleures armes possibles, l'administration ne paye pas d'armes de poing à ses officiers, de sabre non plus d'ailleurs ! Mais voilà, nulle boutique, nulle officine ne dispose encore d'une arme convenable, depuis le mois de mai, les Français ont dévalisé les armuriers. La Pologne mobilise, et au lieu d'avoir les grandes vacances auxquelles je pensais, je serai, le lendemain du quatorze juillet, envoyé en mission de liaison spéciale chez l'attaché militaire français à Bruxelles après un détour curieux en fonctions particulières et administratives près d'un escadron motorisé de reconnaissance de la neuvième armée. Je prends part à des études sur un mode de transmission par radiophonie très particulier, c'est un système inusité fonctionnant de telle manière que l'émetteur n'est pas repérable, par les moyens goniométriques habituels. On étudie ce système et plusieurs scientifiques et militaires circulent entre Londres, Dijon, Liège et Bruxelles pour faire des essais sous la direction du général belge Dewé. C'est Lafranchi qui m'a bombardé à ces cours. Je parviens à obtenir un deuxième appareillage en soudoyant un brave professeur anglais de la bande et je le confie à Albert Paulien qui l'adapte en douce et le monte dans une carcasse anodine. Personne en voyant son fourbi ne pensera qu'il s'agit d'un appareil de communication nouveau et performant. Nous convenons d'en faire usage régulier pour nous informer de tout ce qui se passe car, hélas, il est aussi inquiet que moi de notre avenir, assombri d'ombres de canons et de bombes. L'Espagne où l'on s'est massacré n'est pas une vision d'un futur souhaité. En raison de ma double nationalité française et belge je suis chargé aussi de faire un rapport discret sur les relations en ligne de front entre l'infanterie belge et son commandement et la relation directe possible avec le haut commandement français. Cela me rappelle mes conversations avec Alain et d'autres. J'espionne dirait-on ? Je n'ai pas particulièrement été formé pour cela mais on me donne en même temps des ordres de missions de garde et de commandement pour faire mes premiers pas d'officier près de dé-

tachements ou de sections auxquels je suis affecté avec le grade équivalent de lieutenant faisant fonction, est-ce une promotion ? Je peux même garder mon uniforme bleu de marin. La mission est appelée mission scientifique secrète « Onde HAS » et est composée de trois groupes d'observation technique militaire; je devrais revenir à Brest dans quelques mois pour en instruire des officiers des transmissions navales. En attendant, l'amiral n'est plus mon grand patron, c'est Gamelin qui l'est au grade le plus élevé et cela me chiffonne un peu d'avoir un chef aussi mou. Gamelin pour nous de la Royale, c'est certes un homme courtois, cultivé et intelligent mais ce n'est en rien un chef de guerre. Il n'a de qualités que celles qui font les bonnes situations en temps de paix. Mes supérieurs réels directs sont un obscur capitaine Dumont, français en civil à Bruxelles, en relation constante avec le général Delvoie, attaché militaire belge auprès de l'ambassade de Belgique à Paris, le général Dewé et le professeur Hackmann, détaché de l'école des transmissions de l'aéronavale. L'été est vraiment pourri, il pleut sans arrêt. Le défilé militaire du quatorze juillet a été perturbé par des trombes d'eau. Dommage, il avait été fait pour rassurer les foules en montrant que notre armée est formidable et pour impressionner Hitler par l'exposition de régiments brillants auxquels il ne manque aucun bouton de guêtre, par le survol de Paris par des avions modernes, les Potez, les Curtiss, les Morane, et en descellant les pavés des rues par les chaînes des chars Renault mais, nous, jeunes militaires, nous voyons les choses bien différemment, nous voyons les matériels vieillots, les munitions manquantes, les renseignements contradictoires sur la politique de l'ennemi, que savons nous réellement de l'armée qui nous fait face : que vaut l'armée allemande ? Combien sont-ils ? J'ai trouvé un sabre et même un pistolet, à Luxembourg; je n'en avais pas si urgemment besoin, je ne participe pas au défilé. Tout de même, ce défilé a été ensoleillé pour une heure et alors la foule qui a payé jusqu'à 500 francs une place à une fenêtre aux Champs Elysées a pu faire ovation aux Horse

guards à l'uniforme coloré. Le peuple de Paris applaudit et hurle comme une vraie foule Munichoise et confond je pense sport et guerre où la victoire ne revient pas à celui qui braille le plus fort. Sacha Guitry, auteur que j'aime encore assez, est nommé à l'Académie Goncourt et se marie avec Geneviève de Séville, c'est sa quatrième épouse, quel gaillard !

De Paris le 14, je suis auprès de la cinquième armée en Basse-Alsace le 28 juillet, puis à Sedan le 30, enfin cantonné à Vielsalm en Belgique le huit août, avec les spécialistes universitaires autorisés à faire des recherches dans les Fagnes pour la préparation du rapport « Onde HAS ». Nous sommes accompagnés d'une compagnie militaire belge chargée à la fois de protéger ces Messieurs et de les empêcher de s'égarer du côté de l'Allemagne; là, je dois à la fois m'exercer à diriger les hommes et faire des missions de liaison puis aussi remplir une mission d'observation à la frontière allemande toute proche. Y a d'la joie, bonjour bonjour les hirondelles chante Charles Trennet. Mon ami Paulien étudie les manœuvres combinées de l'infanterie et des chars, quant à Pierre, il est parti en mer, je crois qu'il fait route sur Djibouti.

La France rappelle ses réservistes et Fernandel est mobilisé, on le voit, en photo, en uniforme, celui précisément qu'il a si souvent porté sur scène et à l'écran.

# LIVRE DE GUERRE

*Chronique inhumaine*

*15/8/39 - 15/8/40.*

Quinze août 1939 : J'ai quartier libre, c'est à dire que je peux sortir du camp de Vielsalm mais je ne peux pas m'éloigner et la permission n'est que de huit à vingt-et-une heure.

J'ai organisé le voyage de Pilou qui doit venir me rendre visite et passer la journée avec moi. En voiture avec le père Feuillen jusqu'à Gedinne puis de là d'in vraisemblables parcours en train pour arriver à Quévy où je l'attends en civil à la gare. Nous passerons la journée dans le coin. J'en garde un souvenir ravi, le temps est chaud et la promenade en forêt sentimentale à souhait. Sur un tapis de mousse et d'herbes sèches, nous nous sommes étendus. On s'embrasse, on s'enlace, on roule l'un sur l'autre, je suis dessous, Pilou s'agenouille au dessus de mes cuisses puis dans un va et vient très lent me masse le bassin, mon sexe se dresse, alors, elle s'écarte un peu, déboutonne mon pantalon, se saisit de mon pénis qu'elle serre très fort, le prend dans sa bouche jusqu'à ce qu'il devienne dur comme du marbre puis elle fait gicler ma liqueur dans sa gorge et aussitôt sans laisser cette verge s'amollir, bousculant sa culotte, elle s'empale sur ma vigueur dressée et un peu plus tard reviennent mes forces vives, mon pénis l'envahit et se retire, elle en masse l'extrémité et en reconnaît la tête douce, ronde, bien décalotée par une circoncision hygiénique, elle s'emmanche, s'enferme, se recule jusqu'à la faire presque sortir d'elle, elle s'arrache à moi et revient de la bouche à mon sexe pour une sorte de ballet extraordinaire, à nouveau ma semence l'inonde. J'ai cru que nous allions défaillir de jouissance, la sensation physique que j'ai ressentie alors était divine, jamais d'autres n'avaient su me faire ressentir un tel bonheur par le sexe, une plénitude totale. Pareil, je crois pour elle, comblée dirait-on, Pilou se laisse aller, glissant allongée à mon côté,

mais tous les démons de la terre m'ont éveillé et je l'oblige, saisissant sa main et la plaçant sur mon sexe à nouveau triomphant à me masturber encore puis encore et encore et je la culbute, lui arrache enfin cette culotte et je la pénètre et je jouis à nouveau, dans son ventre cette foi, et ainsi de suite au moins dix fois durant la fin de l'après-midi qui nous voit revenir vers les baraques militaires, épuisés de fatigue et de volupté. Nous avons aussi fait une très belle photo. Pilou remonte vers Bruxelles à la recherche d'un travail.

L'air est lourd, irrespirable, la situation tendue depuis le mois d'avril s'est brusquement aggravée le 22 août. Grands titres dans les journaux : « Le Reich et l'URSS signent un pacte de non agression ». Surprise ! Indignation ! Toujours ce chancre de Dantzig et du corridor de la Prusse. Gringoire triomphe, il avait prédit cela - tête de nos délégués et des Anglais qui étaient à Moscou pour conclure des accords militaires ! Mais aussi pauvres journalistes qui annoncent l'événement en retard, ils ont été surpris autant que le président du Conseil et le grand public par une dépêche de Berlin le 21, peu avant minuit. Branchés sur l'ambassade d'URSS, nos services secrets ont constaté que les soviétiques de Paris étaient aussi peu au courant de l'affaire que Monsieur Tout le monde.

Malaise à gauche: comment expliquer les dupes ? Des personnalités quittent le parti communiste : Irène et Frédéric Joliot-Curie, Pierre Cot, ils expriment dans les pages des quotidiens leur fureur d'avoir été trompés. La CGT se dissocie du parti. L'Allemagne de 1917 avait autorisé le transfert de Lénine de Suisse en Russie, . . .en wagon plombé. Traité de Rappallo, Napoléon, tout cela revient ! Je me souviens de Stresa, si proche et si lointain aujourd'hui. La guerre arrive, Stresa n'a rien évité. La guerre approche, je le sens. Au loin, le pas des troupes qui défilent interminablement, le roulement du charroi sur le pavé, on s'apprête, non, la guerre n'éclate pas comme un coup de foudre. Tout est signal ! Une guerre, ça se

prépare, le secret absolu est impossible. Les mesures sont là, visibles : Défense de s'éloigner, défense de ... défense de... les permanences à l'état-major, le camp d'Elsenborn à la frontière belgo-allemande qui se vide, les unités cyclistes roulent vers Liège, le troisième chasseur Ardennais est en position du côté de Malmédy tandis que le septième chasseur Alpin est en place entre Longwy et la frontière luxembourgeoise, à côté d'un régiment marocain. La guerre va éclater c'est plus que certain, et non pas pour deux capitalismes comme le pense Spaak mais pour deux conceptions de l'humanité, le respect ou le mépris de l'homme. La réalité fasciste c'est le mépris de la cause humaine. Le fascisme c'est le retour à l'âge des cavernes.

Je suis maintenant pour quelques jours à Sierck avec de nouvelles recrues de juin 39 ! Toute une compagnie à mettre au pas ! Compagnie à mon commandement ... et l'on marche pour en prendre l'habitude, ni eux ni moi ne sommes fantassins. Les pelotons manoeuvrent assez bien tout de même et le lieutenant Marien nous met au repos. Il va passer capitaine à la prochaine promotion, c'est un Saint-Cyrien. Fusils et sacs à terre, inspection des bardas. Il ne manque rien. Mais le moral ? Qu'une attaque se déclenche !... Le 25 août, l'inquiétude s'est dissipée, puisque c'est maintenant une certitude : la guerre sonne à la porte ! Je suis de garde aux destructions à Apach, ça n'a rien de cow-boys, c'est un patelin collé à la frontière allemande sur la Moselle, nous sommes en phase A, l'engrenage tourne, on mobilise vraiment, cette fois, en Belgique et en France. Alors, paradoxe mal ressentis par moi belgo-français, franco-belge, l'armée belge s'installe avec ses 600.000 réservistes plus face au sud que face à l'est ! Qui est l'ennemi ? Le gouvernement belge semble avoir plus peur de la France et de l'Angleterre que de l'Allemagne et de ses propres partisans extrémistes tels le parti Rex et le Vlaamsche Nationaal Vervond. Il devient difficile de dormir et je me demande ce que donnera le système d'alerte : d'innombrables territoriaux, de Maaseik à Athus en Belgi-

que et de Villers devant Orval à Saint Louis en France couvrent la bande frontière d'un réseau serré de veille optique et d'écoute. Transmises par radios ( assez rares ) et par téléphones, leurs observations aboutissent à des centres de renseignements où elles sont transcrites sur des feuilles de papier qui circulent de main en main. On imagine les erreurs que cela va produire ! A la Royale on est tout de même un peu plus moderne et on utilise le béli-nographe et le téléx partout pour se parler de terre vers les navires. Le centre d'expérience maritime de Toulon utilise même un appareillage particulier qui permet d'écouter vers la mer et de repérer des avions en vol, même de nuit, environ vingt kilomètres avant qu'ils arrivent. Ici, des observateurs à la frontière, disques préparés, officiers à l'écoute, radios, téléphones, préparation des destructions ...

Allo, ici le lieutenant Alfort, faites sauter ! responsabilités, initiative ! très ingénieux ! pratique ? On verra. Si la guerre se déclenche, je dois prendre ordre immédiatement auprès de Dumont qui me fera rejoindre un bataillon aux ordres du général Corap. Grâce à l'essai HAS, je peux transmettre des informations à Albert et vice-versa. Fera-t-on notre tambouille personnelle au coeur d'une guerre ?

Je suis relevé tard dans l'après-midi par un officier français qu'accompagnent un observateur canadien et un Belge du premier de ligne. Le Français prends ma place et je vais repartir avec les gens de la mission HAS. C'est une grosse voiture du commandant de place de Verviers qui les a amené, j'en profite pour empiler mon barda et filer d'ici, sans oublier mon réveille-matin et mon porte-cartes. Je reçois un fusil belge et une carte d'identité militaire belge, bravo je suis monté en grade : me voici enseigne de vaisseau, détaché pour les transmissions dans l'infanterie d'assaut... pompeux pour ma petite compagnie ! que mon uniforme de marin surprend toujours. Nous ne passons pas par le Luxembourg où la frontière est totalement barricadée, on roule vers Longwy, Athus, Bastogne puis la route de Liège fort encombrée de ca-

mions et de voitures, les fortins sont occupés à Pepinster et à Chaudfontaine où les deux autres changent de voiture pour aller vers Dison tandis que j'ai mission de passer au centre mobilisateur d'abord. Je vois des éléments Cointet mis en place. Traversant la cour encombrée d'hommes actifs et d'autres qui ont l'air de ne rien faire sinon attendre, causer, discuter, j'arrive près du bureau du colonel où un soldat de garde me présente les armes; les Belges font un drill militaire à l'anglaise et la discipline, ici, semble correcte. J'ai un entretien avec un major travaillant sous les ordres de Dewé qui me parle de recherche scientifique mais aussi de l'influence du parti VNV et de l'idée qu'il propage : la construction d'un état thiois dans une Europe germanique. Il me dit que ma mission particulière d'accompagnement de personnel scientifique me permet de tout voir et tout écouter et qu'il serait bien que je puisse lui faire rapport des possibilités de perturbation que les mouvements politiques risquent de créer dans l'armée. Est-ce que j'ai une tête spéciale qui pousse mes supérieurs à me demander chaque fois de faire un peu autre chose que mon métier d'officier de marine et beaucoup de, comment dire, de renseignements ? d'espionnage ?

Plus tard, je me promène dans Liège bruyante à l'activité intense et où pourtant je sens que quelque chose a changé, imperceptiblement. Il y a beaucoup de soldats en uniforme, il y a des attroupements, une activité de fourmilière bouleversée, on cause, on discute. Il y a une exposition sur l'eau potable, elle pourra sûrement fermer si le bataclan se déclenche. Un crieur de journaux annonce des incidents à Dantzig. Les soirées à l'opéra sont sinistres, des cinémas sont fermés, les réverbères sont crépés de papier toilé bleu, les gens sont obligés d'occulter. Je vais à Milmort à la ferme que je trouve pleine à craquer avec un commandant Dossain tempêtant sur les chevaux et sur les hommes, sur l'armement, sur l'outillage, le matériel, les munitions.

— Tout est nul !

Il arrive du Polygone de Braaschat tout content d'avoir réussi ses tirs d'artillerie, il est convaincu que la guerre ne durera qu'un jour ou deux.

— Ils n'ont qu'à bien se tenir, les Allemands, tonitruet-il.

Dossain est persuadé que l'artillerie est la mère de la victoire, il ne croit pas à la nécessité d'avoir des blindés, des avions.

— Foutaises, toutes ces modernités, dit-il. la motorisation ? Oui, mais l'essence est rare, les moteurs fragiles ! Une bonne infanterie, une bonne artillerie qui pilonne, n'est-ce pas le marin ? me crie-t'il.

J'ai passé la nuit dans une chambrette de la ferme et je suis de garde à Dolhain. Je m'y rends en side-car, par Verviers, on nous regarde comme si nous étions des fantômes, je téléphone à Bruxelles où Pilou est descendue à l'hôtel du Grand Cerf, au quartier Léopold, elle y habitera deux ou trois jours, le temps de trouver du travail comme dactylographe, je ne peux pas lui fixer de rendez-vous. Voici le fameux viaduc, le clocher de Limbourg. La phase B est décrétée cependant que la radio annonce que l'Allemagne garantit la neutralité de la Belgique. Je n'ai pas de nouvelles de mon commandant en chef. Ici, les Français passent pour des rigolos parce que nous sommes gouvernés par des gens certes intelligents mais absolument sans volonté politique et ils ont un peu raison, les Belges, de dire cela. C'est vrai que nos politiciens se préoccupent d'élections et surtout de ne pas bouger, ne pas faire de vagues, ne rien remuer.

Le vingt-sept, partout c'est la chaleur des grandes vacances qui se terminent, invention récente sauf pour les lycéens, sur le lac tant du bois de la Cambre que du bois de Boulogne beaucoup de barques, comme sur la Marne et de nombreux promeneurs en bords de Meuse, à Charleville, Dinant, Namur, Liège et Maastricht, au Châtelet on joue Michel Strogoff et le concert Mayol montre

des beautés nues qui font scandales, pourquoi la beauté scandalise-t-elle ? parce que la plupart de mes contemporain(e)s sont assez moches ? Je vais en side-car à Stavelot via Gileppe et Jalhay où je rencontre des cyclistes du sixième régiment, à la Hoegne, des lanciers, puis voici Francorchamps, de nouveau des cyclistes du deuxième corps. La descente sur l'Eau Rouge est sensationnelle ! On file sur cette route merveilleuse. Stavelot, voici le poste de commandement du 1er cycliste, je passe le corps de garde où je rencontre le major Dupré, très homme du monde. Le soir on dîne d'ailleurs au château en face.

Quelques femmes participent au repas, pendant quelques heures, nous oublierons la guerre qui arrive, qui va éclater. Panne de courant généralisée sur le secteur. Dans les couloirs du bâtiment principal, on joue à se faire peur et des émois reviennent de l'enfance, des peurs de loups y es-tu si tu y es deux fois oui des effleurements de chair laissèrent croire aux loups aux hyènes et aux renards ces rusés qui vous ont vite volé un baiser on court on est dans le noir les corridors tournent les tapis accrochent, une fille a le souffle court, des mèches lui tombent sur les yeux quelque chose la happe l'engloutit dans l'obscurité, elle veut hurler une main s'est plaquée sur sa bouche, des lèvres la bâillonnent des mains troussent sa robe et dégagent le haut de ses cuisses là où s'accroche le porte jarretelle, un souffle chaud passe sur sa joue puis un autre ou est-ce le même, passe sur la chair de ses cuisses, des mains souples aux ongles effilés remontent sous la large robe jusqu'aux seins qu'elles attrapent ils étaient bien libres sous le vêtement ! D'autres doigts glissent sur la toison, s'étant introduits par le bord inférieur gauche d'une large culotte à l'ancienne puis on lâche la bouche, elle reprend souffle, elle connaît ces jeux qu'elle craint moins que l'obscurité : on la tenait et elle voulait bien qu'on la tienne, qu'on l'oblige, qu'on la rende impuissante une main court dans sa chevelure son petit vête-

ment de dessous roule le long de ses hanches jusqu'à mi-cuisse puis quelqu'un respire l'odeur de son sexe. Les serpents courent sur sa peau, on l'embrasse au plus profond elle plie les genoux et elle ne saura pas s'il y a eu un, deux ou trois hommes, peut-être une femme. Cette soirée aurait-elle pu exister sans les mille signes de la guerre qui pointe à l'horizon de quelques semaines, peut-être de quelques jours ? Les communications ferroviaires vers l'Allemagne sont interrompues depuis ce matin et les enfants des écoles de la région sont évacués vers Liège puis Bruxelles. Plus tard, les soldats ont placés un groupe électrogène et je suis parti vers Spa, Aywaille où je prends une collation dans une friterie avec le lieutenant de réserve Dubois, un égaré de l'aviation qui lui aussi par ici depuis trois mois doit normalement s'acquitter d'une mission en collaboration avec la brigade fluviale de Meuse dont tous les hommes sont curieusement casernés près d'ici. L'armée reste l'armée : un aviateur détaché dans une brigade fluviale, c'est normal. Le 47<sup>e</sup> est devant l'Amblève, sur la route de Liège à Embourg, le 14<sup>e</sup> monte vers la frontière allemande. Y a-t-il eu du vilain ? La colonne est très longue, le charroi empêtré à chaque tournant. Milmort, le premier régiment de ligne est parti. Les arrière-gardes chargent des bagages et les jeunes recrues de la classe 39 sont restées à la Préalles où elles reçoivent une instruction. Je suis réquisitionné pour les aider jusqu'au 31.

Je reste donc avec les bleus et je n'ai plus d'objets personnels, mon coffre est parti avec les bagages du premier régiment de fusiliers. Je suis tenu de montrer à des officiers de réserve un peu comment cela va se goupiller si cela éclate. Nous allons à Saives où l'on voit une lamentable cohue d'hommes trop chargés, épuisés et qui, assis dans les fossés refusent d'avancer encore, arrachés à leur foyer, à leur métier, logés tant bien que faire

se peut, les hommes ne savent pas ce qu'ils viennent faire ici.

Je loge à La Préalles, village pauvre de mineurs, il y a le commandant Raskin, deux terrils noirs, des écoles, un chien qui ne cesse d'aboyer et le patronage. Les cafés sont remplis, j'y trouve cependant de quoi manger et je vais dormir chez le curé, un brave homme qui lui aussi est sous-lieutenant. On m'a ramené mon coffre.

C'est le 29 et peu à peu on s'organise, je suis nommé ad interim chef de peloton de la deuxième compagnie d'un régiment en formation, nomination provisoire en attendant le titulaire et ma réexpédition en France vers une affectation comme officier de liaison du général Corap ou - enfin ! un poste dans la Royale, c'est du moins ce que je crois comprendre. L'adjutant Scholiers me seconde, c'est un vieux de l'autre guerre, nous mangeons avec la troupe, ce n'est pas mauvais du tout, il y a les soldats Lallemant et Delchambre qui font un peu de musique, ensuite on fait quelques exercices dans les environs. On creuse des tranchées comme on a appris qu'ils en ont fait à Herstal pour la population. Le curé a le téléphone et c'est donc une procession du matin au soir, les bonnes soeurs de l'école sont aussi fort serviables. Nous avons peu de nouvelles du monde extérieur, un malaise indéfinissable règne sur le campement. Le 31, encore de garde à Dolhain, nous sommes partis par Barchon et la route de Herve; à la troisième compagnie, des cyclistes sont aux abris entre des forts barricadés et des routes minées. Ils n'osent pas bouger et il leur semble entendre des tirs ! Pendant ce temps, le colonel Tricot entame une série de travaux ici et dans la région Gembloux - Cognelée - Emynes, il doit construire 400 abris bétonnés pour armes automatiques. C'est lui aussi qui doit poser les éléments de Cointet entre Wavre et Namur et établir un barrage sur la Dyle, à Hansbrug.

Vingt-quatre heures de veille. Ce n'est pas encore cette fois-ci que le pont sautera. Le roi Léopold s'est pro-

posé comme médiateur dans le conflit. On dit que des négociations secrètes ont lieu entre l'Angleterre et l'Allemagne. La Pologne a mobilisé. Le pont du Val Benoît a sauté, suite à un coup de foudre sur les charges.

Vendredi premier septembre, je suis revenu par Stavelot, Spa, Pepinster, Liège où j'apprends que les Allemands sont entrés en Pologne, des bombardiers attaquent Varsovie, le croiseur-cuirassé Schleswig-Holstein a ouvert le feu devant Dantzig qui est passé au Reich, c'est la mobilisation générale totale chez nous, en Angleterre et ici. Septembre, mois des fruits et des douceurs, mois du lait et des vendanges septembre mois de vie heureuse devient-il un mois de mort ? Tout le monde s'énerve, la guerre approche à grands pas, si bien masquée pour les politiciens aveugles que certains diront sans doute plus tard qu'ils n'ont rien vu venir ! Sur le territoire belge, c'est la phase C, le rappel des derniers spécialistes !. Mais personne ne doute de la victoire, les journaux encensent l'armée française et l'alliance franco-britannique. D'ailleurs lit-on dans le journal « La Croix » la paix sera imposée à l'Allemagne d'ici quelques jours. En attendant ces heureuses dispositions, au Val Benoît, les dégâts sont sérieux : soldats tués. Je travaille aujourd'hui avec Riga, en plus, nous sommes chargés des pelotons 13 et 14. Le deux septembre : incertitude et malaise, on apprend que la Pologne se bat avec désespoir tandis que Daladier lors de la séance parlementaire a annoncé la mobilisation générale sans cesser de parler de paix et fait voter un budget pour faire face à nos obligations internationales et pas du tout pour doter l'armée de matériels modernes, zut alors !!! Les crédits sont votés à l'unanimité sans débats réels ou protestations, puis le 3 nous allons à la Chartreuse dans Liège, déjà la Pologne régresse à la deuxième page des journaux qui parlent de la neutralité de la Belgique, de l'Union des Français de droite. Je reste persuadé que nous sommes en train d'assister à un évènement unique dans l'histoire militaire de l'Europe, sinon du Monde : La France et l'Angleterre

qui avaient déclaré la guerre à l'Allemagne restent l'arme au pied, laissant écraser la Pologne, leur alliée à laquelle l'Urss ajoute un petit coup de poignard dans le dos ... Mais que fait-on ? Mais où va-t-on ? Quel jeu morbide se déroule-t-il donc sous nos yeux, à quel préoccupations réelles et sincères réfléchissent nos politiciens ? Certains disent que lorsque la Pologne sera liquidée tout se calmera, les Allemands sont bien lourdeaux mais ils comprendront que les franco-britanniques sont trop forts pour eux. Alfred de la troisième compagnie est du même avis, il nous voit mal épauler, tirer, regarder une balle pénétrer dans la tête de l'autre homme, là, de l'autre côté... Commettre les mêmes horreurs qu'il y a vingt-cinq ans, est ce possible ? Personne ne veut être un assassin, personne ne veut mourir, la plupart sont jeunes, les hommes de troupes viennent de quitter des corps de femmes qu'ils connaissent à peine. Certains d'entre eux sont déjà anxieux, leur belle n'est-elle pas en train de s'intéresser à un bel officier d'état-major, un planqué du système ... Je discute avec le général Dewé des systèmes de communication. Il est persuadé qu'une révolution se prépare dans le domaine des télécommunications, en attendant, me dit-il, rejoignez-nous donc au groupe d'études Dame Blanche que nous avons mis en place avec quelques industriels, vous verrez, c'est passionnant. Je promets de passer les voir dès que le service le permettra. Le contact ne sera pas rompu, de toute façon, puisque je fréquenterai désormais assidûment son adjoint préféré : le lieutenant Demarque.

Mais on ne fait pas ce qu'on veut et les recherches scientifiques passent au deuxième plan, les vitres des vitrines se peignent de bleu, les lampadaires se décorent de tulles noir ou marine, dans les greniers on dépose une couche de sable pour étouffer les incendies éventuels et les familles doivent avoir en réserve quelques seaux d'eau. Par mesure d'économie, l'heure d'été est prolongée jusqu'au 28 novembre et la Chambre des députés française est élue avec des prolongations jusqu'au mois de septembre 42.

Je suis de nouveau envoyé à Stavelot chez le fameux major Dupré où nous sommes reçus par un adjoint, le capitaine baron Rony del Marmol. Y aura-t-il un dîner-spectacle ? L'Angleterre et la France ont donc déclaré la guerre à l'Allemagne, ce prétexte-là devrait suffire à faire une soirée plus grandiose que celle de l'autre fois. Échapperons-nous à la vraie guerre ? Celle qui fait couler le sang des patriotes ! Les affiches blanches de la mobilisation fleurissent partout, on les avait oubliées depuis 1914, celles-là ! La mobilisation n'est pas la guerre disent les journalistes. Les Italiens ont signé un pacte de non-belligérance et les États-unis s'affirment neutres dans le conflit européen malgré le torpillage du paquebot anglais Athénia à bord duquel voyageaient quarante-cinq passagers américains. Je me rappelle les propos que me tenait ce général belge il y a moins d'un mois en tombant sur un document de la Militaire Organisatie, un mouvement créé par Staf de Clercq, président du VNV qui donnait consigne aux soldats flamands de ne tirer en aucun cas sur des soldats allemands.

La vie continue comme toujours, elle suit son cours, tout devient précaire mais il faut bien que les choses se passent, on achète des maisons, on a femme et enfants, distractions et travail et l'on profite « au maximum » car de quoi demain sera-t-il fait, qui sait quoi ? J'attends un ordre de marche qui ne vient pas pour enfin m'en aller de la gadoue et sortir en mer.

Les postes d'alerte signalent des colonnes qui passent sans arrêt du côté de Montjoie et qui se dirigent vers le Sud. Le sergent Vermidek, un gars qui ne panique pas vite, - il était caporal à Flawinne puis sergent au fort de Marchovelette, a vu une colonne d'artillerie et les aviateurs qui patrouillent au-dessus de la Belgique font savoir que l'aviation allemande devient très active vers la frontière Hollandaise, à Visé et au-dessus de Liège même. Ils survolent la région liégeoise de très haut, font-ils des photographies ? A quoi faut-il s'attendre ? J'ai voulu téléphoner à l'attaché militaire de l'ambassade à Bruxelles pour communiquer les renseignements que j'ai, en particulier

les types d'avions et leur nombre, le numéro de téléphone inscrit dans le livre des consignes des officiers est erroné !!!

Nous rentrons à la caserne des Chartreux, cet ancien fort est vraiment dégoûtant, et surpeuplé aujourd'hui, on y trouve des soldats de toutes les armes. Il y a des lanciers, des cyclistes, des gens de la reconnaissance, du personnel de défense d'aérodrome, des marins français et même deux Roumains puis des Hollandais et un monument, oiseau de mauvais augure, l'adjudant-chef Bélou qui était déjà en poste en 1914 et avait remis les clés du fort aux Allemands. Parmi les Belges, il y en a de langue allemande, en particulier la quatorzième compagnie à laquelle personne ici n'aspire à donner des ordres. C'est comme chez nous avec les Alsaciens. Les soldats font la mauvaise tête, ils savent qu'en cas de trouble graves, leurs familles seront directement sous le feu. Je partage une grande chambrée avec des officiers de tout bord :Lallemand, Delchambre, Cox, et le petit Riga que je connais bien, avocat du barreau de Liège, officier de réserve de cavalerie par hasard, mal à l'aise dans sa tenue, gauche avec la troupe, très discoureur, normal ! La chambrée est une ancienne casemate sans eau, pas même une cruche, sans lumière, très sale, pourquoi nous fait-on loger ici. Le commandement belge n'est pas tellement plus social ou intelligent que le commandement français dirait-on.

Le cinq, je case mes hommes où je peux, écuries, garages, la caserne déborde; un million de Français et deux cent mille Belges ont pris le train pour rejoindre ainsi les vieilles casernes puantes où rien n'est préparé pour les accueillir; ici on essaie de tirer son plan avec un casque pour deux, là on réapprend à tourner les bandes molletières ( ça sert à quoi ?), plus loin des hommes passent vainement de la graisse pour assouplir des godillots qui ont été stockés pendant dix ans, on réapprend des valeurs sociales neuves : le gros commerçant de la rue Saint Vincent est soldat tandis qu'on doit saluer le manoeuvre plombier de la ruelle Basse devenu sergent, en

ville tous les bistrots sont fermés sauf de dix-huit à vingt-deux heures.

Le six septembre, je participe à un exercice à la plaine de Robertmont avec des mitrailleurs puis je dîne au mess de l'état-major avec le colonel Vireux et le commandant Wilmet. C'est durant ce repas que nous arrive la note de service indiquant que le général Prételat a reçu l'ordre de faire des actions de reconnaissance en territoire allemand. Dix divisions appartenant à trois armées françaises se portent à l'ouest de la forêt de Warndt. Il y a peu d'escarmouches mais le terrain est miné et ils perdent beaucoup de monde. Les Belges ne souhaitent pas bouger et font interdiction aux militaires français de faire mouvement vers la ligne Namur - Louvain. Le colonel me rappelle qu'il m'est strictement interdit de m'éloigner et de quitter sans autorisation. On apprend que le « Royal Spectre », navire anglais est coulé par un sous-marin allemand, le Uboot 48 dont le commandant a eu le culot de faire parvenir un télégramme à Churchill. Il n'y a pas encore eu d'incident entre notre flotte et les Boches, mon chef d'état-major, François Darlan a cependant envoyé à tous les officiers de la Royale un message de veille vigoureuse et attentive.

Le lendemain, nous avons des nouvelles de Pologne, elles sont franchement mauvaises, on apprend que cinq divisions au moins sont anéanties, que la bataille des frontières est perdue, que les transports sont paralysés, les troupes encore convenables se replient derrière la Vistule. Le neuf septembre au matin, le sergent Léon Dardaine, forestier dans un petit village lorrain, évite à sa patrouille d'être surprise par des Allemands, il sera blessé et refusera d'être évacué vers l'arrière. Il sera le premier soldat à recevoir une citation depuis la déclaration de guerre.

J'apprends que ma soeur Isabelle part habiter près du pont du Gard et que papa se porte assez mal. En fait, il supporte mal le retour probable de l'armée allemande chez nous. Quatorze - dix-huit lui est encore au travers

de la gorge. La der de der ! Le dix septembre, les communiqués du front de Sarre sont rassurants, je décroche une permission de quelques heures, je l'espérais. J'ai fait venir Pilou par le train à la gare des Guillemins. nous allons au cinéma voir un curieux film qui s'intitule " Terre d'angoisse" , à l'entracte nous lisons des journaux belges et français où nous apprenons que Jean Giono a été mis en prison pour conduite incivique : il avait refusé de publier des tracts pacifistes à destination de l'Allemagne, les pacifistes ont la vie dure mais c'est évident qu'ils font le jeu des militaires ennemis qui ne manqueront pas de nous rendre visite sous peu; puis nous trouvons un hôtel accueillant rue Varin, je la rembarque à huit heures et demie dans un train qui par vers Luxembourg d'où elle rejoindra notre village pour aider Isabelle dans ses préparatifs de déménagement. Que s'est-il passé pour qu'elle parte là-bas ? Il est question d'études et d'antiquités, elle va aller vivre dans une famille de la haute société qui cousine de loin avec nos ancêtres de Montbayard.

Isabelle quitte finalement le village sans que je puisse la revoir. Les journaux donnent des recommandations aux civils : avoir des réserves d'eau potable pour deux jours au moins et des vivres, une pharmacie avec de la gaze et du bicarbonate pour humecter des linges qui devraient servir de masques à gaz provisoires. Les habitants des Ardennes devraient se réfugier en Vendée en cas d'alerte maximum et ceux de la Meuse en Charente. Que nous prépare-t-on ? Comment voyager avec toute sa famille alors que les déplacements militaires pourtant favorisés sont si difficiles déjà. Il paraît que les habitants de très nombreuses communes du Haut-Rhin ont déjà été évacués depuis le 1er septembre avec trente kilos de bagages autorisés, comment faire tenir une vie en trente kilos ? Qu'emporter, que laisser ? On ferme les compteurs et les portes, comme si une clé tournée à double tour évitait à une armée d'envahisseurs de pénétrer chez vous ! Combien en rentrant retrouveront leur appartement, leur maison, intacts ? Les réfugiés voyagent mal et arrivent dans des villages souvent ignorants

de leur venue, assez incapables d'organiser une vie pour des centaines de nouveaux arrivants alors qu'au village même on vit assez précairement, souvent comme au milieu du siècle dernier ! Des modes de vie différents vont s'affronter. Les théoriciens de la politique sont invraisemblablement naïfs et ignorants. Le plus dramatique pour la plupart est la perte des revenus et la difficulté de toucher l'allocation de dix francs par jour promise. Les autorités ne sont pas outillées pour tous les contrôles nécessaires. Beaucoup de femmes sont seules avec des enfants et des vieux, les hommes ont été mobilisés et ont reçu leur ordre de rejoindre. La France apprend à vivre quelquefois dans de magnifiques châteaux, le plus souvent dans des halls, des écoles, des granges. Des enfants perdent leurs parents et ne sachant dire ni vraiment qui ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, ils allongent la liste des orphelins dont il faudra s'occuper. Que fait-on vivre à nos civils ? Les récoltes ne sont pas terminées ou pas rentrées, les battages restent souvent à faire, par qui ? S'il n'y a pas plus d'hommes dans les fermes, comment se passera l'arrachage des betteraves et la mise en marche des sucreries ? L'état réquisitionne les chevaux, que reste-t-il aux paysans qui perdent ainsi toute la main d'oeuvre qui leur restait ? Récupèreront-ils ce précieux auxiliaire un jour ? La plupart des troupes sont incapables de nourrir et de soigner des chevaux, elles n'ont rien à leur disposition pour le faire. Paysans mécontents, ouvriers mécontents, soldats mécontents les Français ne sont pas heureux, on est loin, très loin de la fin de l'été 1936 ! Le dix-sept, je suis mandé pour rejoindre quelques camarades dont Paulien à Laon, le général Gamelin a fait transmettre l'ordre de stopper les opérations en Sarre et de rester sur le terrain conquis, le général Prételat reste en position arrière, les troupes russes sont massées devant la Pologne. Je n'ai normalement rien à faire dans les cuirassés, mais je n'avais non plus rien à faire dans l'infanterie, dans les transmissions ou dans des fonctions très deuxième bureau. Vais-je être appelé enfin à Toulon, à Dunkerque, à Boulogne, à Cherbourg ? Voilà que je dois aller à Be-

verloo chercher au 44<sup>e</sup> bataillon un capitaine légionnaire qui arrive du Danemark avec qui il me faudra prendre un avion sur un terrain près de Maastricht, à la frontière hollandaise. C'est le sergent Stas qui conduit une voiture réquisitionnée qui m'amène vers Hasselt puis sur cet aéroport de fortune. La nuit est d'encre, on n'y voit strictement rien ! Nous sommes arrêtés à tous les ponts que nous voulons franchir, quelques routes sont barricadées et il faut du temps pour que le passage se libère. L'avion est là et le pilote attend un troisième passager qui arrive engoncé dans une longue capote kaki et ne se présente pas. On voit à peine son visage. On arrive près du camp des cuirassés. Longue descente puis promenade sous la lune en voiture auto-chenillée. Après avoir beaucoup cherché, je trouve enfin la baraque où je dois loger. J'ai oublié mon manteau en Belgique dans la voiture qui est repartie vers Liège avec son caporal flamand au volant.

Je suis ici comme officier de tir, il y a un Van der Gucht qui parle avec un accent de Tarbes ou de Pau très ensoleillé, comme officier d'armement et je retrouve des gens que j'ai déjà pu voir lors de mes rencontres internationales, durant mes études et après : Page, Housiaux, Depasse, Carlier, Piron, Guillaume, Massart. Je m'installe et je me mets à la recherche d'une ordonnance et d'un vélo, et aussi du mess. Varsovie est assiégée par les troupes d'Hitler et on nous annonce que le courrier commence à arriver avec difficulté. Un grand nombre de postiers ayant été mobilisés, des problèmes très complexes se posent dans le tri et la distribution des lettres et colis, particulièrement vers les armées qui se mettent en place. Les mères et les fiancées sont furieuses, tout autant que les soldats. Alors qu'il paraît qu'en 1914, le courrier arrivait en quatre jours, des soldats aujourd'hui n'ont pas reçu de courrier depuis fin août. Cette situation pèse sur le moral des troupes qui déjà n'est pas fameux. La création de la censure pour tout courrier de et vers les militaires ajoute à l'embarras. Et ce ne sont pas les beaux discours du pacifiste Jean Giraudoux qui arrangent les choses. Si on ne croit pas à la guerre, que font tous ces gens qui

stationnent dans les tranchées de la ligne Maginot, le long de la Meuse et du canal Albert. De quoi sont morts les marins du Courageous, torpillé dans le canal de Bristol hier soir alors qu'il virait au vent pour une manoeuvre d'appontage ! Un porte-avion coulé et ce n'est pas la guerre ?

Nous sommes le dix-neuf septembre, je fais un métier tout neuf pour moi. Je dois me lever à cinq heures pour être présent à la distribution des cartouches à la baraque pyrotechnique puis il faut que j'installe les cibles et dirige les hommes dont la plupart sont en civil ou à moitié habillés, l'intendance ne suit pas ! Les soldats sont des rappelés de vieilles classes déjà, 27 - 28 - 29 !

Le sous-officier qui dirige les hommes est professeur de mathématiques, il est tout en civil avec de belles guêtres blanches. Les Russes sont entrés en Pologne et le gouvernement français décrète que les transports par route à longue distance ne pourront plus se faire qu'avec des véhicules équipés au gazogène, l'essence est réservée à l'administration, aux médecins, à l'armée.

La pagaille continue. Un ordre de marche du haut commandement français me met aux ordres d'un colonel belge et je suis ainsi affecté à Sauvenière, je ne sais même pas où cela se trouve ni qui sera le commandant sous les ordres duquel je devrai travailler, il faudra que j'appelle Dewé. Je rentre couvertures et draps de lits. En route je serai rejoint par un Van Goitsenhoven et nous passons ainsi par Charleroi et Namur, en train. Les quais de gares sont encombrés de rappelés qui font un va et vient incessant.

A la gare de Gembloux, je perds mon coéquipier dans la foule. Je m'assieds un instant pour lire la lettre de service qui porte : se rendre au Hameau de Liroux, ferme Debois. Il fait très chaud, une bonne heure de marche avec une valise lourde. Je traverse des sentiers et des chemins où sont installées des grilles métalliques anti-chars, les éléments de Cointet. Tiens, une voiture sur la chaussée de Tirlemont : je l'arrête, au volant : un commandant.

— Vous allez jusqu'au village, mon commandant ?  
Cela ne vous dérange pas de me prendre dans votre voiture.

Dans la voiture, il y a un officier aviateur : Dejardin. L'état-major de régiment est composé du colonel Deswert, un gendarme, très prétentieux qui ne quitte guère sa cravache, maître de lui en toutes situations, Beerens, un commandant d'une compagnie école, toujours en belle tenue, toujours de l'avis de son chef, Carpentier, adjudant chef depuis vingt ans. Je suis affecté à la deuxième compagnie, commandant Makka. Nous sommes supposés créer un peloton de transmissions et de liaison inter-forces malgré l'opposition assez formelle du roi des Belges à toute action britannique ou française sur le territoire de son royaume. Y-aurait-il de l'eau dans le gaz entre Sa Majesté et son chef d'état-major? Des rappelés, des volontaires, des officiers de toutes armes et de plusieurs nationalités. Le colonel Deswert désigne le commandant Boudineau, vieux, court sur pattes, figure ravagée, très agité comme officier d'administration et lui flanque un adjoint-comptable : Letesson, un brave homme, français, fils d'un marchand de vins et liqueurs de Bertrix, nous sommes en pays de connaissance. Il y a des monceaux de papiers à remplir. On me dit que je loge à cent mètres dans une modeste maison d'ouvriers mais toute neuve où tout brille, on monte à l'étage sans souliers sinon la maîtresse de maison vous court après ! Je pourrai manger chez eux et le commandant loge à côté, je t'ai mis là me dit-il pour t'avoir sous la main. Ça va barder sous peu. Le commandant se débrouille très bien, en tout cas, la cuisine marche et il y a du café. Du vrai café. On forme deux ou trois pelotons puis on embarquera tout le monde à Beverloo pour un exercice avec les chars. Comme le peloton B n'a pas encore d'officier, je prends ses hommes en charge. La distribution d'équipement vaut une scène de film humoristique; Quel fourbi ! C'est rapidement l'anarchie, des hommes sont même ivres. Boudineau est furieux et il tempête. Il y a des Flamands qui ne parlent pas français et des Eupen-

nois pas plus. Je ne les comprends pas et eux ne m'entendent guère. C'est gai !

Le lieutenant Mairesse arrive le lendemain, c'est une vieille connaissance, figure enjouée de représentant de commerce, bagout, sympathie, démarche sautillante, en-gueulade par Boudineau qui lui demande d'où il vient. Et lui de répondre sec « du Congo » mon commandant et il lui apprend qu'en effet, il arrive d'Anvers où il vient de débarquer du Thijssville, paquebot de liaison Matadi - Anvers. Il paraît que la ligne est provisoirement fermée, il y a des sous-marins allemands dans l'Atlantique. Nous sympathisons, je parle de la mer qui me manque et lui de la colonie. Le soir tombe et à peine la moitié des hommes sont correctement habillés.

Les officiers de toutes les compagnies mangent à la ferme. Le commandant Thiran a un air très sec, le lieutenant Bertrand est fluët et porte mal ses énormes chaussures d'alpiniste. Le téléphone sonne, des ordres, le cahier est déjà bien rempli, je suis officier de jour et j'encaisse toutes les mauvaises humeurs. Loger les hommes dans des cantonnements mal désignés n'est pas facile. Je me fais aider par le caporal flamand Behets et par un autre, un français de Watreloos que je prends comme ordonnance vu son air assez débrouillard et le fait qu'il parle au moins quatre langues. Ils ont ramené mon coffre qui est arrivé à la gare de Gembloux. Je cours la moitié de la nuit pour désigner des hommes de corvée pour demain cinq heures.

L'équipement des hommes continue dans le même désordre. Les hommes sont satisfaits cependant de trouver abri pour se loger, même dans les poulaillers et les officiers sont très contents de la cuisine de Mademoiselle Berthe. Un mineur liégeois est venu avec sa moto, j'en profite pour me faire conduire à Namur, belle petite ville que je connais mal. De là je peux téléphoner à Pilou et lui dire que nous nous verrons sans doute si elle trouve le moyen de venir jusqu'ici demain dimanche puis à Beverloo la semaine prochaine car nous y retournons dès que le régiment est formé. Comment roulent les trains ?

Ce dimanche 24 septembre, tout est comme à l'ordinaire. Pas de différence avec les autres jours. L'après-midi, je parviens à obtenir quartier libre du commandant et ainsi je peux aller à Namur.

Au creux d'un buisson, elle eut quelques mouvements rapides et verticaux comme un cheval de bois au manège forain.

Plus tard, elle me dit qu'elle n'a plus de sous pour venir encore souvent le train coûte vraiment cher et tout se complique car la frontière entre la Belgique et la France est fermée sauf si l'on a un sauf-conduit spécial et un permis de travail belge, nous nous quittons tristes et lorsque je rentre au camp, je m'aperçois que malgré l'interdiction de sortir la plupart des soldats sont tout de même absents.

Des Verviétois ont constitué une chorale et font un raffut du tonnerre. Leur concert se prolonge tard.

Le 25 septembre Debout à deux heures du matin, trouvaille géniale du commandant pour être sûr d'être prêt, embarquement des bagages puis mission vers Beverloo pour préparer l'arrivée du corps. Tirlemont, Diest, Beverloo, voici nos chambres, je répartis les lits, les matelas, les armoires disponibles. La troupe arrive vers midi. Ils s'installent, récriminent, crient, s'énervent.

Je forme un peloton pour s'occuper du mess et de sa vaisselle louée à un cafetier des environs. En attendant nous mangerons au mess des cavaliers, tiens, Albert ! Il me présente au colonel Desmet de la légion étrangère et qui n'ayant aucune affectation depuis son arrivée il y a un mois, s'occupe ici des cuisines. Il me dit que l'on va fermer la frontière, que l'attaque allemande ne va plus tarder. La semaine s'écoule rapidement, tirs, exercices de marche et de contrôle d'artillerie, inspections des troupes. Le commandant a voulu rouler à vélo, il est tombé et a déchiré son pantalon. Il est d'une humeur massacrant pendant que la troupe murmure la célèbre rengaine. On voit le trou de son ... pantalon. J'ai

l'occasion de monter à cheval avec Albert Paulien et le commandant Beerens. Dans ces sables et cette plaine immense, c'est un vrai plaisir de caracoler sur la monture.

Le 28, on apprend la nomination du commandant Makka au grade de lieutenant-colonel, on fait une petite fête au mess avec du champagne qu'on a trouvé à Hasselt. On y annonce l'entrée en guerre de l'Union Sud-africaine contre l'Allemagne, comme celles du Canada et de l'Australie. L'URSS impose un traité d'assistance mutuelle à l'Estonie. Staline prépare-t-il une invasion des pays baltes ?

Le samedi 30, je rencontre l'aide de camp du roi Léopold qui me confie un certain nombre d'ordres de missions toutes plus où moins liées au HAS. Ce commandant de division est de la vieille noblesse et s'exprime à coup de « Mon cher ... ».

Nos troupes engagées en Sarre se replient derrière notre sacro-sainte ligne Maginot, magnifique abri certes mais instrument de combat totalement nul si l'on considère ce qui vient de se passer en Pologne. Il y a donc de Saint Louis à Sedan 21 divisions d'élite qui s'entassent dans des souterrains, dépourvues de moyen de transport rapide. Toute la population qui vivait entre la ligne et la frontière est évacuée vers l'arrière. Strasbourg est devenue la cité du silence. Mais les unités se dépeuplent, des permissions spéciales sont accordées aux uns et aux autres. La guerre n'est pas prise au sérieux.

Le gouvernement a fait des efforts importants pour le bien-être du peuple en prolongeant l'heure d'été mais il n'y a guère de collaboration de la part du temps lui-même : les jours raccourcissent tout de même, le pire : les nuits s'allongent et la radio de Stuttgart essaye de démoraliser les troupes en les bombardant de slogans comme : « Les Anglaises n'ont pas de poitrine, les Anglais ont celles des soldats français !. »

2 octobre : Varsovie aux mains des Allemands ! La Russie et l'Allemagne se partagent la Pologne dont le gouvernement a fui en Roumanie. Une armée de réfugiés polonais est créée, un régiment se constitue à Metz et un

autre à Paris. La guerre semble liquidée à l'est, à quand notre tour ? Les mots de Desmet me reviennent en mémoire. Nous n'achèverons pas la période de formation des hommes au tir, on parle de départ, de prise de position défensive à la frontière allemande, d'autres disent Anvers, d'autres encore ont entendu parlé de Namur. Le gouvernement français soucieux de répondre à l'audace de Radio Stuttgart crée également un organisme de bourrage de crâne que l'on confie à Jean Giraudoux. André Gide a refusé de parler à la radio pour ne pas, a-t-il dit « avoir à rougir demain » de ce qu'il aurait dit et pour ne pas participer à des émissions, truquées ? Cela n'empêchera pas le repas de corps à l'occasion de la formation du 31<sup>e</sup> régiment de ligne. Le menu a été des mieux organisé malgré la pénurie qui commence à se faire sentir et les difficultés de s'approvisionner.

Hors d'oeuvre Ambassadeur, Crème Marie-Louise aux paupières d'or, Grenadin de veau forestière avec pommes croquettes, homard brésilien en sauce cocktail, délicieux fondants, jardin de Nice, moka, cigares et vins de Bourgogne.

Nous sommes envoyés en positions d'alerte maximum, le 4 octobre, en cantonnement à Gavere, au sud de Gand. Comme tout bon train militaire, celui qui nous amène à du retard, au moins un demi-jour ! L'Escaut que nous atteignons est gardé par des cyclistes et nous marchons interminablement pour atteindre notre endroit désigné. Les hommes surchargés refusent d'avancer en ordre correct mais enfin, on arrive tout de même. Je loge au château du sénateur Ronse qui est vide durant l'hiver et l'état-major de régiment s'y installe également, je trouve une chambre pour Mairesse chez une dame qui a une maison à deux pas. Il sera bien, entouré d'images pieuses, de madones, de crucifix et d'affiches d'oeuvres catholiques flamandes. Le lendemain, on n'a toujours pas les bagages !

A tout hasard, je pars avec un camion vers le nord. J'interroge des soldats qui me disent qu'il y a tout un

fourbi à la gare de Melle, je rentrerai dans les bonnes grâces du commandant parce que je ramènerai en plus des bagages du régiment, une cuisine roulante qui se trouvait là, abandonnée et que j'ai attelée au camion. Le commandant est super-content, heureux, une cuisine dis-donc ! Il n'en revient pas, moi non plus d'ailleurs. Me voilà dans ses bonnes grâces. Ensuite, je vais à Gand où je déniche de l'essence. L'installation continue. Pour me remercier de mes trouvailles, le commandant m'offre un congé spécial que j'accepte bien entendu. Je prends un autobus vers Gand puis le train Gand - Bruxelles puis Bruxelles - Namur et enfin Dinant Givet Mézières. Retour vers trois heures du matin à l'unité, en taxi, ça coûte un maximum ! depuis la gare de Gand. Je suis à l'état-major où nous examinons la position que nous venons d'occuper, je fais la remarque que cela semble peu orienté vers l'Allemagne mais plutôt vers la France, sur ce, les commentaires vont bon train. Notre mission actuelle : construire des tranchées, des casemates en béton, des réseaux de fils barbelés.

J'ai demandé au commandant pour monter son cheval, il a besoin d'être dressé et on peut bien le monter deux ou trois fois par jour, une vieille bique qui traînait une charrette dans le civil ! Bref me voilà au galop dans les chemins de campagne. Je rencontre des officiers anglais et canadiens. Mon cheval est ombrageux, il a peur des ailes des moulins et une flaque d'eau l'immobilise, il trotte dur, du vrai sport !

Je déjeune au mess du château de Ronse où la cuisine est faite par une vieille femme du village, ce n'est pas trop mal !

Makka est en excellente forme et très aimé de tous, très franc, il parle haut et ferme, la vie est calme pour l'instant, marches courtes, exercices de tir, on revoit entre officiers et sous-officiers de vagues notions de service en campagne et au combat. on s'enlise, on construit des réseaux de barbelés sur les prairies et le long des fossés. Ce brave homme de commandant en est resté à 14-18, cela se sent dans les ordres qu'il donne. Aujourd'hui, rou-

tine puis déjeuner dans une ferme, d'une assiette de soupe de la troupe et une tartine. Les gens nous cèdent leur grande table et se réfugient dans un coin pour manger, les gosses ne nous quittent pas des yeux.

Le réseau avance lentement, les hommes sont paresseux. Comme toujours, pas d'instructions précises mais des monceaux de directives. Le 6 octobre, Hitler a proposé la paix, paraît-il, il y a eu tollé et refus diplomatique pur et simple de la part des alliés : Français, Anglais, Polonais en exil, les Belges ont réaffirmé une nouvelle fois leur neutralité et pour être sûrs de ne pas être envahis par des Français qui feraient une action préventive, ils bloquent les routes frontalières avec des barbelés et leurs systèmes antichars typiquement belges. On apprend que quatorze députés du groupe « Ouvriers et paysans » sont arrêtés, en France, sur mandat du capitaine de Moissac. Si l'on commence à embastiller, où va-t-on ?

Maintenant la Pologne est occupée. On apprend par la presse anglo-saxonne que les S.S. et les SD sous la direction de Himmler, Heydrich et Frank organisent la déportation de Slaves et de Juifs à l'est de la Vistule pour faire place à des colons allemands, n'est-ce pas de la propagande alliée ? Le 14 Makka prend congé et c'est Mairesse qui commande, j'ai pu m'échapper et gagner Bruxelles d'où j'ai téléphoné à ma soeur Isabelle et au commandant Lestoc qui devrait me trouver une affectation sur un navire de la Marine Nationale. J'apprends que le cuirassé Royal Oak a été torpillé dans la baie de Scapa Flow elle-même ! Albert est à Rethel avec quatre autos blindées. On se parle un peu en HAS et il me dit qu'un chercheur de l'école des transmissions de Vilvorde planche sur un petit appareil qui fonctionnerait selon le même principe. Nous voici donc à la mi-octobre.

Pendant trois ou quatre jours, rien d'évident, ma promenade quotidienne à cheval et les hommes à motiver. J'ai un congé régulier à prendre, vingt - quatre heures sans Pilou qui ne pourra pas venir. Je téléphone à Albert qui me dit de passer à Namur où il vient en reconnaissance en civil mais avec une belle voiture de l'état-

major, on ne s'ennuie pas trop dans les autos-blindées. J'arrive à moto, ils sont sur le dessus de la colline, face à la Meuse. Ils discutent avec des lanciers belges, tous sont en civil, pour ne pas gêner la direction des opérations qui veut que la séparation soit totale entre les militaires belges et les franco-britanniques, malgré des instructions souvent communes, telle l'IPS 7 qui précise l'intention du haut commandement de s'en tenir en cas de conflit à l'occupation du Moyen-Escaut. Leur mess est dans une jolie villa habitée par un lieutenant, sa femme et deux très jolies jeunes filles. Le bonhomme est triste non pas de la guerre qui approche mais d'être séparé de son cheval qu'il a envoyé dans une ferme flamande de peur qu'on le réquisitionne ici ou qu'on le mange ! En serait-on là ?

On a organisé une musique de bataillon, tous les musiciens ont ramené leurs instruments depuis la dernière permission. L'aumônier se charge de les transporter dans une carriole qui appartient à l'évêché. Il y a eu une série de petits sketches bien tournés qui ont été présentés aux officiers et aux hommes sous un chapiteau qu'on a pu construire avec les moyens de fortune. C'est vraiment la drôle de guerre comme le dit Dorgelès. Des hommes qui marchent sous la pluie qui vient de commencer et semble ne jamais devoir s'arrêter, des villages engorgés de soldats et de réfugiés, des chiens errants, des vaches baladeuses, des volailles qui s'encourent de tout côté.

Je galope le long de l'Escaut vers Zwijnaerde puis le soir Pilou est venue en voiture avec la fiancée du lieutenant Dejardin. Nous sommes allés dîner dans une auberge gantoise, repas succulent puis le patron nous a loué deux chambrettes. Elles sont reparties en voiture vers Bruxelles d'où Pilou prendra le train vers Givet, s'il y en a encore. Les trains, cela devient plutôt chaotique, foutue Pologne, c'est tout de même pour elle que nous sommes entrés en guerre et c'est à cause d'elle que les Belges me reçoivent mal, que je ne peux vivre une vie normale de jeune aspirant , de jeune enseigne de vais-

seau. Bientôt, si tout va bien, la mer, j'espère : j'ai quelques examens à passer en fin d'année puis faire mes temps de navigation. Le lendemain, de nouveau un dîner dont je suis sorti plutôt éméché, on fêtait le départ de Makka vers la 12<sup>e</sup> division blindée. Râble de lièvre, légumes à la flamande, force vins et bières et même de genièvre local, torride et la suite dans une auberge de campagne près de Deinze. Même l'aumônier était dans les vapes ! Le surlendemain, je suis allé mettre en place des hommes pour aider ceux du génie qui travaillent dans une ancienne usine de textile à Zwijnaerde, il faudrait un garde par homme, pardi, quelle bande de fainéants ! Les sous-officiers sont une plaie et j'ai un certain Komtech, avocat juge - suppléant à Verviers qui tient des propos antimilitaristes, ce qui lui attire évidemment la sympathie des hommes.

Querelles d'officiers et de commandement entre Mairesse et Bodinaux. L'Allemagne semble en avoir terminé à l'est, elle concentre des troupes sur le Rhin et dans la région frontalière de Enschede. A quand la bagarre ? Cependant ils ne pénètrent guère en territoire français, ils se contentent de repousser les hommes qui s'y étaient installés en septembre sauf du côté de Forbach où le général Laure perd quinze hommes du 125<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Dimanche monotone, on attend ! Un ordre. Marcher sur Hal ? Pour quoi faire ?

30 octobre cinq heures du matin, grand branle bas, la cuisine doit être embarquée sur un train pour Hal depuis la gare de Gand. Chargement dans des camions de sacs bleus, bagages et fièvre des départs, Je vais à pied à Bottelaere chercher les documents spéciaux, les ordres de marche et tous les machins choses de l'administration. Ici, j'ai eu l'impression que c'était l'adjudant Carpentier qui commandait plutôt que le colonel.

Je descends à Bruxelles avec Mairesse ou nous ai-  
guillons les hommes arrivant de Liège. Le soir nous al-  
lons au cinéma et prendre un verre dans une ville qui  
semble désorganisée mais peu inquiète.

Toussaint mille neuf cents trente-neuf, ma mission  
prend fin à midi et un nouvel ordre de marche me met à  
la disposition de l'état-major interforces qui n'est encore  
constitué que de bureaucrates. Je suis envoyé dans un  
trou perdu, des gens arriérés, incroyable ! à quinze kilo-  
mètres de Bruxelles. On est plus moderne chez nous en  
bords de Semoy et Meuse. Avec moi, un officier belge,  
surprise : Mairesse et un anglais, aviateur, qui arrive de  
Nouvelle Zélande et qui trouve qu'ici il fait bien froid.

Nous logeons dans une maison isolée où chacun a  
une chambre individuelle et il y a une entrée différente  
pour nous de celle des habitants, qui sont pourtant de  
simples ouvriers avec une ribambelle de gosses, on  
mange avec eux. Les enfants nous dévorent des yeux. Le  
lendemain nous irons au mess du bataillon qui n'est  
qu'un ancien café reconverti mais le voisinage d'officiers  
pompeux et fanfarons nous déplaira. Mairesse qui doit  
s'occuper de loger les hommes qui nous accompagnent a  
eu quelques difficultés. Nous creusons des tranchées qui  
s'emplissent rapidement d'eau. Le soir je dîne avec Mai-  
resse dans un petit café de la chaussée de Ninove, le  
mari de la tenancière est tailleur. Le dimanche, permis-  
sion de soirée, je vais à Bruxelles où je retrouve Pilou.

J'ai trouvé un bon cheval, je fais des patrouilles entre  
Gaesbeek et Lennik, j'ai l'occasion de faire un galop aux  
côtés de la fille du châtelain.

Je vais voir Albert en utilisant la voiture d'un fermier  
d'ici, il est toujours sur les hauteurs de Meuse, surveillant  
les Grands malades et le pont de France depuis Cham-  
pion, il prépare un commandement en second de trois  
escadrons de la huitième division cycliste belge en alter-  
nance avec l'arrivée de cuirassiers français de la pre-  
mière armée.

Le premier régiment du génie fait mouvement vers le canal de Charleroi, j'y suis affecté pour quelques jours. Le quarante-deuxième d'infanterie sera sur notre gauche. Je rencontre le lieutenant Bleret du premier grenadier et nous allons faire des reconnaissances du côté de Bellinghen. Bleret est un pète-sec maniaque qui comme tout ceux qui sont dépourvus d'autorité naturelle est bourré de tics qui servent de rideau de théâtre. En peu de minutes, il faut reconnaître les positions et prendre cantonnements. Le village est encore plus pauvre que d'où nous venons, est-ce possible ? Beaucoup de boue ! J'ai grand peine à loger les soldats, je réussis à caser mon peloton dans un hangar. Les autres sont dans des fermes, le logement des officiers est dans le fenil de la ferme du bourgmestre, on me propose un lit dans ce grenier à foin où il faut une échelle pour grimper. Quel pays ! Quels gens arriérés ... et méfiants, j'ai envie de leur dire que la guerre sera certainement moins agréable que les moments que nous passons, mais ils ne comprennent pas un traître mot de français, par ici. Mairesse a trouvé une chambre chez un architecte, je dénêche à Hof ter Kam une grande chambre avec un petit lit de bois, une immense table de ferme, où je succède à un grenadier qui collectionnait des liqueurs et des vins Le bureau est dans la ferme du bourgmestre. Nous retournons souper au petit café avec Mairesse. On y rencontre trois officiers français en civil. Le commandant Badin, le lieutenant Sud et un curieux capitaine avec qui je fais plus ample connaissance, le capitaine Brouillard, qui me demande si je suis intéressé par ceci, par cela et de parler de sciences, d'armes, de patrie et de tout un peu, toute la nuit. Au cours de l'entretien, je me dis que j'ai vu cet oiseau-là quelque part.

— Vous me reconnaissez dit-il enfin.

Oui, je vois, c'est lui qui était le troisième passager lors de notre court voyage en avion le mois dernier.

Le matin, reconnaissance de la position, des tranchées ébouloées, des abris dans de l'argile humide, des barbettes inutilisables, repas de midi d'un bol de soupe

au bureau de compagnie. On apprend le décès du commandant Gillot, chef du 4<sup>e</sup> bureau du général Laure. On parle d'un succès aérien obtenu par nos avions de chasse qui viennent d'abattre neuf avions ennemis. Les camarades du lieutenant Houzé pavoisent, ils étaient en mission en Sarre lorsqu'ils ont été attaqués par des Messerschmitt 109. Le combat dura près d'une demi-heure puis les aviateurs rentrèrent vainqueurs à la base de Toul.

Onze novembre 1939. Les hommes digèrent mal de n'avoir pas de permission pour ce qui a été depuis vingt ans un jour de fête : la victoire sur les armées allemandes, celles qui sont précisément si présentes en nos esprits pour le moment. Comment en est-on arrivé là ? N'y a-t-il donc pas d'autres solutions que de se faire une guerre épouvantable tous les tiers de siècles .?. Aujourd'hui la situation est plus tendue encore et je vais chercher Pilou à la gare de Hal, elle a trouvé du travail à Bruxelles grâce à Mairesse et à Brouillard qui l'ont pistonnée chez cet architecte dont on a parlé. Il a un bureau en ville. Nous passons quelques heures ensemble puis il faut que je retourne, le service n'est pas plus facile un jour comme aujourd'hui et les hommes, comme moi, d'ailleurs, nous commençons à nous lasser de cet état de guerre larvé qui ne fait que nous plonger de creux en fossés, de tranchées boueuses en réduits humides, pour un marin, la boue c'est un comble ! On doit chauffer dans des braseros à coke, on y brûle ce qu'on trouve au grand dam des fermiers. Le soir, la situation semble se détériorer, l'alerte est donnée et chacun fait ses bagages. Mon coffre est prêt. Est-ce la guerre de mouvement ? Les Allemands arrivent-ils ? Le gouvernement belge interdit aux imprimeurs de produire encore des tracts pour le parti communiste belge ou français. J'appelle Vermidek de garde près de Gouvy pour qu'il prévienne les deux scientifiques restés avec lui et il me demande ce qu'il doit faire. Je lui dis de prévenir les soldats qu'ils doivent se tenir prêts à aider la population à partir. Panique, crises de

nerfs et de larmes, les civils assiègent le corps de garde où personne ne peut leur donner d'explications. Pilou a promis d'écrire beaucoup chaque fois que l'on ne se rencontre pas, je reçois nombre lettres à contretemps, le service des postes aux armées reste très imparfait. Les lettres sont des mots d'amour fou.

Le douze novembre, état d'alerte, garde renforcée aux positions : des camions préparés sur la chaussée de Ninove pour nous embarquer. Le courrier est déjà envoyé à Louvain, nous sommes prêts, fins prêts, mais la journée se passe calmement. Le soir, à cheval je fais une ronde jusqu'à la gare de Brages. Bruxelles m'informe de la cause principale de l'état d'alerte : la communication de mouvements de troupes suspects outre-Rhin indiquant la probabilité d'une invasion de la Belgique par Liège et Namur avec un mouvement en pince de crabe en Ardenes, via Luxembourg et Sedan.

Le treize, on organise la position, on peaufine avec barbelés et chicanes, on en profite aussi pour aller au village acheter des ustensiles de cuisine et nous organisons un mess officier à la ferme Ter Kam, les ordonnances et un ancien boucher s'occupent de la popote. Le quinze au soir je vais à Bruxelles avec Mairesse. Des amis qui arrivent d'Alsace nous disent que le long du Rhin c'est la guerre des haut-parleurs. Soldats et civils écoutent les communiqués et la propagande de haut-parleurs disposés tant en France qu'en Allemagne. Du côté allemand, on diffuse la voix de Radio Stuttgart. Je rencontre le général Laurent qui me rappelle que je dois porter l'uniforme belge pour exercer un commandement, que je suis assimilé à un sous-lieutenant belge du fait de mon statut binational et de ma position particulière entre les deux armées. Il me parle du capitaine Brouillard auprès duquel il m'exhorte d'apporter le meilleur concours, il me dit que la coopération entre belges et les alliés franco-anglais va s'améliorer et que des ministres des trois pays se rencontrent fin de semaine à Londres. Nous venons de recevoir des nouvelles cartes d'identité militaires, elles sont bilingues français-anglais. Plus rien à envier aux belges

bilingues ! Va-t-on être commandés par des officiers britanniques ? La montée en puissance du troisième Reich ne réconcilie pas les peuples : les Belges ne nous aiment pas, nous n'aimons pas les Anglais et les communistes de chez nous font dans leur journal un appel au peuple de France pour ne pas fabriquer d'armes, texte repris dans l'Humanité qui paraît maintenant clandestinement. L'appel parle des banquiers de la City qui plongent les ouvriers dans une guerre dont ils ne veulent pas. Personne ne veut la guerre, que faisons - nous alors dans la boue des tranchées ? Dans la boue des tranchées où il ne se passe pas grand-chose et de l'ennui mortel naît une invincible paresse qui empoigne tout le corps de bataille franco-anglo-belge. On est averti qu'en cas de conflit, l'armée française occupera une ligne de manoeuvre sur l'axe Anvers-Namur. Le sud de la ligne est tenu par la Meuse qui se double de Givet à Sedan d'un réseau de fils de fer barbelés. Dans l'axe ouest-est qui aboutit à Anhée, deux corps d'armée sont prévus dont un motorisé et quatre divisions d'infanteries d'appui. Au sud de la forêt d'Ardennes, le couloir de Mézières est tenu par la 102è.

Dimanche, la pluie continue détrempe les terrains, noie les abris et l'on doit même abandonner certaines tranchées; les rivières se gonflent dangereusement et des inondations menacent les plaines, nous recevons l'ordre de réduire la garde au minimum, le soir Pilou est venue. Ce n'est pas drôle, d'abord on mobilise puis on affecte à de multiples postes spéciaux qui sapent le moral et créent des unités complètement paresseuses, amorphes, permissions agricoles et fantaisie, affectations particulières, c'est ça la guerre ? Serait-ce mieux au combat, à conduire ces gens vers quoi ? On sait que si peu de fantassins reviennent de la bataille, ce doit être terrible de les envoyer là où ils ont toutes les chances de revenir estropiés, quand ils reviennent, certains sortent de l'enfance, à peine. Mais la mort au bout ne nettoie-t-elle pas tout ? Il paraît que permissions et sorties vont se

faire très rares, Pilou ? Pilou ! Tu deviens lointaine et comment assouvrons-nous alors notre envie de tendresse, notre désir l'un de l'autre ? Quand je serai mort pour la patrie, elle continuera à vivre sans moi, est-ce imaginable ?

Le vingt, lever tôt pour se rendre à la gare de Brages auprès de laquelle ont lieu des exercices, on réapprend l'école de peloton et les mouvements de compagnie. J'enseigne à des collègues belges de la réserve les secrets des évolutions préparatoires au combat tels que je les ai appris à l'école d'infanterie de marine. Bouger les mains pour engourdir les esprits. On marche entre Gaasbeek et Beersel, on fait évacuer une ferme à la lisière d'un bois, la fermière est enceinte. On monte une cantine dans une glaciale et immense grange, le feu prend dans un apprentis collé à une chapelle, le toit fume, grand émoi, les voisins croient que l'on incendie leur chapelle. Un cinéma de Pepinghem est ouvert pour la troupe, il fait froid, très froid, une petite eau de vie du pays agrémente la marche. Nouvelle ferme ou tout est infect, les gens ici n'ont pas d'hygiène. Le purin coule au milieu de la cour et nous obligeons le fermier à vider sa fosse. Programme d'exercices, paperasses administratives de toute espèce, au bureau de bataillon, on s'amuse à des exercices d'éclaireur. On cherche des logements mais ceux qu'on déniche sont en avant des lignes de position. Souper à Hal chez un marchand de bière avec mon ami Mairesse. Il me dit que le petit Ernest Grosjean est amoureux d'une fille d'ici et que le soir il la rencontre derrière ou dans un moulin. Je pense connaître la promise, une sorte de Nele flamande un peu maigre, avec des taches de rousseur et des seins menus, des cheveux paille très mal coiffés et de longues jambes qu'elle montre volontiers. Il paraît qu'elle est déjà fiancée à un gars de la région, appelé sous les armes du côté de Maldegem, mais qu'elle est chaude à point et ne peut se tenir devant un beau gars... beau, beau, c'est selon, l'Ernest chacun son point de vue, mais il est vrai que cela ne se discute pas. La semaine prochaine je serai au pays puisque mon nouvel ordre de

marche m'expédie à Metz puis à Sedan où j'ai des missions de gardes et de reconnaissances à faire entre la Meuse et le triangle Carignan Orval Montmédy.

Je travaillerai avec le lieutenant aviateur René qui revient d'opérations dans la Sarre. Durant le même temps, les commerçants de la côte d'azur se plaignent que les touristes manquent ! Comment parler de tourisme alors que des milliers de réfugiés ont toutes les difficultés du monde à voyager malgré les incroyables efforts des cheminots qui travaillent plus de soixante heures par semaine alors que les salaires diminuent pour cause de contribution à l'effort de guerre. Le 26, un train me permet de me rendre à Beauraing où ma famille est venue passer la journée puis je remonte par des tortillards invraisemblables vers Hal. Il pleut sans arrêt, les chemins sont couverts d'eau, les fossés débordent et lorsque j'arrive à TerKam, il n'y a rien pour se faire sécher. Mon ordre de marche m'envoie du côté de Tremblois devant Carignan, il fait noir encore ce 27 au matin lorsque je quitte ce maudit pays avec deux pelotons constitués de chasseurs français, en route je serai rejoint par un troisième peloton de tirailleurs marocains. Bodineau qui s'en va vers Anvers a fêté joyeusement le départ, on embarque dans une pagaille intolérable, quelle lenteur, quel désordre. Ninove, Grammont où l'on rencontre des soldats de Castres, Lessines, Ghislenghien, Soignies, Binche, Merbes, Beaumont, Philippeville où nous sommes inspectés par un détachement de la police militaire belge, Couvin, Rocroi, où nous passons la nuit, puis Charleville, Givonne où l'on attend les ordres pour prendre position entre Mouzon et Carignan, devant le Chiers. Nous venons ici à la place de deux pelotons belges qui étaient installés à Dohan et qui rentrent à Casteaux et un peloton de Français à Sugny qui remontera à Verdun. Je suis désigné pour prendre la garde avec René, avec qui je viens de faire connaissance, en avant de Mouzon. Vision globale rapide, compter les abris, vérifier les téléphones, voir si on a le contact avec la ligne Maginot, vérifier les niches pour les armes automatiques, la pluie toujours, en une heure il faut avoir

parcouru toutes les positions et la garde se fait dans une sorte de barcasse ponton amarrée en berge de la rivière. Les hommes que la division met à notre disposition ont été acheminés ici par petits groupes venant de partout, ils ont édifié des obstacles défensifs de valeurs très discutables sous la pluie et maintenant dans le froid. Tous les jours la température baisse. Les services de la météo nous promettent le déluge pour les jours à venir ! René et moi, on meurt complètement de faim, heureusement on trouve un cabaret « Chez Joséphine » où l'on nous sert un repas chaud. Grand branle-bas de troupes qui passent le pont et se replient de la frontière Vresse - Bouillon vers Rethel. Nous ne comprenons pas très bien les mouvements ordonnés par le haut commandement. Les nouvelles sont contradictoires et le moral des troupes françaises n'est pas meilleur que celui des troupes belges. Les hommes sont fatigués de traîner dans la gadoue depuis septembre. Une compagnie du 23<sup>e</sup> refuse de marcher à cause de l'averse. A perte de vue, le Chiers déborde et on pense que la Meuse fera bientôt de même. Le niveau des eaux monte rapidement. Nous installons notre bureau de compagnie dans une petite maison ouvrière isolée où les gens nous louent un petit local. On installera une cantine dans une autre maison. En définitive, nous ferons partie d'un ensemble déployé devant Villers Orval. Je me sèche tant bien que mal dans l'obscurité et j'entends un formidable juron : René a culbuté dans un fossé. Dîner en vitesse et repartir vers le pont avec des vivres et des armes pour les sentinelles. La nuit est lugubre sur cette immense flaque d'eau.

Je déjeune puis je fais une ronde. Nous avons des billets de logement pour Carignan mais tout est occupé, il reste paraît-il des bungalows dans les bois du côté de Muno, un peu au nord de nos positions mais encore dans le périmètre de couverture puisqu'une unité belge stationne encore à Bouillon. Du côté français, les maisons qui ont été évacuées par leurs propriétaires sont ouvertes à tous vents et pillées. Comme c'est malheureux, l'Allemand n'est pas encore passé et déjà la guerre mon-

tre son triste visage : la soldatesque ! A tout hasard, je pars en forêt et je trouve une cabane de type canadien, un bungalow de vacances pas si mal que ça. Je vois par un volet mal fermé qu'il y a du mobilier, pas d'électricité malheureusement, c'est écarté et facile à trouver cependant, calme et on voit d'un côté dégagé vers Lambermont une ferme, je me demande si ce n'est pas chez les cousins Poiret. Je rentre en parler à René qui trouve que c'est bien, personne d'autre n'en avait voulu car c'est malgré tout un peu à l'écart. Oui, nous le prenons à deux. Nous allons voir le garde-forestier qui nous le loue au nom du propriétaire, un médecin belge de Charleroi. Première nuit assez moche, sans feu, sans drap !

Le lendemain matin, on aère, on chauffe avec des rondins que nous trouvons sur un sentier proche, l'habitation est petite avec des prétentions modernes mais qui sentent le bon marché. Un mobilier et des ustensiles rien que du banal, peur d'être cambriolé peut-être ? Je retrouve mes hommes installés, ils ont des baraquements en bois qui avaient été construits pour des ouvriers d'une scierie voisine. Ils sont enchantés d'être au sec en tous cas et ils ont déjà rangé leurs bagages. La plupart ont un lit. En principe, nous devrions rester ici jusqu'au printemps. Mon stage d'infanterie se termine fin mars et normalement je devrais alors être affecté à Toulon, sur un bâtiment et prendre, enfin ! mes fonctions dans la Royale. J'irai peut-être à la chasse aux sous-marins. On vient d'en couler trois.

L'inondation s'installe, comme nous, beaucoup de tranchées sont effondrées, vers les lignes de garde où le camion ne passe plus que difficilement pour le ravitaillement. Nous devons relever chaque jour le niveau des eaux.

Le trente novembre, les Russes sont entrés en Finlande selon une méthode nouvelle certainement inspirée des manigances nazies : ils ne font pas la guerre à la Finlande, ils viennent aider le peuple finlandais à se débarrasser de politiciens véreux et sanguinaires !!! . On fait la guerre comme on peut avec les motivations que l'on

sait. Chez nous, il paraît qu'on a distribué du vin chaud à la gare de l'Est aux mobilisés qui rejoignent Metz et Nancy. En présence de quatre-vingts dames du club franco-américain s'il vous plaît ! La France est depuis longtemps la patrie du bien boire et du bien manger, la ration actuelle du soldat est satisfaisante, presque meilleure que celle des civils des petites villes de province. Il y a même des menus séparés pour respecter les habitudes des tirailleurs marocains ou sénégalais. A Noël, les hommes auront droit à une bouteille de champagne pour quatre. Ne serait-ce pas mieux de prévoir plus de munitions ? Je suis effaré de constater qu'ici nous n'avons pas de canons anti-chars et pas non plus de batteries de défense contre l'aviation. La plupart des maisons fortifiées ne possèdent pas encore de canon ou de mitrailleuse et des milliers de mètres cubes de béton prévus n'ont pas été coulés. Les mess officiers demeurent un haut lieu de la courtoisie et de la gastronomie. Les hommes, eux, demandent des postes de T.S.F. et Daladier en fera envoyer plus de vingt mille aux lignes de front. Mais l'hiver est là et les T.S.F. ne remplacent pas les toiles de tente manquantes, les godillots d'hiver absents, les bottes et les lainages déficients. Nous sommes sous-équipés en masse d'habillement. On manque aussi de couchages. René et moi visitons les positions installées et constatons que les tranchées continuent à s'effondrer un peu partout, de l'eau, de l'eau, de l'eau, si les Allemands viennent, ils passeront avec des bouées, pardi ! tout le troisième peloton est sous eau. La route est impraticable en de nombreux endroits, heureusement les camions passent encore au pas, les pavés se déchaussent, et le ravitaillement reste correct tout de même pour l'instant. Les civils restés sur place s'approvisionnent à Florenville. Des maisons du bourg sont atteintes par les eaux montantes. Enfin, le deux décembre, l'eau arrête de grimper sur la toise qu'on avait dessinée près du pont. J'ai cinq jours de congés à prendre, un par un, René est parti à Metz pour un recyclage de deux jours, je fais venir Pilou en train, de Bruxelles à Marbehan où je la fais prendre par mon or-

donnance qui a un side-car. Albert Paulien a retrouvé Gabriel Mignotte aux chars légers stationnés à Verdun. Ils logent à l'hôtel dis-donc ! Ce n'est pas une guerre sérieuse. De plus il me fait savoir que les chars dont ils disposent sont dotés de canons tout juste bons à envoyer des obus dans une meule de foin. Ils vont retourner à Mourmelon faire des exercices, mais sans munitions, cela coûte trop cher paraît-il. Mais l'hôtel est super et il s'amuse avec une certaine Gloria qu'il me décrit comme super sensationnelle.

Le dix, Pilou est encore venue et est repartie le soir, je suis de garde, la vie continue banalement, est-ce cela, la guerre donc ? Travail aux tranchées, exercices de tir, je vois tout à coup le quatrième bataillon alpin rappliquer de Vesoul et se mettre en position devant Monthermé. Que se passe-t-il ?

Notre bungalow est très convoité par les nouveaux officiers arrivés et nous en disons tout le mal qu'on peut pour y rester René et moi, seuls. Finalement, on reste ainsi malgré une chaude alerte lorsque le commandant de bataillon a exigé que le médecin major reste assez près de la troupe. On passe quelques bons moments avec l'adjudant Froment qui est prof à la Sorbonne et pince-sans-rire de première. Très intelligent, très littéraire, quel gâchis de voir un homme comme lui ici, il serait mieux dans son université et moi sur un bateau et René au manche d'un avion.

Entre la ligne Maginot et la frontière, il n'y a guère que nous, et des gendarmes, le corps le plus important de notre armée se trouve dans l'axe Reims Arras, prêt à monter en ligne sur le territoire belge. Nous voici le 17 décembre, Pilou est venue passer la journée et est repartie le soir, avec elle, s'en va le temps assez doux et le froid ardennais vif et intense arrive, — le thermomètre dégingole à toute vitesse : il fait moins dix à Libramont, il fait moins quinze à Saverne, le mercure est à moins vingt-cinq au ballon d'Alsace, et avec le froid s'est amené un nouveau colonel, encore, un colonel de région, un cycliste de Saint Quentin. Bientôt Noël, ... beaucoup

d'officiers ont sollicité des permissions qui pour la plupart ont été refusées mais presque tous les sous-officiers sont en congé, cela crée une pagaille, une de plus !

Noël 1939, je suis en congé pour 3 jours que nous passerons Pilou et moi dans le bungalow, je n'ai pas eu de permission de déplacement, une nouveauté administrative de plus. Albert est replié sur Charleville et Pierre est en mer entre Djibouti et la Réunion. J'ai fait un bon feu dans l'immense pièce de séjour, le 24 nous restons enfermés toute la journée sauf pour une courte promenade dans le bois de Muno, les arbres sont tordus, ils croulent sous le givre, c'est très beau et l'air est vivifiant. Le petit Jésus appliquant la consigne anti-aviation, ce sera un 24 décembre sans messe de minuit. Le 27 Pilou s'en va le soir via Charleroi pour Bruxelles. Je suis de garde.

— Présentez armes !

Le régiment lève les fusils et les baïonnettes forment une gigantesque grille. Balâtre remet son commandement à Daenen qui pense que voici une belle unité, bien rangée comme on les aime dans les écoles et les états-majors. Une fanfare de cuivres et de tambours se lance dans un morceau choisi. Les deux officiers se saluent, un trait de sabre renvoie le plus âgé à Paris. Saint Sylvestre, les officiers de services fêtent le réveillon avec le nouveau colonel, Robert Daenen, Saint Cyrien pure souche, c'est très digne : des huîtres ! Qui a bien pu les faire parvenir ici ?

Petit, râblé, un peu m'as-tu vu mais très connaisseur d'hommes, apparemment. Il a deux montres pour être sûr d'être toujours à l'heure !

En ce premier janvier 1940, le coeur n'est pas vraiment à la fête, pourtant Pilou est avec moi, elle est arri-

vée à huit heures mais le deux je serai de garde à partir de deux heures du matin. Elle ne travaille pas durant le mois de janvier et elle restera au bungalow, de toute façon, maintenant, cela va devenir difficile de s'en aller, la neige ardennaise commence à tomber, sans arrêt, d'ici une heure ou deux, les routes seront impraticables, le trois je suis malade d'avoir bu l'eau de la citerne dans laquelle je découvre un oiseau crevé. Colites fièvres frissons, tout le toutim heureusement Pilou n'a rien, Le lieutenant René est passé en chenillette, il fait des reconnaissances vers Virton et Etalle. Le huit janvier, super permission enneigée, je cède à Pilou physiquement déchaînée une fois de plus, dans un bel hôtel en bord de Moselle où nous sommes seuls avec la femme de l'hôtelier qui est, lui, mobilisé du côté de Steenkerke et moralement : j'accepte de demander demain une autorisation de mariage au chef de corps. Elle veut que je l'épouse. Je lui ai pourtant expliqué qu'on n'ira pas très loin avec ma solde d'enseigne de vaisseau et que je ne deviendrai pas trop rapidement capitaine... les cadres sont assez complets pour le moment. L'existence sera difficile et plus particulièrement si l'époque de guerre larvée perdure comme maintenant. Un million de jeunes gens dans des tranchées... que c'est bête la vie ! Des tas de spécialistes et d'hommes intéressants qui se tournent les pouces derrière des kilomètres de béton alors que notre nation a besoin de toutes ses forces vives pour faire tourner nos industries, notre agriculture. Quel infantilisme dans les caboches de ces fameux vieux de la vieille ! Y en a marre de Gamelin et des autres. Ne t'embrasse pas mon chéri, me dit Pilou, embrasse-moi plutôt ! J'ai dit à Pilou que je l'aimais mais que je croyais hélas à la guerre qui rôde partout, toutes les concessions qu'on lui fait la conforte, psychologiquement elle est aussi présente chez nous que dans les tribus les plus reculées du Bantoustan. Des tas de gens sont prêts à nous lancer dans des tas d'aventures, ils croient que la guerre c'est affaire de deux trois jours et de quelques morts de-ci de-là.

— Sarajévo recommence, vois-tu.

Le neuf, le capitaine Brouillard qui a rejoint Sedan me demande s'il peut loger chez nous, la caserne est d'une saleté repoussante dit-il. Il me félicite pour la demande en mariage que j'ai faite, il est déjà au courant ! Il me dit qu'il trouve Pilou très convenable et qu'il est heureux pour moi. Je ne lui dis pas que je trouve qu'il la regarde trop souvent avec un air de ne pas y toucher qui m'horripile parfois. Je vais avec Pilou dans la famille du côté belge non-évacué le treize mais je suis rappelé d'urgence, la phase D est décrétée par les militaires belges sur le canal Albert, à Liège et dans les bataillons de Meuse suite à l'atterrissage inopportun le dix dernier d'un officier allemand à Mechelen-sur-Meuse. Le général Van Overstraeten communique aux états-majors la copie d'une note signée Hitler dans laquelle on peut lire que la France sera attaquée dans quelques jours. Ici aussi, tout le long de la frontière luxembourgeoise, il y a donc alerte. Quand j'arrive, mon peloton est dans les tranchées glacées depuis huit heures. Le commandant ne dit rien, enfin, un mot seulement : Encore une heure et je te portais manquant ! Allez c'est bon, prends ta place. Le bungalow est vide, René et Brouillard sont partis rejoindre leur poste, mon coffre est chargé sur un camion du bataillon, part-on ? Je rencontre René qui me refille la moitié de la compagnie, et je prends place avec le sergent Vencimont, le froid est polaire et on décide malgré les ordres de monter un brasero et d'y brûler quelques branches; l'alerte se calme, la nuit est noire, totalement noire, on entend des bruits d'avions, d'où viennent-ils ? On éteint les feux. Va-t-on prendre la position définie par la note du général Georges sur la ligne Anvers-Louvain-Wavre-Namur ?

Où est Pilou, elle devait revenir au logis avec un épicier de Bertrix qui allait vers Bar; si l'épicier la conduit au bungalow, René y sera-t-il, y a-t-il du feu ? Il fait un froid terrible, un homme me dit que c'est douze ou treize sous zéro. J'essaye de dormir une heure dans un abri où sont entassés des hommes et des officiers, le commandant

ronfle ! Plus tard le jour se lève, rayon de soleil sur un paysage désolant, tout le monde rentre aux cantonnements, les hommes jouent aux cartes. Des négociations importantes sont en cours entre les gouvernements belges et français concernant les troupes alliées qui s'apprêtent à venir stationner le long de la Meuse et de l'Escaut.

Le 15 janvier, visite surprise du propriétaire du bungalow qui est heureux de voir que son bâtiment est entretenu et chauffé. Il est surpris d'y voir une femme et autant de locataires : nous y sommes maintenant quatre, Brouillard, René, Pilou et moi. Il demande si les Allemands traverseront les Ardennes et s'il doit craindre que son bien soit détruit. J'essaye de le rassurer. Pilou fait un café et joue parfaitement les maîtresses de maison. Lorsqu'il est l'heure de reprendre la route, il nous demande un laissez-passer car les douaniers belges ont fermé les frontières de part et d'autre de la province de Namur. On le saura, pour finir, que leur roi est pro-allemand ! Quel dommage qu'Albert premier soit décédé à Marche-les-Dames. Il neige à nouveau dru.

Le 16 janvier, à la Chambre, le député Henri de Kerillis, un des rares députés à avoir dénoncé Munich, est pressé de préciser les accusations qu'il formule sans cesse contre les pro-hitlériens. Il explique alors la tactique subtile des propagandistes allemands qui depuis quatre ans invitent nos écrivains, auteurs et journalistes à de nombreux séjours - gratuits, en Allemagne, les rendant ainsi les obligés du système allemand. Nombreux sont les savants, sportifs et hommes de lettres à être ainsi plus ou moins piégés à cautionner ce régime hitlérien qui joue de tous les engrenages et des ressorts de la flatterie. Je suis encore de garde, il fait toujours très froid, sur la Meuse, une sorte de brise glace est mis en place par le génie. Le 19 janvier 1940, il fait moins vingt à Hirson, moins vingt-deux à Longwy. Les passe-montagnes distribués par l'intendance n'ont cependant que peu de succès, l'orifice de la bouche gèle et on n'entend rien lorsqu'il

est sur les oreilles. Albert me fait savoir qu'il arrive nous dire bonjour, venant dans la région en permission familiale avant de rejoindre une des deux divisions cuirassées nouvelles que l'on vient de créer. Il ne sait pas encore où sa feuille de route l'enverra, il préférerait le commandement de Bruneau mais l'administration militaire est la plus imprévue des administrations et les ordres de marche restent des mystères évidents. A mon avis, ils jouent les affectations aux cartes ou aux dés, dans les bureaux.

Avec Albert est arrivé Paul Mairesse et du jambon, du vin, du vrai pain, trois sacs de charbon pour la cuisinière. Les rondins sciés par Kintzelé et ses hommes se consomment dans l'âtre, demain on fera un grand repas. Je suis encore au lit, je regarde Pilou en sortir et se diriger vers le miroir accroché au-dessus de la commode, on entend la respiration des dormeurs dans la pièce à côté, un peu petite maintenant pour tout ce monde. La porte ferme mal et les lumières conjuguées de la lampe de chevet et de l'âtre éclairent son corps de teintes ocre et d'ombres fantasmagoriques. S'il y en a un qui ne dort pas vraiment, le spectacle de Pilou doit le ravir autant que moi. C'est ce qui se passe d'ailleurs et Paul pense qu'il n'a jamais rencontré de femme aussi peu gênée par sa propre nudité, peut-être parce qu'elle a un corps superbe et le sait, oui, elle est belle, et Paul se demande ce que fait sa femme aujourd'hui matin, à Anvers. Est-elle comme Pilou, déjà levée, fait-il froid dans les rues de la métropole maritime belge, Pilou sans bruit ouvre un tiroir, elle entreprend de se coiffer, se baissant, elle passe une culotte, se redresse, lève les bras et s'attache un soutien gorge. Elle regarde vers la porte entrebâillée et sourit. Ainsi en petite tenue, elle avance vers le coin cuisine ou elle fait chauffer de l'eau pour le café. La douceur du temps s'arrête pour Paul et moi qui nous levons sans rien dire. Se raser, déjeuner d'un quignon et d'une tasse de café en regardant évoluer Pilou en petite tenue, avoir un coup de sang et l'envie de mains qui traînent lorsqu'elle dépose un baiser sur la joue de Paul, sur mes lèvres et ouvrir rapidement la porte, courir à la chenillette qui vient

d'arriver, pile à l'heure malgré le gel et aller à notre poste de garde. Paul reviendra plus tôt que moi. J'espère encore ramener un disque ou deux emprunté aux hommes pour notre petite fête de ce soir.

Ce 20 janvier, lorsque je rentre au bungalow, il y a un feu d'enfer, au moins vingt-trois ou vingt-quatre degrés, cela fait une différence fantastique entre l'extérieur et l'intérieur, je trouve Pilou toute nue dans la baignoire et le sous-lieutenant Albert Paulien qui lui apporte des essuies pour se sécher, oui, pour se sécher, sinon que feraient-ils avec ça ? Le capitaine Brouillard est dans la cuisine en train de préparer des amuse-gueules pour un de ces gueuletons, dit-il ! Il a récupéré les jambons et les vivres apportées en quantité par Paul qui est devant la commode de la chambrette de Pilou, en train de s'habiller d'un pantalon d'uniforme de gala et d'une chemise de soie, enfin, pour l'instant il est torse nu.

Une sorte de tension particulière s'établit à mon entrée. Albert est un grand timide qui admire Pilou et particulièrement ses seins, elle me l'a dit déjà l'autre jour et que cela ne date pas d'aujourd'hui, Albert a été ébloui, c'est bien le mot lorsqu'il avait vu la poitrine de Pilou, il y a un an ou deux, lors de notre fameuse promenade à bicyclette, pour l'instant, il est tout rouge, la chaleur ou une attaque de désir brutale assez incontrôlable en fait et il jette l'essuie-éponge sur les épaule de Pilou, s'en va furieux contre elle contre lui contre le monde entier en grommelant. C'est plutôt moi qui dois être mécontent de voir ainsi le beau corps nu de ma future femme exposé au désir de trois hommes. Mais peut-on en vouloir à Pilou de se savoir belle et désirée, de ne rien voir à mal à se promener quasi nue, ici dans la salle de bains sans porte, ce sont tous des amis, dit-elle.

Elle sort de la baignoire, examine son reflet dans la vitre, décroche le miroir de l'évier, le dépose par terre, semble se rendre compte qu'elle n'est pas seule, le pousse du pied, se place derrière le recoin du mur, le jeu des miroirs et des vitres la multiplie cependant aux yeux

de tous, alors jeune fille coquette s'examine des pieds à la tête, elle s'apparaît de bas en haut et se dit que s'ils la regardent ces jeunes officiers doivent la désirer, et que c'est un peu pervers de se savoir tentante, de sentir ses hommes avec leur membre tendu inassouvi d'elle et c'est de leur désir qu'elle jouit, sa beauté sa liberté et le spectacle de sa nudité offerte ainsi ingénument à l'un et à l'autre à tous en fait comblent sa vanité de sa femme, elle se voit de dos, regarde le spectacle qu'elle leur offre ainsi, les muscles fessiers tendus, cette vision la trouble elle-même, elle s'affole de se savoir si belle si désirée et ses jambes s'écartent un peu, elle conduit sa main sur le lieu précis de son émoi pour y trouver une moiteur délicate qui la fait s'évanouir d'aise, que se passe-t'il pendant ce temps au salon ? Ces messieurs discutent, ils discutent toujours, cette fois cependant, le silence règne le temps un moment suspendu, un bruit dehors, une branche gelée qui se rompt et l'atmosphère change, Paul passe une cravate, Albert met des chaussettes propres, je dépose mon porte-cartes derrière le porte-manteaux.

Pour ses amis, pour nos amis, avec le concours inespéré de Brouillard qui se révèle être un chef-coq de première, il y aura un dîner aux chandelles et dans la nuit, Brouillard et Mairesse disparaîtront pour rejoindre des unités, l'un au nord, l'autre au sud. Pilou avait fait des prodiges vraiment et le dîner de ces quatre guerriers avec cette belle jeune femme est une réussite. Parfaite maîtresse de maison accueillant au café un capitaine Brouillard plein d'humour et tolérant dès lors que l'on parle boutique et service jusqu'à tard dans la nuit. Plus tard encore, un disque sur le phono glisse une mélodie tendre dans l'air, la fraîcheur du teint de Pilou (quand s'est-elle remaquillée ?) et son parfum ambré de brune tourne la tête à tous, un vieil armagnac rendit l'atmosphère sentimentale, sensuelle.

Le colonel Rivet, directeur du service de contre-espionnage indique dans un rapport, qui nous parvient

par un coursier au service de Brouillard, qu'il faut se méfier des communistes et que l'Allemagne trouve dans la propagande soviétique le véhicule complice de son action renouvelée. Brouillard lui fait répondre qu'il n'est nul besoin des communistes pour être persuadé de l'arrivée des Allemands sous peu, un de ces correspondants le capitaine Alquier a trouvé une note sur un officier ennemi capturé en forêt de Sarre : l'axe d'attaque sera dans les Ardennes et particulièrement sur la Lesse et la Chiers. Crédible ? Pas crédible ? Il neige dru des Ardennes au Brabant en cet hiver 1939-1940, ici dans la région de Carignan, notre bungalow est littéralement enfoui sous la neige, je prends de très belles photos. Elles seront un joli souvenir, neige d'hiver et spectacle virginal qui remettront en mémoire une des plus belles soirées de ma vie. Le 22 janvier, il y a tellement de neige que nous ne sommes pas arrivés à la route pour rejoindre le village, impossible de distinguer sentiers et chemins. Le 23, Pilou est tout de même partie avec Albert qui l'a déposée à Givet avant de s'en aller lui-même vers Arras. Le 28, il m'envoie la copie d'un rapport que Charles de Gaulle adresse au général en chef concernant la victoire allemande de Pologne et des leçons de stratégie qu'il faudrait en tirer, la France n'est pas la Pologne lui est-il répondu et seuls les Allemands modifieront leurs méthodes en fonction de cette guerre là : notre deuxième colonne nous apprend en effet qu'ils remplacent les chars légers par des chars de seize tonnes systématiquement. Mais le deuxième bureau n'édite à l'intention de nos responsables qu'un rapport édulcoré où sont ménagés la chèvre et le chou. Le huit février 1940 à quatre heures du matin les lieutenant Agnely et Darnand en patrouille, dans Forbach occupée par les Allemands, sont rapidement au contact, le sergent Polverelli abat deux soldats allemands qui pillent une maison inoccupée. La patrouille française est prise à partie par un peloton de la SS et deux compagnies du génie. Une chasse à l'homme a lieu entre maisons et jardins puis à travers champs. Les Français se battent à un contre dix. Dix-sept chasseurs seront tués, quatre seront

blessés, quatre seront fait prisonniers. Le lendemain, les autres sont recueillis par un escadron du général Laure. Le lieutenant Darnand sera en photo à la une du Match. On avait raison avec les communistes : on a trouvé des tracts dans les usines Renault qui disent qu'il faut mettre tout en oeuvre pour saboter la fabrication des armes de guerre. Pilou a repris le travail à Bruxelles en début février, ici, il fait toujours froid, la rivière est gelée et on peut la traverser à pied. Au début c'est toujours amusement, après, il faut trouver à nouveau du bois, du combustible, il faut se chauffer mais aussi casser la glace pour trouver l'eau. Les pauvres gens d'ici sont plus pauvres encore. que sait-on du froid et de la lassitude à Paris ? Le général Billotte prend le commandement régional et installe le 10<sup>e</sup> corps pour barrer l'accès à la Chiers à hauteur de Carignan, dans un axe Neufchâteau - LeChesne; à la droite en arrière de Carignan, il installe la troisième division d'infanterie nord-africaine vers Mouzon tandis que la 55<sup>e</sup> défendra l'entrée de Sedan. La 55<sup>e</sup> est une unité B qui ne m'inspire pas confiance. De pont Bar à Givet, tout est prévu et ici on est prêt à tenir un assaut qui se produirait dans la trouée de Stenay. La préparation et l'exécution de la manoeuvre prévue exigerait un minimum de coopération et de liaison intime avec l'armée belge mais sauf cas particuliers dont je fais partie pour des missions techniques très étroites, le gouvernement belge fidèle à la politique de son roi refuse tout contact utile entre états-majors.

Le 20 mars 40, on reçoit communication de l'IPS 9 qui considère la manoeuvre Dyle comme la plus probable. Ils ne savent pas trop bien ce qu'ils veulent, nos généraux ! Albert est promu sous-lieutenant et chef de char et il est envoyé au COOA 303 d'où on pense que l'on enverra des gens au Moyen-Orient. Il paraît, selon des sources bien informées, que c'est de là que partira la guerre si guerre il y a ! La vraie guerre disent les gens bien informés dans les milieux militaro-snoobs de la capitale. Brouillard est à Bruxelles où il coordonne le service actif des renseignements pour l'armée française, une

sorte de deuxième bureau dans le deuxième bureau, on lui transmet des informations importantes qui proviennent d'Allemagne par un canal compliqué de relations entre l'Allemand Hans Oster, le major hollandais Sas, le colonel belge Goethals.

Je patrouille pour deux jours dans le secteur de St Avold où les habitués me montrent des maisons minées, des drapeaux à croix gammée sur des bâtiments abandonnés, comme pour dire « attention aux mines », ils disent achtung et puis un adjudant du génie me montre comment faire sauter une porte. Après cela, je monte à Bruxelles pour deux jours, Pilou loge maintenant avec une amie et elles travaillent toutes deux à la Banque Nagelmackers. On décide d'aller au cinéma Métropole, le film est annoncé à grand renfort de publicité dans les journaux. La foule se presse à l'entrée de la salle, bien qu'on projette le même film au Pathé Bourse et au Cinéac. Tassé entre le dos de Pilou et un civil qui se pousse des coudes, je transpire. Puis, je suis poussé entre une grosse matronne et l'amie de Pilou. Je sens rouler contre mon ventre son derrière rond et elle m'amène à une érection fabuleuse. Qu'elle arrête ! ou je vais jouir là debout dans la file d'attente. Je pose mes lèvres sur sa nuque sans savoir pourquoi à deux pas de son copain du jour et de Pilou; à ce moment, la file se disloque, nous pouvons entrer dans la salle. Nous gagnons notre place en nous poussant un peu et assis dans l'obscurité on se pelote, nous laissons courir nos doigts sur nos corps, je glisse une main sous la jupe de Pilou, une autre lascive sur l'épaule de Ginette. Après le cinéma, on boit un verre au café de l'Horloge à la Porte de Namur puis nous allons à pied jusqu'à l'appartement minuscule de la place Saint Antoine. Pilou disserte à propos du spectacle pendant que les deux autres se tripotent sur le fauteuil unique, je me lave les mains dans le coin cuisine. Pilou arrête de parler en comprenant que personne ne l'écoute : je cherche une tartine à grignoter et devant Ginette dans la semi-obscurité du coin salon, Édouard a baissé pantalon et slip et présente à sa promise d'un soir une érection

diaboliquement énorme. Enfin, pour ce qu'on peut en voir parce que le sexe d'Édouard est enfourné et défourné entre les lèvres distendues de Ginette. Eh bien dis-donc, ils en avaient furieusement envie, ces deux-là ! Pilou rougit en me regardant puis murmure que Ginette n'avait pas connu d'homme depuis trois mois et que son vrai fiancé parti, mobilisé à Tournai ne lui écrit plus depuis trois semaines au moins. Pilou regarde le spectacle de l'homme avec son amie et elle se laisse déshabiller, je la couche sur une carpette pas très propre et je lui fais l'amour.

Le 8 avril, le général Georges nous console de nos réclamations en écrivant qu'il estime qu'il n'y a aucunes mesures spéciales à prendre du côté de Sedan et que des unités de renforcement n'ont pas lieu d'être prévues. En cas de problèmes, on enverra Huntzinger et la deuxième armée entre Donchery et Longwy. Au mieux, on fera monter la division de Nord-africains qui est un peu en arrière et on l'installera sur une ligne Inor-Mallandry, ils tiendront fermement le passage entre Moselle et Meuse. D'ailleurs, le gouvernement belge pense lui aussi que la guerre n'aura pas lieu et s'accroche à sa neutralité en interdisant toujours que des éléments important en nombre de notre armée ou de l'armée anglaise entrent sur leur territoire. Seuls des éléments de liaison ou d'études comme celui dont je fais partie sont tolérés. D'ailleurs Giraudoux l'a écrit : La guerre de Troyes n'aura pas lieu. Cela n'empêche pas les hommes d'approfondir leurs trous. Puis le mauvais temps cesse tout à coup et le printemps est là, nous habitons toujours à trois au bungalow et nous partons régulièrement en missions diverses tout au long de la frontière allemande et luxembourgeoise. Brouillard redit à tout le monde que nous serons attaqués dans les Ardennes, ici même, et personne ne le croit, surtout pas à l'état-major. Je reçois du courrier de camarades de Brest qui font la campagne de Norvège où les Allemands ont débarqué le 9 dernier.

C'est la fête de printemps à Carignan, le printemps qui est venu très vite, très beau après un hiver bien rude. Je

loge toujours au bungalow et Pilou est venue y passer trois jours. Nous devrions y être seuls. Le soleil monte dans le ciel et à midi, il fait vraiment chaud, à l'abri dans les clairières de la forêt. En bout de pré, Pilou s'est installée pour bronzer à l'abri des regards, croyait-elle, vêtue de sa seule chevelure brune, relevée en chignon. Je sais pourtant que des éclaireurs sont planqués par là, en plus, ils ont ôté leur casque ce qui est interdit, ils sifflotent en arrangeant au mieux un abri, ils font un peu de culture physique puis soudain, un bruit dans le ciel. Alarme, alerte ! Les soldats plongent dans leur gourbi, Pilou remonte du pré en courant, trois avions allemands décorés de la croix gammée passent lentement. Le pilote du premier a dû sourire de voir les fesses nues de Pilou en fuite. Une minute plus tard, un Morane et un Potez passent en rase-mottes, poursuivent-ils les Allemands ou se parlent-ils à la radio, ceux-là, et espèrent-ils voir, eux-aussi, ma Pilou toute nue ?

En ville, il y a peu de monde, les personnes évacuées l'an dernier ne sont pas toutes revenues et la plupart des hommes sont consignés dans les unités où ils ont été mobilisés. C'est une fête un peu morne entre enfants, vieillards et femmes seules aguichées ou importunées par des hommes de troupe las de leur faction inutile. Le soir, un coup sourd étonne, ce ne sont pas des pétards, c'est un canon qui a tiré, sur qui ? sur quoi ? d'où ? Un sous-officier dresse l'oreille, un lieutenant d'infanterie s'empare de jumelles et grimpe sur le kiosque municipal. Il n'y a rien à voir.

Le trente avril, Brouillard confirme ses idées et montre une copie d'un télégramme que l'un de ses lieutenants a subtilisé chez l'attaché militaire Suisse : « L'Allemagne attaquera la Hollande, la Belgique et la France entre les 8 et 10 mai prochains. » D'ailleurs nombreux sont les renseignements du réseau mis en place le long du Rhin montrant l'armée allemande renforçant considérablement ses effectifs sur la Moselle. Au même moment, la France perd un peu plus la tête. A Angoulême, il paraît que les

ouvriers refusent de fabriquer la poudre pour nos obus, ils disent que la mélinite rend chauve. Qu'est ce que le gros Louis a dû en fabriquer, lui qui à un crâne d'oeuf depuis ses vingt ans ! A l'arsenal de Montluçon on s'aperçoit du sabotage de 120 canons. Entraînées par le courant totalitaire de l'ordre et de la discipline, séduites par le socialisme d'entraide, des franges importantes de notre population sont quasi pro-hitlériennes. Mal orientée par une propagande d'état absurde, l'opinion publique française perd son bon sens. A deux doigts de la guerre, un ennemi puissant aux frontières, il se trouve des multitudes de gens qui parlent de paix.

Une division d'infanterie, soit en principe 160.000 hommes et 650 officiers répartis en 3 régiments de 3 bataillons de 4 compagnies de fantassins plus 2 régiments d'artilleurs à batteries tractées hippomobiles, une batterie antichar de 8 pièces, un groupe de reconnaissance divisionnaire à 4 escadrons et deux compagnies de génie et de services, est en place le long de la Meuse entre Givet et Sedan.

Il ne se passe rien sur le front et le premier mai, le haut commandement décide de faire retirer les mines posées en Meuse pour vérification et stockage. Je suis renvoyé chez les Belges à partir du 9 mai, une position sur le canal Albert, où je dois rester jusqu'en octobre pour coordonner la mise en place de l'installation de pontons de génie sur le canal Albert. Je passe à Mézières où je m'étonne que nombre de réfugiés sont revenus, on a l'air d'y vivre presque sans souci, comme c'est curieux ! Au poste 8, je rencontre le colonel Geoffroy qui me dit qu'il n'y aura pas de difficultés pour ma permission et pour mon mariage, je monte au canal Albert et je dépose mes bagages, je prends les ordres à Bruxelles et dimanche au plus tard je suis en permission.

On me donne un commandement de peloton comme on l'avait fait en 39<sup>note</sup>. On mange moins bien ici qu'en Ardennes, le rationnement touche tant les militaires que les civils. Le gouvernement français avait quant à lui, longtemps hésité à ordonner le rationnement des denrées alimentaires. En effet, cela allait à l'encontre de toutes les idées reçues et de la propagande intérieure qui nous disaient sans cesse que nous vivions dans un pays de cocagne alors que les Allemands habitaient l'enfer. Et donc on a commencé à instaurer le rationnement par les jours avec et les jours sans apéritifs ! Enfin, pas tous, on trouve encore partout du Banyuls, des muscats, du Frontignan, du Byrrh, mais il y a déjà des jours sans viande, ce qui n'empêche pas les ministres de bâfrer à table et Joséphine Baker de manger du poulet et des crêpes au sucre...quand mangera-t-elle ses bananes, j'aimerais la voir sur scène et ailleurs, sans bananes, je veux dire sans ses bananes. Beaucoup de déjeuners restent encore bien arrosés, même en Europe centrale d'où l'on apprend que l'attaché d'ambassade d'Allemagne à Belgrade a déclaré au cours d'une saoulographie magistrale que Paris serait allemand pour le quinze mai.

note

*Deuxième peloton, deuxième compagnie, 31<sup>e</sup> de ligne de la 15<sup>e</sup> DI. 10 mai 1940*

<i>clairon : Carbonelle - ordonnance: Kintzele</i>		<i>sergent chef adjoint de commandant de peloton : Garson</i>		
<i>sergent chef de groupe</i>	<i>Devos</i>	<i>Marchant</i>	<i>Bonjean</i>	<i>Adamo</i>
<i>caporal Fm</i>		<i>Schmitz</i>		<i>Collard</i>
<i>tireur Fm</i>	<i>Van Loo</i>	<i>Gody</i>	<i>Sacré</i>	<i>Charlier</i>
<i>1er pourvoyeur</i>	<i>Closter</i>	<i>Cornet</i>	<i>Leloup</i>	<i>Rulot</i>
<i>2<sup>e</sup></i>	<i>Cornet</i>	<i>Arnaud</i>	<i>Pirnay</i>	<i>Dosseray</i>
<i>3<sup>e</sup></i>	<i>Baltus</i>	<i>Jumek</i>	<i>Franck</i>	<i>Moray</i>
<i>4<sup>e</sup></i>	<i>Guillaume</i>	<i>Degand</i>	<i>Thonon</i>	<i>Haveaux</i>
<i>1er fu</i>	<i>Ilbert</i>	<i>Paquay</i>	<i>Lacosse</i>	<i>Lambotte</i>
<i>2</i>		<i>Schijns</i>	<i>Mathijs</i>	<i>Antoine</i>
<i>3</i>		<i>Frérot</i>	<i>Collin</i>	
<i>4</i>				
<i>5</i>				
<i>tireur Vb</i>	<i>Roufosse</i>	<i>Libon</i>	<i>Beaulieu</i>	<i>Fransses</i>
<i>pourv Vb</i>	<i>Ducomble</i>	<i>Géromboux</i>	<i>Xhafflaire</i>	<i>Bouckaert</i>
<i>cap Fg</i>	<i>VandenBeucken</i>	<i>Masson</i>	<i>Francotte</i>	<i>Maréchal</i>

*4 FM, 38 fusils type 89, fusils VB Lebel, 1 pistolet GP34, 4 poignards, 1 sabre de cavalerie.*

Les restrictions ne touchent pas encore l'habillement civil puisque la Samaritaine propose jupes, robes et costumes à gogo. Et les signaux alarmistes transmis par le colonel de Gaulle suite aux événements de Norvège n'émeuvent pas la classe politique française. Où va-t-on ? Où irait-on si on se préoccupait des élucubrations des cinq lattes, maintenant ! Mon ministre Campinchi, ministre de la marine souhaite que la flotte française prenne la mer au plus tôt et il pense comme beaucoup de jeunes officiers d'active que Gamelin n'est pas l'homme de la situation sur terre. Je suis de son avis et j'en ai un peu marre de l'infanterie. Il faut avouer que je ne voyais pas l'avancement comme ça et la guerre non plus. La guerre ! Je m'imaginai de longs assauts de cavalerie, sabre au clair, veste ouverte, invincible aux balles de l'ennemi ! J'aurais eu à ma botte dix ou vingt camarades décidés et ma bande et moi aurions enlevé des bastions ! On ressemble plutôt à des rats dans leurs trous, sur la ligne Maginot et dans les forts belges.

Il y a une petite réception avec un général et plusieurs colonels juste avant mon départ, au centre des transmissions de Charleville. Le pacha me demande d'y faire bonne figure avant de partir.

— Faites un peu boire ces gens là on se croirait dans une mortuaire et la mignonne là-bas, elle ne danse pas ?

— Mignonne mignonne ???

— Allez-y dit-il, c'est la nièce du général Dewé, faites-le pour moi sinon pour votre avancement. C'est toujours très bien vu de faire danser la famille du général et sa femme, c'est la grande blonde à gauche n'hésitez pas non plus, le général aime que les jeunes officiers montrent de l'enthousiasme et cela fera du bien à cette personne de tenir un bel athlète comme vous dans ses bras.

Le colonel se démenait pour que la fête soit réussie, pour que les civils oublient un peu la rigueur des lois militaires et que les militaires pensent un peu moins au service et moi un peu moins que la guerre ne serait pas celle

de mes ancêtres sous Duguesclin et serait tout sauf joyeuse. L'heure des guerres où l'on se salue, tirez les premiers et tout cela, finito, n'est-ce pas...Balai du général qui savait d'ailleurs y faire autant que le colonel, à chaque apparition de parents flanqués d'une jeune fille, hop ! il escamotait la fille pour la conduire dans la salle où de jeunes officiers se lançaient dans d'entraînants fox-trott et autres tangos qui flottaient dans l'air par la magie d'un phono aux aiguilles pas trop usées et il menait ensuite les parents vers des buffets et des tables de jeux de cartes, une jeune épouse vertueuse tenait un bar peu alcoolisé, récession et réglementation obligeant. Un sous-verge artilleur se colle contre le dos d'Adeline, la fille du colonel Huppert qui avait l'air d'un oiseau innocent auquel on a envie de caresser le plumage, il glisse ses deux mains sous son pull ample, elles emprisonnent les seins fermes et il sent une magnifique érection grimper. Adeline s'écarte doucement en disant « pas maintenant », ce qui est synonyme de plus tard oui.

Nous avons mangé un peu, dansé et rit beaucoup et bu plus encore, le rationnement ce sera pour demain n'est ce pas puis les anciens se sont mis à des tables de bridge cependant que les plus jeunes se donnaient rendez-vous chez les Salembien, une belle demeure en bord de Meuse. On y retrouve Marianne et les derniers jeunes à être encore dans la région. Les villages et villes d'Ardenne seront bientôt comme ceux d'Alsace : vidés de leur substance vive, ceux qui sont revenus repartent sous la poussée de réfugiés belges et des autorités militaires. Pas de chance pour la région, un orage fantastique inonde très localement le confluent Meuse-Semoy. Chez les Salembien, le rideau de pluie monotone et régulier donne l'impression aux adolescents réunis d'être isolés du monde, c'était une sensation forte qui leur disait que, ce soir entre tous, tout était permis presque toute la ville avait été évacuée et la plupart de ces jeunes-là allaient donc rejoindre demain parents ou amis et voisins à Metz, à Nancy, à Toul et ailleurs.

Marianne toute pudeur évanouie après avoir dansé comme une folle sur des rythmes espagnols s'était assise au plus profond d'un fauteuil et tenait ses genoux contre elle, puis comme insensiblement, elle déposa les mains sur les accoudoirs et écarta lentement les jambes offrant ainsi à tous ceux qui étaient là son sexe bien visible dans sa touffeur poilue : elle venait d'enlever sa culotte à la toilette et de décider de s'offrir à celui qui la prendrait la première, avant que les Allemands arrivent, car ils arrivaient, n'est-ce pas, n'est-ce pas ? Les garçons et les filles qui étaient là s'approchèrent et tandis que Jacob replaçait une plaque sur le phono et remontait le ressort vigoureusement, une main flatte un sein de Marianne; la main est celle du frère du lieutenant Tisserant, commandant une compagnie du 205è. Le lieutenant lui-même, aussi, est à une soirée, il est à Vouziers avec des officiers de réserve, des curés, des instituteurs, des fonctionnaires, tous des hommes comme il faut mais si peu préparés au commandement, qui plus est au commandement de guerre !

Le cinq mai, le Vatican alerte les nonces apostoliques de Bruxelles et de la Haye que l'Allemagne est sur le point d'entrer en force sur les territoires belges et hollandais. On ne parle que de cela. Le six mai, l'antenne connue du service de renseignements de l'armée allemande à Luxembourg ferme portes et volets et traverse la frontière vers quatre heures de l'après-midi. Le sept mai, le capitaine Archen, négociant en vin et liqueurs et chef de notre service de renseignements à Luxembourg, homologue du capitaine Dumont qui me pilote depuis bientôt un an, annonce que des détachements aéroportés allemands seront parachutés sur la capitale grand-ducale très prochainement. C'est une question d'heures, dit-il. Durant la nuit, le colonel aviateur François rentrant d'une mission de lâcher de tracts sur Duisbourg signale par radio qu'il vient de constater de nombreux mouvements de troupes et des convois importants vers la frontière. Son

correspondant radio lui répond qu'il se leurre probablement et qu'il n'y a pas lieu de s'énerver. Pourquoi y aurait-il des mouvements de troupes vers les Ardennes traversées par si peu de routes convenables !

Le huit mai, l'ambassadeur de France au Vatican fait savoir que la décision d'envahir la France a été prise par les Allemands et que c'est affaire de deux ou trois jours, avant la fin de la semaine en tous cas ! En Hollande, le ministre Dijkshoorn, colonel d'artillerie, enjoint à la population de se tenir prête à recevoir le choc d'une armée étrangère; il ordonne l'obstruction et le minage des routes et ponts en direction de l'Allemagne.

Neuf mai quarante, journée d'un beau printemps chaud et radieux, le vent est à l'optimisme, les dernières nouvelles sont tout à fait rassurantes; le général Huntzinger inaugure le foyer du soldat à Monzay et lance une boutade : « Les Allemands ne sont pas prêts de venir, ils ne sont pas fous, dit-il, ils ne voudront pas risquer de s'opposer les vingt-six divisions belges qui leur barrent la route et nous, ici, on ne risque rien derrière notre ligne Maginot. » Ouations, applaudissements. D'ailleurs, pourquoi ferait-on la guerre, on vient de donner la médaille du mérite militaire à Adrien Chevron, intoxiqué par les gaz le 13 novembre 1917... l'administration a toujours un peu de retard sur les événements n'est-ce pas. Le général Huntzinger ignore encore que mon ami de promotion, le sous-lieutenant Schneider qui remplit la même mission que moi, en collaboration avec la gendarmerie grand-ducale vient de me signaler que des militaires allemands mettent en place du matériel de franchissement face à Wasserbillig et à Rosport. Les gendarmes luxembourgeois et les douaniers, très nerveux, sont en état d'alerte rouge. De nombreux officiers allemands vont et viennent face à Vianden. La route de Bitburg est interdite aux civils depuis quatre jours. Notre général Falgade, lui, est en permission et son seizième corps d'armée qui doit quitter la

Champagne pour une ligne Anvers - Namur prépare des festes militaires avant de quitter son cantonnement. Le commandant Jourdan, du 204<sup>e</sup>, sur le plateau de Saulnes, avant Longwy nous écrit : il fait beau, les équipes de jardiniers militaires ont remis en état les plantations autour de la mairie, les fraisiers sont en fleurs et les cerisiers annoncent une bonne et abondante récolte. Le soir à Vouziers, il y aura une grande représentation du théâtre aux armées, on annonce André Dassary pour demain. Il sera à Sedan le quinze et je pense que je mangerai mon gâteau d'anniversaire avec Pilou sur les genoux car on dit qu'on va faire une revue militaire composée par Marc Duthyl, le 10 sur la place de Sedan. On fera une fête du tonnerre, je monte prendre mon poste sur le canal et je serai de retour pour un congé de cinq jours, nous avons prévu des excursions dans la région de Bouillon et de faire du camping, cela nous permettra de vivre un peu à deux. Pilou va arriver.

Le jour de mes vingt-trois ans, on ne mangera pas le gâteau prévu, le roi Léopold a fait signifier l'alerte maximum depuis hier soir à minuit moins le quart et les Allemands ont parachuté des unités d'assaut sur les forts de Liège, ils ont pénétré en territoire belge. Nous sommes le 10 mai 1940. C'est mieux qu'un coup de tonnerre, c'est une fusée d'éclairage qui explose au-dessus du fort. Le lieutenant Hans Steinbrecher du commando Koch commande, comme à la manoeuvre, des planeurs DFS230. Alors que la fête de Vouziers battait son plein, hier soir, le major hollandais Sas lié d'amitié au Colonel allemand Oster, adjoint de l'amiral Canaris, avertissait ses supérieurs de mouvements importants de la Wehrmacht et d'une possibilité à 95 % d'attaque de la Hollande en matinée. Dès dix heures du soir, hier, les permissionnaires hollandais étaient rappelés à leur poste et sur la route vers les Ardennes, des soldats belges sont interpellés par des gendarmes et renvoyés vers Namur, Liège, la Meuse, le canal Albert. Au canal, les hommes m'attendent, il y le

clairon, Carbonelle, et mon ordonnance, Kintzelé et les sergents Devos, Marchant, Bonjean et Adamo, j'ai 4 fusils-mitrailleurs et une quarantaine de vieux Lebel, un pistolet et le colt du sergent chef Garson qui n'est pas encore revenu de permission. Il est minuit, je m'endors dans la tranchée. Je pense à Pilou.

Vers deux heures trente :

— Mon lieutenant, il y a alerte !

C'est mon ordonnance qui frappe au carreau, d'un bond, hors du lit, encore une alerte ! il faisait si bon au lit, mais il ne faut pas traîner. Je me précipite sur le téléphone, j'appelle RK7 et le sergent Vermidek, à Eupen, me confirme :

— Oui, c'est l'arrivée imminente de troupes allemandes, elles se massent devant la frontière, fini la belle vie ici, mon lieutenant, je crois qu'ils arrivent ! Et en plus, je n'ai plus de rosbif pour préparer la tambouille. ( La grande affaire de Vermidek dans son poste de garde depuis six mois est la préparation d'un excellent déjeuner, surveillance destruction d'accord mais légumes, boeuf et pommes de terre s'il vous plaît !.)

Vite s'habiller, faire les malles en une demi-heure tout est prêt, Garson qui était rentré tard est tout de même là aussi. J'appelle Jozan avec qui j'ai fait de l'écolage, qui commande la première escadrille de chasse sur la ligne Calais-Dunkerque. Il est déjà debout, réveillé par des vagues d'avions non-identifiés qui foncent sur Boulogne. Il n'est pas parvenu à tirer de leur lit les chefs de corps de la région, en plus le téléphone vers les unités belges de Ypres et Courtrai ne fonctionne pas. Des avions nous survolent dit-il, ils vont larguer des mines dans les embouchures Escaut, Meuse, Rhin en Hollande, ils en déposent également dans l'embouchure de la Tamise.

Au bureau de compagnie, branle bas de combat général, tout est empaqueté déjà, le comptable Gerland court d'un coin à l'autre, les hommes sont alertés, grand éclairage dans les baraquements, coups de gueules : « Vous voulez prendre des bombes sur la tronche ? »

L'Allemagne a envahi la Hollande, est-ce vrai, sera-ce comme en janvier une alerte d'un jour ou deux ? J'appelle Aumetz, en banlieue de Longwy, où j'ai l'ordonnance du général Petitet qui vient de se mettre au lit, rentrant de permission, il se relève en grommelant que ce n'est plus une vie si on doit faire des exercices d'alertes tous les jours, mais que se passe-t-il donc de si important !?!. Personne ne lui a encore dit que le Luxembourg est déjà complètement traversé par une division motorisée allemande qui est maintenant devant Rodange.

Rassemblement des hommes, à grand peine, les sacs sont bouclés, les soldats sont poussés hors des baraquements, en rangs, le commandant est là, maussade.

— Où sont les lanternes ?

On fait habiller les six techniciens et on les confie à un chauffeur qui doit les emmener immédiatement vers le général Georges avec leurs précieux carnets d'observations.

Ceux qui dormaient encore à quatre heure et quart à la frontière sont éveillés par l'incessant passage des avions, un vacarme épouvantable. Des militaires enfilent précipitamment leur veste pour courir voir dehors : le ciel est noir d'avions qui vont bombarder tous les aérodromes, civils et militaires de Belgique, de Hollande et même en France, jusqu'à Lyon, vers le sud. Le ciel laisse tomber le meurtre, on va assassiner des hommes au nom d'un dieu ou d'une idée fixe qui n'intéresse que celui qui y croit.

On part pour le canal, le jour se lève, les soldats sont chargés au complet, ils traînent, une buée, un brouillard, de la vapeur dense flotte sur l'eau, à mi-chemin, ronronnements d'avions, encore, voila trois appareils visibles, la DCA tire, de Lierre dirait-on, c'est la première fois qu'on voit les petits nuages caractéristiques de ces obus-là. Tout le monde a le nez en l'air. Des éclats tombent dans l'eau près de nous, le moins qu'on puisse dire est qu'on tire assez mal. A quatre heures trente, ceux qui sont éveillés par leur téléphone, généraux, ministres, journalistes et autres arrières dormant en toute quiétude, appren-

ment la nouvelle incroyable : L'Allemagne lance une offensive aérienne gigantesque contre la Hollande, la Belgique, la France, le Luxembourg. Camille Chautemps, vice-président du conseil a été réveillé par le coup de téléphone du préfet de la Moselle qui annonce que des blindés allemands ont franchi la frontière luxembourgeoise à Remich. La comtesse Anne-Marie de Dampierre se fait confirmer la nouvelle par de Montpellier puis par Fribourg. La nouvelle fait le tour de France dans l'heure. Nous voici aux positions, le soleil s'est levé, un formidable bruit de moteurs, incessant, emplit l'air. voilà 38 bombardiers en formation serrée venant est-ouest, on distingue très bien les croix noires à l'oeil nu, plus de doute, l'alerte est réelle, on hésite à croire que c'est la guerre, la vraie qui remplace la drôle. Peut-être y-a-t-il eu une grande bataille navale en mer du Nord - ou bien s'agit-il d'une expédition contre l'Angleterre, non la nouvelle se confirme Belgique, France, Hollande sont envahies. Alerte maximum générale. Sans cesse des avions allemands, d'après le carnet de silhouettes, je reconnais des Heinkel 111, la DCA tire - mais toujours à côté !

La mobilisation générale est décrétée, décidément, c'est la vraie guerre. J'écris un billet à Pilou, quand le recevra-t-elle ? « Il serait préférable que tu partes » Quel voyage sera-ce ? Où va-t-elle aller ? Pourvu qu'elle aille chez quelqu'un qui puisse l'amener dans le midi chez Isabelle.

Les coffres sont partis. Je fais charger les armes et donner des munitions de réserve. C'est donc bien la guerre.

On sait déjà que la première bombe de Bruxelles a été pour la place Madou. Elle a réveillé les amis de Mairesse, au square Marie-Louise, elle aura bouleversé le coeur de tante Joséphine et de son haricot de la lune, elle sera perturbante pour Marie-Jeanne, la jeune femme du capitaine Libion, avenue de la Couronne.

René est à Sedan, Albert à Dinant avec un escadron motocycliste, Pierre est en mer.

Albert est partie prenante de la 1<sup>è</sup> DC qui fait mouvement depuis ce matin par les voies ferrées comme tous les éléments chenillés et monte de Laon vers Charleroi puis vers Dinant.

A quelques centaines de mètres du fort d'Illange, à Thionville, le capitaine Renaud, chef du 3<sup>è</sup> bureau est réveillé par les tirs de mitrailleuses contre les avions. Il court jusqu'au fort où il constate que les grilles sont fermées et qu'il ne peut y pénétrer, des hommes arrivent, on doit courir chez les gendarmes pour pouvoir réveiller le commandant qui dort à poings fermés.

— Ils attaquent !

— Qui attaque ?

A cinq heures, je ne parviens toujours pas à avoir le colonel Lacaille, chef d'état-major à Sedan et je m'impatiente : il n'y a pas de nouvelles du haut état-major.

— Mais qu'est-ce qu'on fout ?

A la troisième armée le correspondant appelé ne croit pas un mot de ce que je lui dis et il affirme que l'armée luxembourgeoise a sûrement repoussé une bête patrouille.

— Et alors dans le ciel ?

— Quoi dans le ciel ?

Les nouvelles se propagent cependant malgré l'immense foutoir des relations téléphoniques. La première Panzer division allemande fonce sur Eindhoven, la seconde sur Maastricht, la septième est à Luxembourg. Des parachutistes tombent sur Rotterdam, LaHaye et Dordrecht, la Hollande est envahie dès la première minute de combat, il n'y a pas de miracle 14-18, il n'y a pas de collaboration efficace puisque les tentatives d'organiser une résistance commune Belgique-Hollande se sont toujours heurtées à ce leitmotiv du roi Léopold :

« ma neutralité ».

Dans les bois de Carignan que j'ai quittés il y a si peu d'heures, la troisième division d'infanterie nord-africaine commandée par le général Chapouilly est au courant de

l'attaque. Un avion allemand s'est posé en catastrophe et l'officier pilote a été fait prisonnier.

Il a raconté que l'invasion s'était déclenchée dans la nuit et que les Allemands seraient à Paris dans deux ou trois jours. A 8h du matin convaincu d'avoir encore du temps devant lui, le 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie fait mouvement, il pense que les ponts de Veldwezelt et de Vroenhoven, minés, sont détruits. Rien n'est plus faux, le bombardement de la fin de la nuit a traumatisé les hommes qui se terrent dans des casemates et des tranchées. Tués, capturés ou affolés, les garde-frontières belges n'ont pas fait jouer les dispositifs de mise à feu et une colonne ininterrompue de chars et de camions déboule de Aix sur Maastricht et de là sur Tongres alors que l'armée franco-britannique fait mouvement au départ de la vieille forteresse de Givet. Huit divisions d'infanterie françaises se portent devant Saint Trond avec de la cavalerie. Sur la route Lierre-Bréda, c'est un défilé ininterrompu de chars et d'autoblindées belges et françaises. On les entend passer au pont de Massehoven. Kintzelé est enfin arrivé pour me dire que la ligne du chemin de fer électrique Bruxelles - Anvers est coupée, déjà ! Alors, en Ardennes ? Deux divisions sous les ordres de Giraud sont devant Bruxelles. Plus bas les parachutistes ont envahi les forts de Liège et plus au sud, depuis dix heures ce matin, les Stukas, Messerschmitt et autres Dornier bombardent Sedan, mitraillent et pilonnent les unités en obligeant les soldats à se terrer, brisant leurs nerfs, les empêchant de résister et même de réagir lorsque les unités d'infanterie allemande et les premiers blindés partent à l'assaut de la cité ouvrière Gaullier. Pilou a-t-elle pu fuir ?

Le général Gamelin publie vers quinze heures seulement le texte de l'o.j. suivant :

« L'attaque que nous avions prévue depuis octobre dernier s'est déclenchée ce matin. L'Allemagne engage contre nous une lutte à mort. Les mots d'ordre sont pour la France et tous ses alliés : courage, énergie, confiance. Comme l'a dit, il y a vingt-quatre ans le maréchal Pétain, nous les aurons. »

Ensuite, Gamelin se décide d'appeler les commandants d'armée pour faire exécuter ce qu'il appelle la manoeuvre Dyle. C'est une opération qu'il a montée depuis son poste de commandement, sans vérifier sur le terrain. Il disperse nos forces sur une ligne Anvers- Namur alors que c'est ici et à Liège que nous aurions besoin de soldats. Le deuxième corps d'armée devrait venir s'installer entre Namur et Yvoir et le onzième entre Dinant et Givet et des éléments doivent tenir jusqu'à Longwy.

L'armée belge qui compte 23 divisions en a aligné onze sur le canal et les ponts commencent tout de même à sauter. A Maastricht, les ponts de Meuse viennent d'être détruits mais de nombreuses colonnes allemandes sont déjà passées.

Le premier ministre belge Hubert Pierlot appelle le pays à l'union, à la résistance et à se mobiliser autour de son roi. Toute la Belgique vibre d'indignation à l'annonce de l'attaque allemande sauf bien entendu les zozos de l'Ordre nouveau et quelques flamingants distingués qui parviendront un jour à détruire ce pays comme des termites font disparaître de magnifiques constructions. La population en appelle aux sauveurs franco-britanniques oubliant en un tour d'esprit curieux que le jour précédent, il fallait absolument garantir la neutralité. Les Belges qui nous ont vu défiler le quatorze juillet dernier ne peuvent douter de notre victoire éclatante, nous Spahis et Saint Cyriens mêlés, la plus puissante armée du monde, n'est ce pas ? A 17h, on constate que les interventions aériennes sont inutiles contre un ennemi largement supérieur en nombre car comme dans les Ardennes, ici, les soldats de la 55<sup>e</sup> sont écrasés par des vagues d'avions qui se succèdent sans discontinuer et par un pilonnement d'artillerie qui s'est amplifié depuis quatre heures de l'après-midi. Le P.C. de la division devant Montmédy recevra 27 bombes en une heure. La 5<sup>e</sup> div. légère de cavalerie est au contact de l'ennemi à Neufchâteau et René a établi un petit P.C. entre Inor et Mouzon, c'est la pagaille totale. Ironie ou inconscience des généraux en

chambres : on demande aux hommes de créer des pièges dans les bois de Carignan pour retarder l'ennemi !

Quelques chars de la division cuirassée française proche essayent de nous soutenir.

Un million d'hommes se met en marche des roches d'Ardenne aux polders de Zélande. Les premiers blessés passent, on ne sait pas quel projectile les a touchés ont-ils été touchés, ils ont l'air ahuri, les étendus comme les autres qui marchent sans trop souffrir mais comme les yeux fermés sur le monde. Voici trois prisonniers allemands qu'on convoie vers l'arrière. Le pont de Veldwezelt est tombé intact aux mains des parachutistes allemands, les Néerlandais ont détruit les ponts de Maastricht obligeant les Allemands à traverser la Meuse en canots pneumatiques.

Entre Wavre et Namur, la position fortifiée est inachevée lorsque arrive l'armée française, le mécontentement du commandement est grand parce que les Belges ne les ont pas prévenus, bon d'accord mais alors à quoi servons-nous, Brouillard, Mairesse et moi ? Nos rapports ont été clairs, non ? Entre Louvain et Wavre, les Britanniques ont la surprise de trouver les fortins bien fermés à clé, les dites clés se trouvant au quartier général du génie belge à Bruxelles !!! Les clés étant parvenues, les Anglais constatent que les affûts Chardome Squifflet ne correspondent pas à leurs mitrailleuses et ils devront donc construire des banquettes de tir à côté des casemates.

Dans le Luxembourg belge, les ponts ont été minés et les chasseurs ardennais tiennent bon en harcelant les aéroportés allemands sur leurs arrières, à Léglise et à Bodange particulièrement. A Bodange le commandant Maurice Bricart tient une heure devant la 1ère panzerdivision il est abattu en fin de combat.

En ce sinistre 10 mai, une lueur existe le roi Georges VI de Grande Bretagne démissionne Chamberlain à Londres et appelle aux fonctions de premier ministre Winston Spencer Churchill.

La 1ère DLM et la 5è sont rapidement devant Bergen-op-Zoom et au contact avec l'ennemi à Bréda. Un avion allemand est enfin abattu près de nous, en soirée, c'est un Heinkel 111, tout le monde court voir, l'avion repose sur ses bombes, il est déjà gardé par des militaires du 4è génie, je m'approche cependant et je constate qu'il est très bien équipé. L'allemand qui est avec moi entre dans le cockpit et en ressort avec des cartes, une mitraillette, une hachette à main, un parabellum et une petite mallette noire pleine de cartes. Le colonel Lestoqoy le réprimande vertement. L'officier allemand avait une de ces morgues !

Et les journaux du soir de publier que tant mieux, il fallait en finir, d'autant plus qu'ils ont commis la faute d'attaquer là où on les attendait !

A Carignan, à 20h 30 le lieutenant Launay essaye de savoir ce qu'il faut faire avec les 75.000 litres d'essence et le dépôt d'obus de la rive droite. Pas de réponse, tant pis s'il se goure, à neuf heures du soir, il fait sauter le pont, brûler l'essence et retirer ce qu'il peut d'obus.

Ici, nous soupçons dans une ferme contre le canal, point d'appui du 5è peloton. Je vois encore ici de fameux arriérés, les gosses mangent à même le plat, sans couverts. Je reste de quart jusqu'à minuit à épier leurs rumeurs, bruits et ombres et toujours le grondement des blindés et la moulinette des avions. Je dors quelques heures sur la paille pendant que les bataillons de couverture néerlandais se replient sur la rive occidentale du Zuid Willemsvaart et pendant que les forces de la 7è armée française montent sans discontinuer sur Bréda et Tilburg.

Où est Pilou, je suis inquiet ?

Samedi 11 mai 1940.

Donc, c'est arrivé, c'est la guerre et quelques-uns pensent qu'ils l'ont toujours pensé en regardant les cimetières de villages... Les avions allemands bombardent la

route de Lierre à Bréda où passent sans arrêt les renforts. A chaque bombe lâchée, le sol tremble, aucun avion allié dans le ciel, on parle beaucoup de parachutistes, beaucoup trop car tout le monde 's'énerve, on voit des parachutistes partout !

Ordre est donné aux élèves des écoles militaires de Bruxelles, Namur, Héverlee et Bruges de se replier vers Montpellier. Comment est-il imaginable qu'on donne cet ordre de repli à des jeunes gens en pleine forme dont la vocation première est de se battre, curieuse manière pour eux de commencer une vie d'officier que celle de fuir le pays en guerre sans combattre, capituler avant de commencer.

Sur les 120 kilomètres de canal Albert, d'Anvers à Lixhe, se trouvent dix divisions accolées dont quatre de réserve B sans valeur militaire, le front est énorme, la septième division doit tenir à elle seule vingt kilomètres derrière Eben-Emael. Deux divisions de cavalerie motorisées qu'Albert connaît bien sont réparties sous cinq autorités différentes en Campine, sur la Gette, à Spa, à Liège sur l'Ourthe, sur la Semois, dans le Hainaut. Comment rassembler dare dare tous les chars disponibles ?

Grâce à la neutralisation des ponts de Vroenhoven et de Veldwezelt, l'ennemi est solidement installé sur la rive gauche du canal Albert, tout de même un peu contenu à Broiegden, le major du génie Georges Tilot fait sauter un ponton qui résistait aux mises à feu initiales.

Vers 12h, les chars allemands entrent à Tongres, à 13h30 ils sont à Looz et à Kortesseem, d'autres foncent vers Juprelle, Xhendremael, Momalle et Waremmes. Le 3<sup>e</sup> corps belge se replie sur la Meuse en grand désordre, les décisions du commandement belge sont donc de faire reculer la 1<sup>ère</sup> D.I. qui abandonne le canal Albert, envoyer la 7<sup>e</sup> vers Laon pour se refaire, replier la 2<sup>e</sup> qui vient de perdre ses armes lourdes et la 4<sup>e</sup> qui a tout perdu sans combattre !!!! Vers Alost

Je m'aperçois qu'on n'a vraiment pas exploité les renseignements que nous avons transmis au général Laurent, la nullité de ce brave homme est-elle donc encore plus grande que les bourgeois de Bruxelles le disaient, Laurent une simple potiche mais alors qu'a t il fait de nos petites communications et son adjoint Dupont ou Dubois ou comment encore, ... ? Comme l'armée n'était en principe destinée qu'à la défensive, la doctrine n'envisageait la contre-attaque qu'avec méfiance. Les enseignements de la guerre d'Espagne auraient dû montrer que de petites unités blindées forçant le flanc de l'ennemi connaissaient de bons succès. Mis en marche depuis hier, j'apprends que le 152<sup>e</sup> arrive à Chesne-Populeux, puis s'enfonce vers le bois de Raucourt. L'aviation allemande est maîtresse du ciel : La Luftwaffe a engagé contre nous 1120 bombardiers lourds, 384 bombardiers en piqué, 1264 avions de chasse, 591 avions de support d'infanterie et de reconnaissance plus 600 appareils principalement entraînés à tirer des planeurs et à exécuter des missions diverses. Ils arrivent du ciel depuis hier, les Allemands qu'on finissait par ne plus vraiment attendre. Sont bombardées les villes et villages qui tracent la ligne d'attaque : Arnhem, Nimègue, Eindhoven, Tilburg, Roermonde, Maseik, Hasselt, Anvers, Liège et Saint Trond, Waremmes et Namur, Huy, Andenne, Ciney, Dinant et Charleroi, Lille, Valenciennes, Dunkerque, Charleville, Calais, Hazebrouck et Courtrai, Saint Amand et Mons, Orchies, Laon et Binche, Hirson, Lens, Liévin, Avion, Henin, Douai et Givet, Fumay et Compiègne, Pontoise, Conflans et Villerupt, Saverne et Strasbourg. Ils ont mitraillé des trains stoppés dans les campagnes et dans une rame en provenance de Sedan, une femme a perdu ses sept enfants. Les barbares sont de retour ! Ils arrivent avec leurs avions et leurs chars comme l'avaient prévu Brouillard, de Gaulle et Robbe. Ils arrivent avec leurs bombes, leurs mitrailleuses, leurs sirènes. Le souffle de l'air déplacé par les appareils qui rasent les arbres et les toits est pétrifiant. Le bruit infernal des explosions est paralysant. Le ciel nous tombe sur la tête. Tous les Français

ont vu aux actualités cinématographiques les avions plonger en Espagne sur les fantassins. Aujourd'hui le cinéma est dans la rue. L'un après l'autre, en ordre de bataille, les avions piquent vers le sol en tirant, la terre monte au ciel et des cratères restent béants. Ils bombardent la route Lierre-Bréda où passent sans arrêt des chars français pour les armées du nord. A chaque bombe lâchée, le sol tremble, toujours aucun avion allié dans le ciel ! Les soldats flamands ont reçu un ordre mystérieux leur rappelant que les Allemands sont frères et qu'il vaut mieux se constituer prisonnier. La mairie de La Besace est mitraillée depuis six heures, heureux le colonel Chrétien qui y avait déposé ses affaires et décidé d'y placer son poste de commandement ! Le général de Lafontaine prend un haut commandement et s'adjoint Albert qu'il expédie avec les trois autochenilles qui restent valides vers la 295<sup>e</sup>. Je rappelle à chaque chef de groupe les missions de son F.M. Je suis très inquiet à propos de Pilou, est-elle arrivée à bon port et que fait-elle ? Les permissionnaires commencent à rentrer, les trains marchent couci-couça, très irréguliers, les gares sont très encombrées, des fantassins français arrivent à Liège, les Allemands piétinent, en somme, peu de vraies nouvelles. Ici, il n'y a plus d'électricité, pas de postes de radios, pas de nouvelles. J'écris un mot en vitesse à ma mère et un à Pilou mais ces lettres ne partiront pas, j'ai le cœur comme une pierre.

Dans les journaux parisiens les titres : La Hollande et la Belgique attaquées résistent aux troupes allemandes. Est-ce que se cacher dans des trous est résister ? Et se cache-t-on ? Les tranchées sont trop larges en général, trop rectilignes, elles sont peu profondes et la plupart des emplacements d'armes automatiques ne sont pas spécialement protégés. Pas de mines, peu de mitrailleuses, peu de téléphones, quasi pas de radios. Un peu de tôles et quelques poutres constituent souvent l'abri des officiers de première ligne. Des bataillons entiers ne peuvent pas communiquer !

L'effort allemand porte à fond sur Eindhoven et Sedan, des ordres mystérieux et de source inconnue arrivent dans les téléphones pour inciter les hommes à reculer, fuir, se rendre, des fausses nouvelles paniquent soldats et civils, des câbles téléphoniques sont coupés, la cinquième colonne ?

La cavalerie effectue des missions retardatrices sur la rive droite de la Meuse et vers huit heures du soir, des éléments de la cinquième division d'infanterie motorisée entament des travaux défensifs. Les hommes sont fatigués par les longues marches qu'ils viennent d'accomplir pour rejoindre leurs positions. Ils sont mal équipés et lourdement chargés. En face de nous, des sportifs accomplis en tenue de combat légère avec armes offensives efficaces. Chez les Allemands, ce sont les camions qui transportent, pas les hommes ! Et ils ont des mitraillettes, celles que nous attendons depuis 1926 !!!

Rien de spécial pendant mon quart, tandis que j'apprends que la 4<sup>e</sup> cuirassée entre Durbuy et Marche subit les assauts continus de la 7<sup>e</sup> panzer et que la 19<sup>e</sup> panzer va entrer dans Suxy, Neufchâteau et Libramont, à quelques kilomètres de chez moi. Tisserant parvient à me faire savoir qu'à Honnogne St Martin, ils sont attaqués par des Stukas mais que les hommes tiennent merveilleusement bien mais qu'en fin de journée des réfugiés ont semé la panique en fuyant devant les bombes lâchées par des Dornier.

Lentement les blindés s'approchent, pointant leur canon et sous leurs coups les murs de la maison des Alysses éclatent, des flammes l'embrasent déjà, les premiers hommes qui bougent sortent du bosquet le long de la rive serrés les uns contre les autres près d'un transformateur d'en haut une casemate tire sur eux croisant son feu avec les ouvrages voisins, des hommes essaient de traverser de monter sur des bateaux, ils sont repoussés le martellement incessant des mitrailleuses lourdes criblée de balles les radeaux pneumatiques dont l'air s'échappe en sifflant, un énorme faut y aller succède à un

silence fragile, les hommes s'élancent, la rivière doit être franchie sous peine de rester sur la rive et de mourir sous le feu de l'ennemi, on monte à l'assaut de la casemate, les cisailles découpent le réseau de fils de fer les fortins sont attaqués au lance-flammes.

Kintzelé est aller chercher du combustible pour notre brasero car la nuit est fraîche, toujours des coups sourds de bombes sur la route de Bréda et sur le chemin de Grobbendonck à Viersel. Les bagages sont partis vers Boom.

Les hommes et moi nous pensons aux femmes, aux enfants. Les femmes ne sont plus que des souvenirs de douceurs repoussés au delà de l'imagination dans un monde irréel, on allait voir bientôt ce qu'on allait voir, demain on rase gratis et tout le bataclan viril est en route, n'est ce pas ? La guerre arrache des millions de Belges et de Français à leurs maisons, à leurs villages et les jette sur les routes pour un exode massif où les avions les poursuivent, les mitraillent. Les avions atteignent en quelques minutes leurs objectifs et plongent les civils et les militaires dans l'horreur d'une guerre jusqu'ici très journalistique. Aujourd'hui, voici la guerre totale. Le week-end de pentecôte commence bien. Le fort d'Eben-Emael qui devait tenir huit à quinze jours est tombé le premier jour de l'assaut malgré l'héroïque défense des hommes sur place. Cette défaite : la reddition des occupants du fort joue un effet moral désastreux sur la population de Liège et sur les troupes au combat dans la région. Le général Michiels, depuis la casemate du fort de Breendonck donne des ordres de repli tant pour les Belges que pour les Français, sur la ligne Wavre-Koningshooit. L'armée belge se replie là où l'armée française prend ses positions. En reculant, les Belges font jouer des plans de destructions et d'obstructions qui ne tiennent pas un quart d'heure face à Rommel, parfaitement renseigné par sa cinquième colonne des possibilités routières et des militaires en place. Et mes soldats tirent sur des avions, quelle manie, ils tirent sur tout ce qui vole, même à deux

kilomètres, même sur les deux pelés alliés qu'on a aperçu, enfin, j'ai pu leur faire comprendre que cela ne servait à rien.

Un adorable dimanche de Pentecôte, voilà ce que devait être ce 12 mai 1940, j'avais obtenu un congé, Pilou et moi devions nous aimer et nous perdre cent et mille fois l'un dans l'autre comme nous adorons le faire. Ah oui ! où est la semaine de congé tant attendue ? Que de beaux projets s'écroulent ! On annonce, enfin ! que notre aviation va tenter d'enrayer l'avance allemande, 637 chasseurs français sont engagés aux côtés de 280 bombardiers antiques et de 489 avions de reconnaissance, les Anglais décollent de chez nous avec 416 appareils divers dont seulement 92 chasseurs, hélas, les Belges font un effort dérisoire avec 78 chasseurs et 40 bombardiers, les Hollandais mettent à la disposition du commandement 63 chasseurs. Tous ces avions seront balayés, sacrifiés, détruits par l'irrésistible poussée allemande. Dans les journaux parisiens, on écrira que l'effort ennemi se porte sur la région où les armées hollandaises et belges sont en liaison. Quelle liaison ? Quelles armées ?

Un tas de briques, au confluent des deux canaux gêne le tir de la première compagnie. Chaque peloton doit y travailler à tour de rôle, c'est un gros travail de lancer toutes ces briques au bas de la digue, mais tout de même cela va assez vite, une petite alerte, trois avions qui foncent en rase-mottes sur l'écluse, tout le monde à plat, heureusement les bombes ne nous sont pas destinées. Toujours des coups de feu au moindre bruit de moteur et tous tirent absolument mal. Les Allemands sont à Neerpelt, donc la Meuse est franchie ! Et les Hollandais ? Que vont-ils faire ? Vont-ils inonder et se retirer dans la Hollandsche Vesting ? J'écris encore des lettres inutiles à Pilou car du pays, pas de nouvelles précises, j'espère que toute la vallée de la Meuse et de la Semois ont été évacuées car si des combats ont lieu chez nous .... Ah là là ! Si au moins, j'avais une lettre. Quel beau dimanche !

Dans le secteur de Dinant, la Meuse coule dans une vallée très encaissée et la rive droite est plus haute que la rive gauche, celle par laquelle arrivent, d'après les informations tronquées qu'on obtient, les panzers, ces chars allemands qui roulent dit-on si vite. Ils se présentent à Houx, face à la vallée de la Molinee, précédés par les hommes du bataillon motocycliste allemand numéro 7, ils vont occuper rapidement l'île. Mes collègues du génie font sauter les ponts de Meuse, il y en a 43. Trente ponts routiers, douze de chemin de fer et un pont de tramway. A l'exception des ponts de Mézières, tous ont été détruits aujourd'hui. A Yvoir, les automitrailleuses allemandes étaient si proches de passer que le lieutenant belge Demay est tué, c'est le colonel français Cuny aidé du chef-médecin Bertrand qui détruiront et le pont et l'automitrailleuse, hélas ils seront abattus durant cette action héroïque.

Au début de l'après midi du douze, la 7<sup>e</sup> armée reçoit l'ordre de se replier à l'ouest de l'Escaut et seule la 68<sup>e</sup> division restera en Zelande. Au GQG interforces, Albert et des sous-officiers du 4<sup>e</sup> régiment d'automitrailleuses arrivent de Neufchateau avec de nombreux renseignements et hélas de mauvaises nouvelles pour ceux qui ont de la famille le long de la Semois : toute la rivière sauf son embouchure est aux mains des Allemands. Des isolés ont fui à la nage, sur la Chiers également. Le pont de Blagny est tenu sous le feu.

La compagnie de mon ami René est envoyée ( ordre parvenu par un joyeux cycliste ) vers le bois d'Omicourt au sud de Sapogne qu'il ne peut atteindre qu'aux prix d'efforts incroyables pour traverser la masse chaotique des réfugiés qui partent vers l'ouest ou le sud et créent des états de confusions et de panique. Venant du nord, des militaires ont l'air de fuir, dira-t-il, se demandant qui a donné un ordre de retraite ? Il est déconcertant que les Allemands aient presque atteint la Meuse en si peu de temps. Pourvu qu'il n'arrive rien aux Hautes-Rivières et sur la route de Gedinne. On parle de contre-attaque française au nord de Turnhout; donc il y avait une attaque al-

lemande ! au Nord de Turnhout ! Une conférence se tient à Casteau et on dit que le roi Léopold aurait émis des doutes quant à la capacité de l'armée française de soutenir le choc. Il ne croit pas non plus en la nomination d'un nouveau commandant en chef inter-alliés. Les Allemands sont dans la vallée de la Semois, l'aviation alliée bombarde Bouillon et détruit la moitié du bel hôtel Panorama que des générations de chasseurs ont fréquenté. Aux pieds de l'hôtel le général Guderian lit ses cartes, il va engager ses blindés à l'insigne de la feuille de chêne dans la forêt de Sedan. Dans la soirée, près de Carignan, les 5 et 6<sup>ème</sup> cie sont attaquées dans les bois. Les hommes ne disposent pas de moyens de communication et envoient un coureur prévenir leurs supérieurs de l'assaut allemand. Le lieutenant Leforestier sera encerclé et refusant de se rendre, il sera abattu. Les chars débouchent par le calvaire d'Illy tandis que l'artillerie française pilonne l'entrée de la ville mais Sedan en flammes n'est pas vraiment défendue. On se rappelle que Guderian connaît bien l'Alsace et les Ardennes : en 1912, il était cantonné à Bitche et il a fait publier un livre en 1936 « Achtung Panzer » qui décrit parfaitement les tactiques qu'il utilise en ce moment. Albert est envoyé avec un adjudant pour aller démonter un bigorneau resté en place et détruire des documents confidentiels que le commandant Badin avait apportés. Il dépasse la voiture versée au fossé du capitaine Bouchon et redescendant une colline voit des chenillettes de la 71<sup>ème</sup> qui foutent le camp, les salauds ! ils lâchent les fantassins qui marchaient derrière eux. La nuit, Dejardin arrive en courant à la fin de son quart, il nous réveille : « des parachutistes » oui c'est bien cela, mais non, ce sont des projecteurs qui éclairent des nuages. Voilà le commandant de compagnie de mauvaise humeur, il ne veut plus nous voir dans son abri, allez ouste, toute la nuit dehors ! Où est notre petit nid de Muno, si douillet tout doux ?

Lundi 13 mai 1940

Puisque le commandant ne veut plus nous voir, il faut que je me construisse un abri; j'ai commencé à terrasser, histoire de me réchauffer, vers 4h, le radio du groupe de reconnaissance d'Albert m'informe que des fantassins allemands ont passé la passerelle de l'écluse d'Yvoir que l'on n'avait pas fait sauter, comme aucune d'ailleurs, cela valait bien la peine de détruire les ponts ! Il paraît que les écluses détruites auraient permis de franchir la Meuse à gué, moi je veux bien, mais ça ne manque pas de m'étonner tout de même, donc, coupant les malheureux barbelés placés et quelques fameux ensembles de Cointet, des soldats allemands mettent pied sur la rive gauche de Meuse près de Anhée. Le bruit du barrage et l'obscurité les a bien protégés jusqu'à ce qu'ils soient aperçus par une sentinelle du bataillon Cadennes. L'écluse est alors sous le feu de quelques hommes à peine, tandis qu'on dort au château de Senenne. A 4h l'artillerie allemande a commencé ses tirs vers les positions françaises sur trois cents kilomètres de front. Je n'ai rien commandé, pourtant voici quelques soldats qui arrivent continuer le travail de terrassement que j'avais commencé, bientôt la moitié du peloton est là, en quelques minutes un abri fermé est construit et bien camouflé dans la digue, je m'installe avec les caisses de grenades et les détonateurs; Kintzelé va venir aussi, un loustic a mis une plaque au-dessus de l'entrée : « Villa lieutenant souriant ». A six heures du matin, on perd la liaison au moment où l'on apprend que d'importants groupes ennemis ont franchi la Meuse vers Yvoir et Godinne où se trouve normalement le général Bouffet et son 11<sup>e</sup> corps d'armée et qu'ils grimpent au nord de Grange. On dit que le fameux général allemand Rommel est à leur tête. Albert écrase les muguetts qui embaument l'air des sous-bois d'Ardennes. Les clochettes fleurissent à profusion et ce n'est vraiment pas un temps de guerre, n'est-ce pas ? Son escadron vogue de bois en forêts depuis Namur ce matin puis appelé pour renforcer un groupe de fantassins qui espérait le renfort de la 18<sup>e</sup> qui n'arrive pas de Hirson

d'où elle devait marcher pour rejoindre. Seule la 4<sup>e</sup> de cavalerie légère se positionne en repli sur les hauteurs depuis la Marlagne jusqu'aux sept Meuse. Pas de nouvelles de Pilou, sans doute la poste fonctionne-t-elle au ralenti ? Le gouvernement belge fait savoir que tous les jeunes non engagés et non mobilisés de 16 à 25 ans doivent rejoindre Roulers avec une couverture et des vivres pour deux jours. Ils sont plus de dix mille dans ce cas et vont envahir ainsi la ville et les villages avoisinant. S'il y a des bombardements, cela sera le carnage. L'aviation allemande frappe vite et fort, elle vient de détruire la gare de ravitaillement d'Hirson, ainsi les munitions n'arriveront plus.

Albert me fait savoir que les boches sont dans le bois de Surinvaux près de Maredsous et que la panique a envahi la région de Bulson sous le bois de la Marfée. Dans ce pays fangeux où depuis près d'un an des hommes sont cantonnés dans des granges, à pourrir à ne rien faire sinon à apprendre à être plus que fainéants, même les officiers semblent avoir perdu le goût du commandement et de l'action. Ils se sont affolés à l'arrivée des Stukas et ont reculé en désordre. On sait qu'à 13h, les hommes cantonnés à Bioul essayent d'avancer mais sont impitoyablement bloqués par les tirs de l'aviation allemande, à 15h30, perdant leurs mortiers, les hommes de la 129<sup>e</sup> se dissimulent dans les bois d'où ils ne s'extirpent que vers 6h du soir pour faire repli, eux aussi, très en désordre tandis que l'ennemi s'est déployé de part et d'autre de Sedan, et qu'il a atteint la cote 247, le village de Wadelincourt et le bois de la Marfée. On aurait pu employer nos 105 ou des 155 pour tirer sur les chars allemands mais il n'y avait plus de serveurs aux pièces.

René a traversé la Bar, au carrefour, il arrête sa compagnie de marche, les hommes sont fourbus, il leur accorde une demi-heure de repos qu'il va mettre à profit pour se repérer. D'abord, rejoindre l'autre carrefour, sur la grand route, là, regarder. Et ce qu'il voit, c'est une belle limousine qui arrive sur lui, emplie de têtes d'enfants et de paquets, de valises, d'objets les plus divers arrimés

sur le toit et sur la malle arrière, le tout protégé par un matelas installé pardessus. René a entendu parler des gens qui s'en vont, il n'en avait pas encore vus vraiment. Voici son premier contact avec l'exode. Une femme assez jolie conduit le véhicule, vitre baissée, elle demande :

« Lieutenant, pensez-vous que nous trouverons de l'essence au village ? »

Un quart d'heure plus tard, revenu à sa compagnie et l'ayant remise en route, René se représente au carrefour, il est envahi et la compagnie progresse difficilement dans le flot de réfugiés dont le nombre croît d'heure en heure. Éprouvés par la fatigue et par l'incertitude comment faire courir des hommes avec tout leur barda, soixante kilomètres pour atteindre les bois de Raucourt ! Sous le feu des Stukas, les compagnies d'infanterie ne progressent pas à plus d'un kilomètre heure perdant hommes, matériel et courage et finalement ne participent pas à la vraie bataille de la Meuse. Comment circuler assommés par les coups de boutoir de l'ennemi, au milieu d'un désordre indescriptible. Les compagnies d'artilleries sont franchement en débandade. Les motocyclistes allemands sont retenus quelques instants aux Hautes Buttes et sur la grand-route à Givet mais la compagnie malgache qui était sur place a été neutralisée elle-aussi par un violent bombardement. Les Allemands sont passés à Monthermé sur les vestiges du pont mal effondré après son minage. Albert me fait savoir qu'un blindé allemand lui a foncé dessus et qu'il s'en est bien tiré mais ce n'a pas été le cas de nombreux chars et de bien des fantassins qui sont broyés par l'avance ennemie. Les cadavres commencent à s'accumuler partout.

Lundi de Pentecôte chaud et vaporeux dans les collines boisées de la pointe de Givet. Dans la presse parisienne, on annonce que des troupes françaises participent en Belgique aux combats et contre-attaquent avec succès alors que le capitaine Balade essaye en vain de convaincre le général Bouffet de faire mouvement.

— « Je vous assure mon général, ils seront sur nous à l'aube. »

Là on tiraille, plus loin c'est l'épouvante. Le lieutenant Michard appartient à la malheureuse 55<sup>e</sup> division qui s'écroule sous le poids de centaines de bombardiers qui traitent Sedan depuis onze heures ce matin. La déflagration des explosions paralyse les hommes et les communications sont nulles. Tous sont terrés dans leurs abris, silencieux, incapables de bouger. Le sifflement se produit, un homme crie que celle-ci est pour eux. Les bombes bouleversent le sol, renversent les batteries, tuent les chevaux et ceux qui ne meurent pas sont affolés, inutilisables, les liaisons téléphoniques sont coupées, quel renfort, quel réconfort espérer ? Certains ont connu Verdun, ils prient, ils tentent de dominer leur peur mais comment résister : en une fraction de seconde on est passé de la drôle de guerre à l'enfer. Rien dans le ciel ne détruit la belle ordonnance de l'armée allemande en vol. Les vagues d'avions succèdent aux vagues précédentes, ils sont des centaines, le ciel est noir d'avions. Précédées du Henschel à moteur de machine à coudre, ce moucharid impitoyable, les lignes de Stukas et de Dorniers se coulent vers les obstacles à abattre : ponts, usines, casernes. L'armée française est démunie de batteries anti-aériennes et même en de nombreux endroits, on possède des fusils mitrailleurs dont on ne sait comment se servir. Je viens d'en faire l'expérience en étant officier de tir, il y a quelques semaines encore. Nos avions de chasse font ce qu'ils peuvent mais que peuvent-ils ? Sur Sedan on dispose de treize vieux Curtiss commandés par le lieutenant Marie.

Sur les hauteurs de Monthermé le colonel Tullius regarde l'isthme tout entier camouflé par la brume où règne un silence inquiétant, des hommes et des bateaux vont essayer de tenir le choc, à nous les panzer, voici deux trois canons antichars dont on va bien se servir ! Des coups de feu claquent et des hommes s'écroulent, une mitrailleuse nous pointe d'en face !

A 19h, ici au canal Albert, ordre de départ, est-ce une relève, oui je crois, je vois des uniformes français dans la section qui s'avance. Matériel rassemblé, tout est

en ordre, les hommes en contrebas de la digue, le brouillard est dense, la lune si pâle.

On attend, non, ce n'est pas une relève, on abandonne le canal pour occuper la position Koningshooikt-Wavre Anvers Louvain, que se passe-t-il ? Les destructions mises en place par le génie belge semblent n'avoir que peu d'effets sur la progression ennemie. Dans l'entre-Sambre et Meuse, des hommes en loques arrivent de partout nerveusement écroulés depuis les hauteurs de Meuse. Ceux du 1/66 d'infanterie résistent et font une coriace défense dans les faubourgs de Dinant mais à 20h30, un char allemand a franchi la Meuse, ils passent aussi à Monthermé où ils sont bloqués à deux cents mètres de la rive, le général Bouffet pense à replier le P.C. de Falaën. Au soir de ce treize mai, des soldats du génie refluent et se bousculent aux soldats du 120<sup>e</sup> d'infanterie, dans les ruines de Thelonne. Fuyez, crient-ils, ils arrivent !

Le capitaine Garreau ne peut retenir les hommes qui s'encourent à toutes jambes

On apprend que les chars ont réussi à passer de part et d'autre de Sedan depuis quatre heures déjà. Les boches occupent une tête de pont de six kilomètres de long sur quatre de large. Après ceux du Bouillonnois, de Fabert, de Torcy, de la place Turenne, de la gare, le dernier pont de Meuse, celui de l'écluse, a sauté et des unités de réserves seraient en marche vers Sedan. Minuit ici, enfin ordre de départ, le brouillard est de plus en plus opaque, nous suivons le canal par la rive est, un formidable bruit de chars sur le pont de Nijlen, les régiments français s'en vont aussi. Là bas en Ardennes, paraît-il, toute la nuit comme la nuit dernière, se moquant des consignes, des colonnes entières de matériel motorisé allemand rouleront plein phare dans la forêt.

La journée du 13 s'achève sur un terrible constat, depuis trois jours nous reculons, nous perdons du monde tout s'effondre, je suis sale, fatigué j'ai l'impression que ma tête va éclater.

Albert roule en retrait dans l'entre-Sambre et Meuse, il a reçu l'ordre de chasser l'ennemi du village de Haut le

Wastia tandis que Duchatelle monte vers Gembloux avec une compagnie de tirailleurs marocains.

Dans les près il y a des chevaux et des vaches, sur les routes de milliers de gens avancent vers nulle part. Gembloux depuis hier est complètement vide des milliers d'obus s'abattent sans cesse sur la commune, la manoeuvre D commencera dans quelques minutes, ce sera la première bataille de chars de l'histoire, hélas nous allons y perdre le meilleur.

Une petite fille à vélo passe, elle tombe, elle a peur, elle s'affole, se relève, court vers le fossé, vers un pré, protégée de la vue par des aubépiniers : tu es la dernière, petite fille il n'y a entre toi et l'ennemi aucun civil aucun soldat derrière toi il y a l'ennemi qui arrive...

14 mai

2h du matin, nous sommes à Emblem devant l'église, le commandant lit la carte et marque l'emplacement de la compagnie, mission spéciale : le pont; installation des quatre groupes dans le noir, nous sommes harassés, vraiment je tombe endormi sur de la paille.

On me réveille, il faut déménager de nouveau; le commandant a mal compris le pont sera tenu par la 9<sup>e</sup>. Il fait déjà clair, je suis très étonné en voyant des gens abandonner précipitamment leurs maisons. Nouvelle installation, tous les groupes sont en place, rien de grave ne se passe dira-t-on, je vais encore me reposer une heure, un lieutenant de la 15<sup>e</sup> veille, je le remplacerai plus tard, je pénètre dans une maison qui semblait vide. En réalité j'en chasse un sergent de la 4<sup>e</sup> et deux femmes; il les avait baisées avec une frénésie toute soldatesque, deux simultanément !

Je me suis étendu dans le lit ravagé et je me suis endormi comme du plomb. On me réveille, je me débar-

bouille un peu, je change de linge, Kintzelé se chargera de la lessive, le village est vide me dit-il, quasi, il ne reste que quelques habitants, les maisons sont abandonnées, les magasins ont été pillés, des caravanes de cyclistes et de piétons lourdement chargés sont sur la route. Je prends un café et remarque même un général français dans le flot des passants : la gravité de la situation est paradoxale, ici compte-tenu de ce qui semble se passer réellement puisque nous ne sommes pas, nous, encore au contact avec l'ennemi. Les infos arrivent par bribes et morceaux et un peu par Albert. Nombreuses sources de discorde et tiraillements entre les commandements Belge et Anglo-français. Il paraît que le commandant du 129<sup>e</sup> a perdu la tête et a lâchement quitté, abandonné son unité pour se réfugier à Vervins. On l'aurait mis aux arrêts. C'est la rupture à beaucoup d'endroits, par chez nous, la 55<sup>e</sup> a reculé, puis a pris complètement la poudre d'escampette et le général Libaud est en mauvaise posture à Monthermé. La 42<sup>e</sup> brigade de coloniaux fait des miracles mais que peut-elle face à la puissance de feu de l'ennemi ? Léon Blum qui est à la conférence du Labour party à Londres aurait déclaré que si les choses vont mal en Belgique et dans les Ardennes, elles iront mieux demain. Que ne vient-il ici lui-même ?

Constante belge de repli axe nord ouest vers Gand Bruges Ostende alors qu'il aurait fallu prendre l'axe ouest sud ouest Tournai Lille Dunkerque, non ?

Toute l'aviation allemande se concentre sur la Hollande, qui est avertie par voie diplomatique que Utrecht sera détruite si l'armée hollandaise résiste encore, quel culot ces Allemands !

Des soldats du bataillon cycliste qui tenait Turnhout passent à vélo, noirs et déguenillés, évacuation ? ? Je comprends mal, je ne pensais pas que tout le monde fou-tait le camp, littéralement, même le curé est parti en demandant qu'on ne pille pas sa cure. Le général Denis se rend au fort de Breendonck, siège du G.Q.G. belge pour

y apprendre le réel désastre du canal Albert en amont de nos positions et les très mauvaises nouvelles concernant l'attaque entre Dinant et Sedan.

Il est permis de se demander comment trois jours après le déclenchement des vraies hostilités le commandement français ne dispose pas de réserves suffisantes pour venir barrer la route à l'envahisseur.

A cinq heures du matin, dans le vacarme, on a bu du champagne trouvé dans une caisse traînant là, des vaches meuglent, pis gonflés à éclater, des avions passent en rase-mottes. Au loin, le canon. Manque d'hommes, manque de cadres, peu d'armes modernes, comment tenir ? Mais pour moi, tenir quoi, je n'ai pas encore vu un allemand sauf l'aviateur e l'autre jour. Le commandant passe avec Mairesse, on me dit en vitesse que le poste de commandement du général Corap est à Vervins, à cent kilomètres du front, que la peur cisaille nos armées, au pont de Montgon sur le canal des Ardennes un flot de réfugiés et de fuyards s'écoule sans arrêt. Que peut-on commander de la manoeuvre qui nous occupe ici ou là ? L'ennemi a mis à profit la nuit pour se renforcer très sérieusement sur la rive gauche de la Meuse, il continue ses bombardements en force, la gare de Tergnier est écrasée et des centaines de personnes meurent sous les décombres de halls où ils s'étaient entassés. Civils et militaires font la connaissance des bombes incendiaires. Partout des cadavres, hommes femmes vieillards enfants sont hachés ou brûlés. Albert me raconte dans notre merveilleux poste « Onde HAS » qui fonctionne toujours une scène incroyable sur la place d'un village dont il ne sait plus le nom : Ayant tiré les trois obus explosifs qui lui restaient, il s'est crapahuté en dehors de son char parce que des panzers arrivaient à toute allure. Il court vers une automitrailleuse qui l'attend derrière un mur de jardin. Sur le talus, un soldat est ensanglanté, il se meurt. Une jeune femme en haillons est penchée sur lui, elle sanglote, elle est quasi allongée sur le mourant, elle suce le sexe de ce jeune soldat agonisant et avale son sperme avec son dernier soupir, le premier char allemand est bien près,

une rafale, la jeune femme n'est pas touchée, Albert un instant immobile l'empoigne et ils courent vers le sergent Candereil qui attend. L'automitralleuse démarre, entre dans un sous-bois et échappe à la vue des ennemis. La femme, dans la voiture pique une crise de nerfs, ordonne qu'on la dépose, on doit la frapper pour qu'elle se taise. Albert la remettra aux mains d'un infirmier du 13è.

Les ordonnances sont réunis dans la cuisine de la cure et confectionnent un repas tant bien que mal, nous sommes cinq officiers, le commandant, Dejardin, Mairesse, Joris et moi. Le vieux grogne comme d'habitude. Je fais activer le creusement des tranchées. Kintzelé a fait un trou pour mon P.C. d'où je vois admirablement le terrain : l'inondation sur un kilomètre puis le Hoogbosch puis les digues du canal et de la Nèthe avec quelques bicoques isolées. La cuisine est juste derrière mon PA, avantage, car les hommes ne doivent pas courir trop loin. Vers 13 heures, on me dit qu'alors que la division cuirassée essaye de se rassembler pour monter vers Gembloux, il y a eu contre ordre et tous sont repartis vers la Meuse où les têtes de pont ennemies deviennent des véritables corps d'armée. Dû a l'exode des populations belges et des fuyards, on ne passera pas c'est clair.

A Roulers les jeunes gens réunis sont poussés à la fuite par une population traumatisée par ce que l'on sait déjà du front et par les bombardements. Ce matin, les villes de Flandres ont été attaquées par l'aviation. L'armée hollandaise semble à bout de force et la progression allemande est plus fulgurante encore vers Rotterdam que vers nous.

Belges, Britanniques et Français sont bien en place sur cette fameuse ligne KW mais ils sont atterrés par le fameux coup de faucille de l'armée allemande qui roule vers la mer à toute vitesse. Les Belges sont stupéfaits d'apprendre que Léopold III dit qu'il est inacceptable de se replier dans un réduit national et encore plus de se replier vers la France, pas question !

Dans la presse parisienne, on dit que la bataille grandit sur un front de 400 kilomètres entre Moselle et Zuiderzee, que l'aviation franco britannique a fait des efforts gigantesques dans la région de Maastricht.

Dans les prairies, concert de meuglements des bétails abandonnés, c'est triste, est-ce comme cela par chez nous aussi ? Le poste de commandement de la 55<sup>e</sup> se trouve à Font-Dagot sur la route de Bulson à Maisoncelles. Le général Henri Jean de Lafontaine, vieux gaulois aux somptueuses moustaches croit encore qu'il est capable de stopper l'attaque qui se déroule sur ses flancs, mais il laisse entendre que la Meuse n'a pas la largeur de la Vistule et que le génie des assaillants leur permettra de la franchir assez rapidement en de nombreux endroits avec tout leur matériel. De son observatoire, il voit la forêt ardennaise d'où arrive l'ennemi qui déboule sur les routes sinueuses de Givonne et Saint-Menges, puis il voit les prairies marécageuses de Bazeilles et Donchéry et la presqu'île de d'Iges. Tout cela est déjà perdu, aux mains de l'ennemi. Le saillant de Longwy a été abandonné. Sur le plateau Charlemagne on tient bon, mais pour combien de temps encore ? Il paraît que de Lattre de Tassigny les bloque devant Reims. Mais que nous est-il donc arrivé ? Plusieurs secteurs sont d'un calme curieux, on ne signale rien à Fumay mais à Chooz, ils sont passés avec des blindés de la 6<sup>e</sup> division Panzer. A Florennes, des unités pensent qu'il sera possible de repousser Rommel au-delà de la Meuse, Bruneau se concentre paraît-il pour avoir une force suffisante. Mais on manque de carburant ! Partout des brèches s'élargissent dans le front entre Namur et Sedan. Blanchard aligne trois corps d'armée sur la position que j'occupais il y a quelques mois, entre Sauvignière et Gembloux. Le général allemand Hoepfner attaque en force mais est contenu par le 4<sup>e</sup> corps et par une contre-attaque de cavalerie, on pense un instant que les Allemands ne passeront pas la nationale 4. Un régiment de tirailleurs Marocains résiste merveilleusement mais les ennemis appuyés par de l'artillerie mobile s'infiltrèrent dan-

gereusement. Un peu plus au sud, le général Martin prescrit l'ordre de repli sur la ligne Florennes - Philippeville - Mariembourg. L'ordre de retraite est là-bas comme un signal attendu pour une infernale fuite vers l'arrière. Une constatation s'impose : d'une part l'armée française ne tient pas le choc, d'autre part, l'ennemi a un plan de bataille magnifique et de plus réagit rapidement aux situations créées, à se demander si ces Boches-là n'ont pas d'informateurs chez nous ? La situation est préoccupante, c'est le moins qu'on puisse dire. Pourtant, en forêt d'Ardenne, sauf vers Dinant et Mézières, il ne s'est pas passé grand chose. Tout dépend d'un endroit à l'autre. Pour certains, tout est catastrophique, la contre-attaque s'est terminée en boucherie et en fuites éperdues. Une bataille de blindés s'est livrée à Raucourt dit-on et aucun renfort ne nous arrive. Les Allemands avancent dans notre dos

Au village près de nous comme dans tous les villages que l'on quitte, pillages en règle, portes enfoncées, des objets traînent partout, la vie s'est brusquement arrêtée, Pompéï ? Une pendule qui marche encore, un chien qui veille toujours, un cahier ouvert, la fuite, pauvres gens ... la position ici sera tenue à outrance dit le commandant, on compte sur nous, le Luxembourg est totalement occupé, des Anglais tiennent encore Louvain. Le temps est beau. Beaumont est plein de Sénégalais qui encombrent la route de Stenay, nous jouons à cache cache avec les avions.

Nous étions insatiables l'un de l'autre, comment sont les autres amants me dit une jeune fille qui se nomme Sabine, qui s'est arrêtée à vélo à quelques mètres de ma position, elle pleure en buvant un café que Kintzelé lui a offert, elle se demande où est son homme qui ne lui a plus donné signe de vie depuis vendredi dernier. Elle venait de faire l'amour avec lui. Je n'ai rien su de l'amour que ce que j'ai appris ces quelques jours avant qu'il soit mobilisé et me quitte pour s'en aller mourir là-bas, car il

est mort n'est-ce pas, dit-elle à Kintzelé et moi un peu gênés de ces confidences, nous qui sommes sevrés de Pilou, de nos femmes à nous, est-il possible monsieur l'officier que le désir ne cesse jamais de faire naître le désir et qu'à peine éveillés on veuille recommencer la nuit sans cesse à se projeter l'un vers l'autre ?

Où est Pilou, où est Louis en ce moment ?

La radio annonce les Allemands à Namur, à la gare et au dépôt de Flawinne ??? Albert prévoit un coup de main vers Inor mais les routes sont encombrées au maximum et sous les bombes qui sifflent on n'avance pas vite. Il arrive au château d'Inor vers trois heures, c'est une belle bâtisse aux murs épais entourée de beaux arbres sous lesquels il ferait bon se promener, le colonel Mamary est déjà là, il a installé une liaison téléphonique qui fonctionne avec des régiments de ci de là, on peut téléphoner à Ostende ou à Bruges, à Vancouver ou à Rome mais c'est très difficile d'avoir Longwy ou Carignan. Le général Baudet rejoint seul, sa division s'est évanouie, il est le seul combattant qui reste de toute une division, son chef d'état-major en reste coi, il est effondré, on se fixe des objectifs tout de même et il faudra convenir que Carignan sera au mains de l'ennemi dans très peu de temps. Cette nuit la ville sera incendiée, les troupes encore là vont partir pour Brouenne, on dormira aussi peu là-bas qu'ici sur le canal où je suis de quart jusqu'à minuit; surveiller l'inondation; De temps à autre un coup de feu, sur quoi ? rondes, mots de passe ...après minuit je m'endors recroquevillé dans mon trou de tirailleur en rêvant aux grands espaces de mer que je ne connaîtrai peut-être plus, quoi, le cafard ? déprime ? Garson me réveille pour me dire que le pont de Nijlen va sauter. Détonation formidable, d'instinct on a mis le casque et baissé la tête.

1940, 15 mai.

Déjeuner dans la maison du curé. Des avions nous survolent sans arrêt. Tout le point d'appui que nous tenons ici est prêt, encore quelques tranchées de communication à construire mais l'inondation monte. On annonce que le pont d'Emblen va sauter. Se retirer à 500m, mon peloton ne bouge pas, nous sommes bien à l'abri, gros fracs, moins que lorsque celui de Nijlen est tombé, d'ailleurs il a mal sauté celui-ci. On va essayer de faire repasser quelqu'un du génie pour achever. Des soldats installent déjà des planches. Le commandant Thiran appelle un homme qui s'engage sur la passerelle de fortune, trop tard, tac tac tac, rafale de mitraillette. Le lieutenant Lechat est blessé à l'épaule, ridicule de ne pas se faire couvrir ! Enfin donc, voilà les Chleuhs ! Des petits champignons blancs poussent en face, chez les Boches. Les hommes ont encore peur malgré que cette fois c'est notre artillerie qui cogne. Allez, diable ressaisissez vous donc, ça va les gars, de trou en trou des voix répondent que ça va, pas d'autres blessés pour le moment puis le monde entier bascule dans un roulement de tambour du tonnerre de dieu, voilà la riposte, pas un être en vue et pourtant des morts et des cris et la peur un sergent de la troisième compagnie est salement touché, je me hausse en dehors de la tranchée, à quelques mètres un cratère énorme, le dernier obus n'est pas tombé loin, quelle heure est il, le bombardement s'est arrêté, des hommes vérifient ce qui fonctionne encore et s'il y a des blessés dans la compagnie. La tension vous mine les nerfs l'ennemi est invisible, bon, l'aumônier de bataillon est passé, il paraît qu'il y a tout de même quelques morts, mais ce n'est qu'une escarmouche, plus loin au PC on ne sait quasi rien de cela, nous réoccupons nos emplacements de combat au mieux, j'observe les hommes qui devaient couler du béton, ils sont hors de leur abri, l'aumônier est fataliste et dit qu'ils vont mourir pour sauver la civilisation chrétienne, n'est ce pas ? On distribuera des légions d'honneur et des femmes se pendront au bras des vain-

queurs et comme toujours il y aurait des coucheries et des beuveries et cela désespère plus l'homme d'église que la mort des soldats.

A 11h 45, on apprend que l'armée néerlandaise met les pouces, bas les armes, la reine monte sur un croiseur et toute la flotte hollandaise rejoint les ports de Hull et Londres.

Le colonel de Gaulle est rappelé de Wangenbourg dans le bas Rhin où il ne se passe rien et on lui demande de prendre la responsabilité de former une unité et de foncer sur Laon et de barrer, rien moins, la route aux Allemands

Ils sont forts. A Eben-Emael, il paraît qu'ils n'ont perdu que six hommes pour conquérir la place. En quelques heures, ils ont neutralisés la plupart des défenses de Liège. Les soldats allemands sont équipés de radeaux pneumatiques pour franchir les cours d'eau, ils opèrent avec systématisme : deux rameurs, un mitrailleur à l'avant qui balaye la rive, trois hommes à l'action, ainsi ils débarquent à six de l'autre côté, sans se trouver psychologiquement à quelque moment que ce soit en dehors de l'action. Peu de pertes, chez nous aussi d'ailleurs, ce sont les civils qui déjà font les frais de la guerre; contre le mur de la gare de Givet, une femme est mortellement blessée, son bébé dans ses bras pleure, à côté d'elle un bambin de cinq ou six ans a le crâne ouvert, le tableau est horrible, la gare est en ruines, un train à l'arrêt, empli de fuyards a été mitraillé trois ou quatre fois, des morts, des morts. Un flot incessant de population encombre les routes : femmes et enfants avec couverture, sac à dos, valises en carton, c'est un fleuve humain de Belges et de Français du nord qui descend vers Compiègne

La radio de Londres annonce donc, avec le retard diplomatique qui convient, que le fort d'Eben-Emael est tombé, que la Meuse est ouverte aux Allemands et que l'armée néerlandaise capitule. Monsieur Atlee, leader du groupe travailliste anglais trouve qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer.

Des coups de feu ! Je grimpe sur le parapet pour mieux voir. Des taches anormales bougent près de la badhuis, un soldat affirme que ce sont des vaches, je n'en suis pas rassuré pour autant, des coups de feu encore, plus éloignés, un homme du 4<sup>e</sup> génie grimpe dans un saule tout proche; rien ne se passe, d'autres s'enhardissent et montent sur la berge. Tac tac tac tac Les balles ont sifflé à nos oreilles, en un clin d'oeil tout le monde a disparu dans la tranchée, je me ressaisis; j'empoigne le FM et je riposte; pauvre arme ! tire-t-elle à 400 mètres ? nouvelle rafale ennemie, peu à peu quelques hommes redressent la tête, je les engueule, ils tirent au fusil mais tout cela est inutile, la badhuis est au moins à 600 mètres, le FM est enrayé, zut alors ! les balles sifflent désagréablement et font de petites gerbes dans l'eau comme si l'on jetait une poignée de cailloux, deux blessés râlent au fond de la tranchée, j'ai de la peine à remettre tout le monde en place, le chef de groupe dans le boyau derrière à plat tout tremblant - en temps de paix grand gueulard colosse instituteur flamand —.. Eh bien Adamo ??

Je me coule par la tranchée vers la gauche, il faut ramper, clac, mon pantalon cède et chaque fois que je dépasse du crâne, un coup de feu pour ma pomme !

En quelques bonds, j'ai atteint le groupe arrière et tout va bien, les hommes sont à leur poste et calmes, dans le Hoogbasch, des Allemands avancent en ligne vers l'inondation, ils sont entre 1.500 et 1.000 mètres, on ne peut rien faire avec nos armes. Retour au PC, un blessé, Lambotte est évacué, un mort Antoine je le transporte avec Moray jusqu'à la maison la plus proche, il a été touché dans le dos.

La fusillade est terminée pour le moment, je vais aller manger un bout à la maison du curé et je raconte la bagarre. J'apprends une escarmouche au pont de Nijlen et on me dit que l'aviation allemande semble s'être pour un instant concentrée sur la 55<sup>e</sup> division et toutes les localités sont matraquées : Hannogne, Villiers, Croix-Piot, Frenois, Wadelincourt sont dévastées. Les casemates

sont éventrées, toute la région de mon enfance est pilonnée.

A Gembloux, tout s'écroule, un ordre de retraite partielle a été perçu comme le signal de la fuite générale. Les divisions en déroute reculent vers la Basse-Sambre ou vers Tubize sur le canal de Charleroi. Quelques chars français B1bis modèle 38 sont à Florennes et à Ermeton, on ne sait pas s'il y a encore des serveurs d'artillerie, pendant que se déversent sur les routes de l'Ardennes belge des flots d'hommes et d'engins. Il règne une chaleur brûlante, une poussière desséchante, une soif brûlante. Bazeilles subit des assauts incroyables. Au château Bellevue, la casemate arrêtera un instant l'attaque allemande mais la cote 247 est dépassée par Gudérian qui est entré dans les bois de la Marfée. Quarante allemands ont réussi à franchir la Meuse à Wadelincourt. Le tissu du temps devient élastique, la moitié de l'escouade est morte, deux soldats rampent frénétiquement pour éviter les balles d'une traçante qui arrose tout depuis le haut du village, un tireur d'élite caché dans la verdure arrose la grand'rue, le village entier sera-t'il détruit, tout ce qui bouge se fige, pisse le sang, vole en éclats, c'est le jour du jugement dernier et les dieux en sont écoeurés, mais où est-il, lui, l'ennemi, qui est l'ennemi ? l'obus de mortier est haut dans le ciel et explose à deux centimètres du crâne de Roger, une rafale, des éclats l'atteignent en pleine poitrine, ses cris se mêlent à ceux des villageois en train de mourir, puis un tintamarre invisible, un boucan de fin du monde, l'artillerie pilonne en même temps que le ciel nous tombe sur la tête par Stukas interposés : venues du ciel, des vagues de bombes réduisent la terre et la végétation en un bel humus compacté avec des os et du sang, comment parler : la radio est morte, le téléphone coupé, penser seulement à courir et crier hurler courir ... La neuvième armée reçoit l'ordre de se positionner sur la ligne Marcinelle, Cerfontaine, Rocroi.

Les balles crépitent encore dans les oreilles d'Albert, de Louis, dans les miennes, ils tirent avec précision, ces

bougres, au moins à 750m ! fameux baptême du feu, des morts, des morts, c'est la guerre n'est-ce pas, pour de bon cette fois ! Alors que tout se dissocie et semble s'effondrer, les journaux parisiens du soir titrent que la bataille sur la Meuse est engagée et qu'il y a des assauts contre notre front à Sedan et sur la Moselle, que l'armée hollandaise dépose les armes; en fait, la presse française parle avec peu de mots de la bataille qui fait rage autour de chez moi, et alors que le drame semble être définitif, il se trouve encore un général Duval, qui avec un nom de pastis ne pouvait faire mieux, pour dire qu'un incident se produit, qu'il ne faut pas être impressionné, qu'il faut garder son calme

La guerre se joue sur quelques kilomètres de Meuse, cela se sent, cela se vit, quelques centaines d'hommes vivent dans mes bois et campagnes un moment historique aux conséquences incalculables. Il y a ceux de Dinant et ceux de Sedan et entre les deux quelques boucles de Meuse où on voit d'en haut les flammes de villes abandonnées quasi sans combat, et l'on mitraille ici et là 1.500 mètres de plan d'eau pour empêcher l'ennemi de prendre position. Dans l'arc du secteur du bois de la Marfée, entre la Meuse et la Bar, on parvient à tenir une ligne d'arrêt. On parlera longtemps encore de ceux de chez nous et de ceux qui meurent à Vencimont, à Hargnies, à Louette St Pierre et à Linchamps, à Pussemange et à Sugny, à Florenville, Carignan et Mouzon, à Harnoncourt et Montmédy.

Trois heures l'après-midi, une lettre de Pilou distribuée par un vaguemestre plus rapide que l'éclair, des nouvelles, je suis content de peu de renseignements, au fond, je ne sais rien d'elle, est-elle rentrée, évacuée, où est-elle ? Mais le moral est remonté, j'ai aussi reçu un chèque, ma solde du mois de mai ... Marrant non, où aller l'encaisser ? Je fais un petit mot pour Pilou, je ne parle pas de la mort qui rôde, des balles qui sifflent, je reste à mon PC. Mon PC !! un trou dans le sable, deux barrières comme clayonnage, de la paille, une plate-forme pour

observer, le gazomètre de Broechem qui a sauté brûle encore, des chars ont anéanti des motorisés allemands sur la route d'Aerschot mais on dit que d'autres Boches sont à Zoersel, à douze kilomètres d'ici. Toujours des nouvelles très fragmentaires, mais la véritable situation ?

Le 15 mai à cinq heures, on nous dit que tous nos chars sont détruits. Enfin, de notre côté, il semble que la première division cuirassée échappe encore au désastre, elle a d'abord été du côté de Charleroi puis expédiée vers Dinant mais elle n'y est pas arrivée faute de carburant c'est gai vive l'intendance ! Personnellement, je trouve que la faillite du commandement est totale dans nombre de régions du front ! A Vervins, Giraud a remplacé Corap, il donne l'ordre de résister sur place, on ne peut plus reculer, dit-il mais qui l'écoute ? Ce qu'on entend bien mieux est une rumeur incroyable : les blindés allemands seraient à Montcornet , à mi chemin entre la Meuse et l'Oise, sur la route de Paris ! On se bat sur la Bar où le général Touchon met en ligne la 6<sup>è</sup> armée et on vient dire que les Allemands sont à Montcornet ? Absurde ? Et si c'était vrai ? Je vais essayer de savoir mais je ne parviens plus à entrer en contact avec Albert. Un motocycliste me dit que des cavaliers français sont à Libramont. Bon, alors comment des Allemands auraient-ils pu parvenir si loin vers Paris ? Il est certain en tous cas que des cavaliers français tiennent encore à Marche et à Laroche où ils sont arrivés dans la nuit du 10 au 11. Albert a déjà été au contact, les revoilà dit-il en regardant des motocyclistes débouler de Neudan. Le 14<sup>è</sup> tirailleur algérien se replie car il est seul, personne ne le garantit sur sa gauche. Le 246<sup>è</sup> prévu n'est pas là où sont-ils ? L'Allemand entre dans Pouilly, monte la côte de Châtillon et atteint Inor.

La nuit tombe, l'ennemi est partout, que va-t-il se passer ? Le général Lucien qui commande le 6<sup>è</sup> d'infanterie demande des détails à Albert qui ne sait pas grand chose puisqu'il a dû se battre tout à l'heure et n'a guère eu le temps d'observer. Ce qu'il y a à voir surtout c'est que de nombreux officiers supérieurs se retrouvent

sans régiment, sans homme, eux seuls face à la horde germanique qui avance. Où est l'armée française ?

16 mai

Titre du journal de Paris : L'ennemi a accru ses efforts sur la Meuse qu'il a franchie en plusieurs points entre Namur et Sedan, des contre-attaques sont en cours dans la région de Sedan avec chars et aviation de bombardement.

Mais voilà que l'on sait maintenant que Rommel a traversé Solre sur Sambre, contourné Maubeuge et est devant Landrecies. On demande au général Véron comment il est renseigné sur les mouvements de l'ennemi : par le deuxième bureau évidemment, de quel moyens dispose-t-il : mais d'aucun moyen voyons ! Nous sommes en France ici, les politiciens parlent, les groupes de pression pressent mais il n'y a pas d'action n'est-ce pas !

Le général Giraud est nommé officiellement commandant en chef à la place du général Corap.

A Oret, quelques chars français sont en panne et seront détruits, notre char n'est pas équipé de tourelle mobile et donc son 75 est mort si le char ne peut manoeuvrer faute d'essence, essence essence c'est un drame pour tout le monde comment font les Allemands, nous n'en avons pas La confusion est totale, les camions de ravitaillement ne sont nulle part.

Winston Churchill est à Paris, annonce-t-il des renforts ?

L'artillerie tape sur le Hoogbosch et sur Badhuis, plusieurs maisons sont détruites, on est en train de démolir tout, les obus passent en sifflant, j'imagine que c'est ainsi aussi là-bas où nous nous promenions il y a quinze jours encore, c'était le bon temps, peut-être notre bungalow est-il occupé, les bois, la prairie où tu me demandais de te faire tourner ...

— Fais-moi tourner encore criais-tu alors que je te renversais pour te prendre et te prendre encore, dans l'herbe et peut-être René qui regardait par la fenêtre ou sous les yeux étonnés d'un garde-chasse qui passait Les corps se cabrent sous les balles et comme des lapins à la futaie, ils s'étalent au sol pour toujours, je tire chargeurs sur chargeurs dans des trous et des refuges possibles dont personne ne sort, le porteur de FM a la tête fracassée, plus tard on l'enterre et je fais un croquis de l'endroit pour remettre à sa femme ( il était marié ) avec son portefeuille.

Difficile de prendre un peu de repos... Le roi des Belges a reçu à Breendonck Spaak Pierlot et Denis, il critique le repli de Wilhemine d'Orange Nassau vers la Grande Bretagne, en fait leur roi est mal informé comme d'habitude par ces conseillers véreux véroleux anti belges que sont Nuyten et De Man.

Vendredi 17 mai 1940.

La patrouille cycliste s'est retirée et j'ai reculé mon groupe, j'ai simulé un épaulement par un FM en bois et un vieux casque (allemand) ... qu'ils tirent là-dessus ! On parle à nouveau de partir. Rommel en tête de sa 7<sup>e</sup> division de Panzers arrache les Français de Landrecies à leur sommeil. Les routes sont couvertes de véhicules et de fuyards. La surprise est telle qu'en plusieurs endroits des soldats jeteront leurs armes et se mettront en marche vers l'est avec des officiers et des sous-officiers effondrés.

Où est Pilou et si elle couchait avec un homme... Pilou ouverte face au sexe dressé et triomphant d'un inconnu quelquefois l'image d'Albert, de René, de Brouillard même, image de cet après bain du mois de janvier lorsque je suis rentré à la grande surprise de tous au

bungalow, et des images de mort, de viol d'Allemands couchés sur elle ...

Il semble que le colonel de Gaulle ait tenté aujourd'hui dans la région de Montcornet, une percée avec une cinquantaine de chars et la 101<sup>e</sup> division stationnée à Maubeuge n'a pas rendu les armes, les divisions nord-africaines combattent jusqu'au bout sur le canal de la Sambre à l'Oise. L'aviation britannique, la RAF jette l'éponge, ses pertes au-dessus des ponts de la Meuse ont été considérables. La victoire dans le ciel reste aux mains des hommes de Göring.

Les journaux sont en retard dans leurs commentaires de deux voire trois jours d'informations.

Au château des de Montpellier ... une salve de 150 couche les officiers français qui planifiaient leur journée, un morceau de plafond se détache et blesse le général de Lafontaine les obus continuent de pleuvoir dehors il y a des blessés, on descend dans la cave cette série d'artillerie annonce inmanquablement que les fantassins ennemis arrivent, ils ne doivent pas être loin, nous n'avons guère de munitions, quittons ces lieux hostiles.

Ordre de départ au canal à 18h. Mairesse est en arrière-garde, 19h, bagages chargés à la hâte, le canon tonne au nord, quelques coups tombent dans nos lignes, les hommes ont peur, c'est visible, à chaque arrêt, ils se cachent dans les fossés ou dans le blé qui mûrit, un avion ? hop tous disparaissent, le canon tonne au sud, aussi on a l'impression d'être encerclés, le soir tombe, lueurs d'incendie vers Lierre, le commandant m'appelle, me donne une carte voici l'itinéraire, suivez-le ! lire une carte la nuit, reporter un calque dans le noir, il en a de bonnes ! suivre une route non préparée, trouver des petits chemins des sentiers, où sont les repères, quels repères ? Je m'en tire par miracle et nous rejoignons le Il fu après une heure de marche , il n'y a plus qu'à suivre. Le major Letocard est un chic type un peu suffisant. Kontich, un embouteillage monstre, un colonel est là qui essaye de met-

tre de l'ordre qui se rétablit peu à peu mais les hommes sont lourdement chargés et la colonne s'allonge, la fatigue commence à se faire sentir, où allons-nous ? Lierre flambe, sinistre, Boom, le jour se lève, les Allemands sont dans les environs immédiats, le pont est prêt à sauter, Bruxelles serait prise, Ruysbroek aussi, des bombardiers heureusement se contentent de passer, on se cache un instant à la briqueterie Lauwers.

18 mai

Abruti de fatigue, je me suis relevé, j'encourage chacun, je stimule, j'aide mais je suis moi-même bien chargé, il faut crier sans cesse courir à la queue et à la tête engueuler les paresseux et les traînants, ranimer les éclopés, des grappes d'hommes s'accrochent à des voitures civiles, aux cuisines roulantes dont les chevaux sont fourbus, naturellement pas d'autre nourriture que celle du sac ! Il paraît qu'au cours de la nuit l'artillerie allemande a bombardé mais je n'ai rien entendu, ayant tant à faire. Tout craque, le général de Lafontaine là-bas comme moi ici nous voyons défiler des milliers de soldats qui fuient le front, de nombreux officiers accompagnent les fugitifs, la contagion de la peur les a surpris, c'est la débâcle la plus totale, les officiers restant en place souhaitent des ordres, si les lignes ne sont pas coupées, il n'y a personne pour leur répondre, les téléphones résonnent dans des bureaux vides. Il est clair que notre armée n'a pas été préparée à la guerre, il est évident que l'action mystique du national-socialisme a dynamisé les jeunes classes d'outre-Rhin. L'ambiance de guerre larvée que nous avons subie entre septembre et aujourd'hui a sabordé le moral de la troupe et de beaucoup de cadres. Le manque d'officiers d'active est un facteur aggravant, et les affectations bizarres, la mienne par exemple ne pouvaient nous donner qu'un ordre faible, qu'une discipline de pacotille.

Le mélange des unités devient catastrophique, tous les régiments de l'armée en déroute se côtoient en un immense troupeau, tout cela marche s'arrête à sa guise discipline ? elle est loin, lamentable retraite ! charroi embouteillé, traînards, pièces d'artillerie et attelages disloqués, quel fourbi ! Est-ce cela la guerre ? Le commandant et moi avons gardé une vingtaine de purs, les autres ont foutu le camp dis-donc. Albert parvient à me toucher, à La Roche on voit arriver des femmes qui parties de Huy ou de Liège n'ont plus pour tout bagage qu'un cartable de l'enfant qu'elles venaient prendre à l'école lorsque la panique les a jetées dans un train de passage, témoignage extrême de la brutalité de la catastrophe comme de l'incroyable optimisme qui peut dynamiser encore le train d'après pour les ramener. Il paraît que l'on évacue Bruxelles.

Nouvel embouteillage monstre, des avions à croix noires arrivent, ils nous voient, ont-ils eu pitié ? Ils avaient sûrement mieux à faire ailleurs, quelle boucherie cela aurait été s'ils avaient pondu ici.

Je parle à un officier français qui arrive de Lierre où l'on s'est battu toute la soirée d'hier, des combats de rue avec baïonnettes et poignards dit-il, il me montre un poignard allemand et un parabellum qu'il a pris sur un sous-officier ennemi qu'il a vaincu au corps-à-corps.

Voilà Tamise, le pont, on mange un croûton en parlant avec des soldats français de Limoges qui gardent le pont pas encore détruit. Il paraît que la situation s'aggrave, nous embarquons dans des véhicules disponibles pour aller vers Heist. A St Nicolas, il me reste une dizaine d'hommes et je n'ai plus de commandant. Un aumônier a pu acheter un pain qu'il nous donne. On arrive sur un quai de gare, les trains sont bondés mais nos camions n'ont plus que quelques litres d'essence. Un colonel breveté d'état-major un peu maboul hurle sur les quais que les Allemands sont à nos trousses. Panique de deux minutes. Il faut embarquer absolument, voici un train, les soldats et les civils s'entassent à vingt par compartiments ( de six places ), des centaines de vélos sont

abandonnés, également des chevaux, des carrioles, le train part vers Gand, lentement, très lentement, on entre en gare de Bruges à minuit, alerte avions, chacun pose son casque mais plus personne ne bouge, on veut tous dormir, dormir, dormir.

Chez nous, dans la soirée l'attaque de la 6<sup>e</sup> D.I. débouche sur un petit résultat, les chars atteignent la cote Marchand et le point 311 est repris mais l'ennemi s'est infiltré partout dans les bois et il faut l'en déloger à l'arme blanche néanmoins on est redevenu un peu plus optimiste.

On apprend que le général Weygand aurait quitté Beyrouth pour prendre le commandement de l'armée à la place de Gamelin.

19 mai, dimanche.

Quatre heures du matin, Ostende ! On a bien mérité de se dérouiller les jambes mais on n'est pas rassuré, on se rend compte que la gare a déjà été mitraillée, des réfugiés arrivent de partout pour prendre les malles vers l'Angleterre, tristes cortèges de pauvres gens avec leurs bardas couvertures valises des effets des choses tristes tristes. A-t-on évacué tout le monde par chez nous, où est Pilou, Pilou ? Pilou ? Dans la gare, parkés dans la salle de consigne, des civils prisonniers politiques et espions. On attend des ordres, de qui ? Je déjeune avec le commandant de la gare et avec un certain Demets qui aurait dû commander un bataillon de légionnaires, qu'il n'a pas trouvé ! Au buffet on boit un verre de bière, c'est tout ce qu'il reste, il n'y a plus de café ou de thé.

Dix heures, on repart pour Bruges, tandis qu'en cette matinée le roi Léopold reçoit Pierlot et Spaak qui l'enjoignent soit d'aller en Angleterre soit d'aller au Congo, ici c'est fichu, dit Spaak.

Les munitions n'arrivent pas et on apprend ici avec stupeur qu'au moment le plus critique d'une guerre épou-

vantable, le personnel des usines Bloch à Châteauroux continuant de se réclamer du régime des quarante heures ne travaillait ni le samedi ni le dimanche.

Bruges à midi, dans les souterrains de la gare transformés en hôpital, je transporte Dubois touché au ventre par un éclat d'obus tiré d'où ? Allez savoir ! On devra marcher à nouveau car un ordre écrit est arrivé en gare pour nous dire d'aller à Dudzele.

Ce dimanche midi, le soleil est haut dans le ciel, et des enfants ont envie d'aller s'ébattre dans les squares des villes du sud de la France, des amoureux se demandent s'ils peuvent aller flâner et l'on s'offre des fleurs de printemps, mugets, roses et lilas. Dans certaines paroisses, on voit des communiantes. A Notre Dame de Paris, à quoi pensent les ministres qui assistent ce matin au culte du dimanche, et les chanoines, les scouts, les jeunes filles aux yeux pudiques alors que plus haut, dans le nord où le soleil s'est levé péniblement, des compagnies militaires entières fuient, laissant dans leur sillage nombre de maisons dévastées, pillées, même parfois des filles violées, ce sont des soldats français en retraite, les défailances sont phénoménales, totales; la responsabilité incombe aux cadres au plus haut niveau. D'abord les unités ne sont pas commandées, un troupeau d'abrutis dégouline du nord et de l'est vers les pays intérieurs; à peine dix pour cent des soldats ont gardé une arme, beaucoup de gradés voyagent en auto particulière, la leur ou un véhicule réquisitionné, il y a peu de blessés parmi les fuyards, ils sont déroutés, ils meurent de peur le bruit d'un avion les met en transes, ce sont les services des armées qui se sont débandés les premiers et ils sont la cause de la fuite des autres. Le grand exode des peuples du nord commencé dans l'embarras de la drôle de guerre depuis septembre est en train de s'achever sur des routes bloquées par d'in vraisemblables cortèges de charrettes, de poussettes, de voitures, les trains circulent très difficilement, le réseau est coupé à quatorze places dans

l'est et à neuf endroits sur le réseau Paris - Lille. Les Allemands continuent à bombarder sans cesse les voies ferrées et les gares. Celles-ci sont généralement situées au centre des villes, remplies de militaires en transit ou fuyant les combats, de civils évacués, hagards et las, avides d'atteindre d'autres endroits qui se révèlent être autant de pièges mais enfin une main secourable, de l'eau, du pain, quelque chose. Les convois de munitions et de vivres pour l'armée stationnent le long de voies obstruées et deviennent des cibles faciles pour une aviation de plus en plus barbare. De la mer à Namur, des troupes battent en retraite et souvent se demandent pourquoi. Le 19<sup>e</sup> corps blindé allemand vient de prendre Péronne, d'autres sont à Busigny, à Cambrai.

Il faut marcher et marcher encore, les hommes sont très fatigués, en chemin, on rencontre une toute jeune fille, hagarde, du sang au front, elle a été blessée, elle ne sait plus très bien où, elle parle français, elle est là, tremblante à peine vêtue d'une chemise de coton blanc, d'un tricot léger, lainage blanc, genre jersey soie, sous une jupe écossaise très déchirée, on voit une culotte rose, elle n'a pas de combinaison ? Elle s'appelle peut-être Pierrette, bas longs brun et vert attachés par des jarretelles, souliers mollières noires à lacets semelles caoutchouc les hommes la regardent un peu bizarrement, je les fais marcher plus vite et Pierrette demande si elle peut venir avec nous. Pourquoi ai-je répondu oui ? Pierrette Lovat a treize ans.

Le général Chapouilly est appelé à Dun pour y prendre le commandement d'un corps d'armée tandis que Rochard est limogé. C'est Suffren, colonel depuis peu qui commandera les hommes, en rive gauche de Meuse qui tient toujours en de nombreux endroits.

Le repli est ordonné officiellement pour toutes les divisions belges et cet ordre ne manque pas de surprendre des gens qui ne sont pas informés de la gravité de la si-

tuation. Personne n'imagine la percée faite par l'ennemi ni la fuite éperdue de milliers de soldats vers l'arrière. Du moment qu'on recule pourquoi a-t-il fallu se battre et pourquoi a-t-il fallu voir mourir quelques uns des meilleurs d'entre nous

Nous arrivons enfin à Dudzele, cantonnement assez minable pour les hommes, le bureau de compagnie, le mess et une chambre pour Dujardin, Pierrette et moi chez deux vieux qui ne comprennent pas le français, ils comprennent tout de même que Pierrette est française, qu'elle est sonnée et que nous allons essayer de retrouver sa famille.

On nous promet quelques jours de repos, les hommes arrivés se sont installés, il y en a d'autres qui sont en route mais la plupart ont jeté leurs sacs et même leurs armes ! On est gardé par deux tanks arrivés ici par hasard.

Sur le char Somua, le chef de char n'a pas eu plus de quatre heures d'instruction pour apprendre à se servir de son canon et le chauffeur n'a pas cinq heures de route à son actif, tu parles d'équipes ! et il faut faire la guerre et il faut gagner la bataille.

Un motard vient annoncer que la roulante a eu des problèmes et qu'il n'y aurait pas grand chose à manger mais à défaut de soupe, une camionnette arrive, dieu seul sait comment ??? avec des bandes pour les mitrailleuses

Le général Gamelin est relevé de son commandement et le général Weygand est nommé chef d'état-major, le plan de manoeuvre exécuté par le général Bilotte sur l'Escaut est correct mais les hommes sont fatigués, cependant le moral est bon Tout le monde est en place, on tire au sort qui fera le quart avec les gens des chars, je gagne une bonne nuit sur un matelas Epeda large comme toute une rivière, Pierrette couchera dans le coin gauche contre le mur, je serai sur la rive droite, une nuit entière dans un lit, une friction froide, je suis un peu

remis, je m'étends avec précaution pour ne pas toucher Pierrette qui semble déjà être endormie, en ouvrant la couverture j'ai tout de même un coup de sang en voyant qu'elle est nue, un joli petit corps avec de beaux arrondis. Je lui tourne le dos et m'allonge en pensant à Pilou, à la dernière fois sur un bon matelas, se souvient-elle de la forêt de Chiny, je bande, je dors.

Lundi 20.

Je vais à Bruges à vélo pour toucher mon chèque et celui des hommes, poste fermée, on ne paye plus ! Je rencontre Depireux qui me dit qu'il est en repos à Aelter, que ces hommes n'ont que peu combattu mais qu'il en a perdu beaucoup à cause des raids de l'aviation. Il a appris que le général Giraud a été fait prisonnier par les Allemands.

Les autres nouvelles sont tout aussi catastrophiques, Laferté est aux mains des Allemands, deux divisions françaises et des unités de cavalerie belge gardent la Flandre zélandaise, les Belges tiennent encore bon sur le canal de Terneuzen et bloquent l'Escaut jusqu'à Audenaerde, la 1<sup>ère</sup> française tient Maulde et les avancées de Tournai, les Anglais sont disposés autour d'Arras et tiennent les canaux jusqu'à la mer.

Tout le monde parle de trahison, on n'a pas revu le général Dethrixe, retraites sans combattre, c'est démoralisant. Des réfugiés partout, vers la gare, vers l'hôtel de ville, je ne vois plus personne de connaissance, ils attendent avec leurs ballots sur les trottoirs. Journaux, plus rien, tout est déjà vendu. J'ai pu acheter une chemise, Bruxelles est occupé, je l'entends en radiodiffusion INR dans le magasin, ils parlent déjà en allemand !

Le 20 à 21h les Allemands de la 2<sup>ème</sup> panzer entrent dans Abbeville. On constate ainsi une sorte de poche de front sur la Flandre franco-belge et les troupes alliées qui y restent sont qualifiées de base maritime de défense. On songe à confier le commandement à l'amiral de Dunkerke. En tous cas, un colonel passe à notre cantonnement pour inspecter les effets, Kintzelé a trouvé une chemise veste avec des galons de sergent et un pantalon qui lui va, à Pierrette qui fait ainsi partie de la troupe,

pendant l'inspection elle était à la cuisine pour laquelle le colon n'a eu qu'un regard vague. Il a recensé le matériel d'infanterie et les armes. On n'a plus grand chose!

Le 21 mai

Les bagages sont arrivés, j'ai eu un coup au coeur en voyant l'étiquette de la malle qui avait été écrite par Pilou. Je peux enfin me changer convenablement, c'est la première fois depuis le 10 mai. J'ai rendu à Joiris le pantalon qu'il m'avait prêté. Pendant que je me suis changé, Pierrette ne m'a pas quitté du regard, j'étais un peu gêné surtout qu'à un moment j'ai pensé à elle et à Pilou, j'ai pensé que Pilou était aussi une très belle adolescente, il y a quelques années. Et puis j'ai pensé à Raymonde et à des filles que j'avais connues, puis me voila avec un sexe grandissant et rigide. J'ai vu Pierrette sourire en s'en allant. Dommage que les photos que j'avais faites de Pilou ne sont pas dans la malle, je n'en ai qu'une, celle du 15 août.

Mairesse est revenu de je ne sais où, il a failli se faire ramasser avec des éléments de la 47<sup>e</sup> cy en arrière-garde, il a pu rejoindre après un voyage inoui. Nous écoutons à la radio le discours de Reynaud, la ligne de la Meuse a cédé à Sedan, définitivement, l'armée Corap est en déroute, Arras et Amiens sont pris, le maréchal Pétain est appelé au Conseil de la guerre et le général Weygand, 73 ans, qui est revenu de Beyrouth a été nommé généralissime à la place de Gamelin. Il a décidé ce matin de se rendre au front, de voir comment se comportent les armées du Nord et de rencontrer le roi des Belges et le général en chef de l'armée anglaise.

Parti du Bourget, il atterrira à Norrent-Fontes pour un premier entretien, il en profitera pour déjeuner dans une auberge dont les patrons n'ont pas fui. Weygand repartira vers Calais puis Ypres où la rencontre avec le roi Léopold a bien lieu. Hélas, Léopold est comme tous les combat-

tants, épuisé et il demande à réfléchir avant de redéployer l'armée belge sur la ligne de l'Yser. Les Anglais sont représentés par l'amiral Keyes qui ne dispose plus de l'absolue confiance de Churchill. Weygand et la France tournent à vide, ce 21 mai 1940 tout autant que la Belgique divisée entre Léopold, chef de guerre et les ministres Pierlot et Spaak chefs du gouvernement civil encore en place. En tous cas, on ne pourra pas tenir sur l'Escaut et repli est ordonné à l'armée belge et à l'armée française du nord : reculer entre Lys et Yser, essayer de tenir le canal de Terneuzen. Les Anglais sont encore à Audenaerde et à Maulde, ils tiennent une ligne conjointement à la première armée jusqu'à Arras. Abrial, l'amiral nord à Dunkerque annonce des bombardements importants autour de Tournai où l'échec allemand est total, les alliés tiennent toutes les positions.

Le commandant nous fait déménager, il a trouvé que la chambre lui convenait, on est parvenu à lui cacher Pierrette jusqu'à présent. J'ai déniché quelques cartouches pour mon pistolet et des munitions pour un soldat qui a trouvé une mitraillette. Dans le nouveau lit que Kintzelé a aménagé derrière le réduit à froment, j'ai de nouveaux draps, propres mais peu de place s'il faut la partager avec notre mascotte. J'ai très mal dormi, rêvant à toutes les femmes du monde et à Pilou inaccessible et à Pierrette trop proche, quasi nue à mon côté, de temps à autres ses jambes me touchent.

A Audenaerde en fin de soirée les Boches franchissent l'Escaut et pendant que je me repose un peu, les ministres belges Spaak et Pierlot sont écartés par le roi lors de la conversation avec lord Keyes concernant l'avenir de la bataille; cette cassure entre le roi et ses ministres risque d'avoir des conséquences incalculables pour la Belgique qui voit ainsi même en pleine guerre son clivage nord sud, wallon flamand, royaliste catholique républicain socialiste s'affirmer.

Ils décident l'indécidable : la gauche belge doit tenir Terneuzen, la droite belge prendra position autour de Menin,

à Tournai les Anglais, à Valenciennes les Français, mais on apprend le décès accidentel du général qui doit commander tout cela. Billotte meurt bêtement.

22 mai

Le fameux général Duval écrit dans « Le journal » que les chars lourds allemands ne pourront pas franchir la Somme.

A neuf heures, ordre de départ pour aller garder deux ponts sur le canal de dérivation de la Lys, à deux kilomètres. Le repli sur l'Yser envisagé par le roi Léopold paraît compromis devant les fulgurantes victoires allemandes. Avec quoi les retiendra-t-on ici, mieux qu'ailleurs, avec quoi et avec qui ? La 6<sup>è</sup> armée allemande attaque Roulers.

Toute une compagnie est logée dans deux pauvres bâtiments de ferme et au pont il y a déjà des gendarmes et un peloton du génie. J'ai un lit au-dessus d'une étable que je partagerai alternativement avec Kintzelé et Pierrette. Le moral est bas, très bas, on ne sait rien de ce qui se passe réellement, que signifie cette garde au Canal, la Zelande est-elle envahie ? Il pleut, il fait infect dans les fermes. A dix-huit heures, la pluie a cessé, nouvel ordre de départ, marche pénible, bagages sur chariots de ferme réquisitionnés, nous allons à Slijpe, quarante kilomètres dans le noir malgré une meilleure tenue que lors de la marche précédente, les hommes se débandent, à plusieurs carrefours, on en perd, on rencontre régulièrement un colonel en voiture qui nous regarde passer, voici la grand route d'Ostende, un canal, des soldats en uniformes de tirailleurs français en marche vers l'ouest, bien abattus aussi, mal équipés, des mitrailleuses tirées par des chiens, des petits canons de 25mm poussés par des hommes harassés, route de Dixmude, des réfugiés qui reviennent de France, les routes sont barrées, les Alle-

mands sont partout !!! En plus ils se plaignent de l'accueil des Français qui les refoulent vers le nord.

Jeudi 23 mai.

L'aviation allemande ménage les villes de Bruges et de Roulers en vertu d'un ordre précis, mais elle bombarde sérieusement la côte On apprend par notre deuxième bureau qu'Hitler dans son instruction officielle du 22 aux groupes d'armées demande que l'on préserve les villes flamandes dont la conservation est nécessaire étant donné la conduite à tenir à l'avenir sur le sol belge qui sera rattaché au département du nord français, c'est incroyable qu'ils aient déjà décidé du sort de tout un chacun.

A Slijpe, le bourgmestre est introuvable, son remplaçant ne sait où donner de la tête, tout le village est occupé par des réfugiés, quelle misère, mon coeur se serre, Pilou, où es-tu ? A tour de rôle, Mascotte ( c'est ainsi qu'on l'appelle maintenant ) Kintzelé et Dubois nous avons dormi sur un ressort sans matelas. Que faisons-nous sur l'Yperlee et l'Yser, face à l'ouest ??? pourquoi ? la Lys est difficile à défendre, large de 20 à 30m elle est basse et peu profonde berges boucles digues.

A Gand des infiltrations ennemies se produisent à cause des éléments subversifs de la populace et de celle de certains membres de l'autorité communale pro-nazis. Profitant de la confusion, des Allemands réussissent à arborer le drapeau à croix gammée sur l'hôtel de ville et à désarmer sans combat les 18è et 16è divisions belges. Ils annoncent même la capture de plus de 10.000 soldats, la prise de six millions de litres d'essence, deux millions de litres d'huile et une raffinerie en bon état de marche avec un stock de sept millions de litres de kérosène.

On a mangé tant bien que mal de soupe et de biscuits. Je suis allé à Lieflingue voir le trésorier du corps d'armée qui n'a pas reçu d'ordre pour payer les indemni-

tés d'entrée en campagne. Il me reste 80 francs belges et soixante francs français pour tout pactole. La plupart de mes hommes n'ont plus un sou vaillant. On annonce tout à coup qu'une forte colonne allemande a percé le front de la Lys et circule dans le Nord, encore des réfugiés de plus ! Le général Hénin, toujours pérorant s'installe dans l'école de Slijpe dont il fait partir les réfugiés qui s'y étaient installés.

On fuit et on pille, la discipline est rompue, rien ne retient les hommes qui trouvent dans le désordre et la débâcle des excuses au vandalisme et s'inventent des besoins pour détruire ou voler. Vouziers est pillée, Reims de même, des villages belges qui avaient accueillis les troupes françaises n'ont en remerciement ni respect ni défense, dans la région de Virton Montmédy évacuée depuis le 11 mai, des jeunes gens à bicyclette reviennent chez eux pour n'y trouver que portes et fenêtres fracturées et les armoires vidées, les caves vides, les plus corrects diront les paysans sont les coloniaux, ils boivent le vin mais quand ils ont bu, ils partent à la bataille au lieu de fuir. Et puis il y a l'espionite.

Les bois et les villes se peuplent d'espions, les Belges en arrêtent au moins 200. Qui espionnaient quoi ? Qu'y a t'il à espionner ? Il y a aussi les aviateurs abattus qui arrivent en parachute. La population les prend pour des Allemands, ils ne connaissent aucun uniforme allié !

On songe, dit-on, à envoyer Louis Renault en Amérique pour qu'il y fabrique des chars Somua, je ne savais pas que Renault avait des usines là-bas. Tout le monde fout le camp, quoi !

Sept heure du soir, encore un ordre de marche, en camion cette fois, pour occuper la boucle de Tervaete pour occuper la position allemande de 1914 et empêcher cette soi-disant fameuse colonne de nous prendre à revers. Installation du P.C. dans une ferme près d'un pont, deux groupes dans un taudis abandonné le long de l'Yser, tout est évacué, il reste une truie et ses petits et Mascotte trouve un chat. Dans la ferme transformée en PC nous pouvons manger un bout tout à coup arrivent

cinq six gosses qui nous regardent curieusement. J'écris une lettre à Pilou et je voudrais la poster, mais où ? De-jardin me donne une adresse à Neufchatel en Suisse où l'on fait suivre le courrier des belligérants vers leurs familles et leurs fiancées quand les postes marchent. On est installé dans une vieille tranchée allemande de l'autre guerre, sur des débris de béton et des vieux barbelés pourris. Je dors une demi-heure. Kintzelé et Pierrette sont partis ensemble, ensemble ?

Vendredi 24 mai.

Les nouvelles vont vite, le 24 à 11h on sait qu'Hitler en personne est à Brûly de Pesche et ira à Charleville au Q.G. de von Rundsted, il n'y a pas un avion, pas un spécialiste des coups fourrés capable de l'en empêcher. On sait aussi que le général Giraud est emmené à Königstein en forteresse, cela fait un peu cinéma prussien et grande époque assez incompatible avec ce que nous vivons pour le moment. Non ? Installation défensive, croquis, rapports, 13 camions sur 21 m'ont accompagné, les autres sont perdus sait-on où non on ne sait pas ils sont du côté d'Abbeville paraît-il des hommes arrivent qui ont perdu la trace de leur régiment depuis il ne savent pas même où, et ont été dirigés vers nous sur ordre, ordre de qui ? Je m'aperçois que la compagnie a égaré mon sac bleu, les caisses à vaisselle et le poêle On ne trouve plus le commandant Thiran, officier payeur qui d'ailleurs n'avait plus rien pour payer qui ou quoi que ce soit, l'aumônier Evrard et le capitaine Boost seraient au Havre !!! Toute la journée, toute la nuit passage de la division française engagée en Hollande, ils rentrent sur Calais avec du vieux matériel hippomobile, les Allemands qui arrivent au pas de course vont en faire une bouchée, d'ailleurs, à Calais, il paraît que les Allemands y sont déjà. A Boulogne aussi. Sur la côte, seuls Gravelines et Dunkerque ont l'air de te-

nir bon, les autres villes et villages sont sillonnés de motocyclistes allemands. Saint Pol et Lens sont envahis.

Un sous officier belge se déplaçant à moto avec sa femme est arrêté, on le prend pour un espion mais il est vrai que l'on arrête aussi de vrais agents de l'ennemi comme ce couple qui soi-disant retournait chez lui rechercher des papiers oubliés et qui s'avèrent être un officier de char allemand et une femme-sous-officier radio de la Wermacht.

La domination aérienne sur le front de Bruges Gand est totale. La luftwaffe répand des milliers de tracts d'un croquis montrant que les belges sont encerclés et que les alliés fuient. La foule des réfugiés tourbillonne autour du front et des indigènes exhortent les soldats à se rendre.

Le capitaine Gaétan Van Nooten est envoyé au cours de l'après-midi placer des panneaux à la frontière : Ici Belgique. Croit-on que les chefs de chars allemands lisant cette pancarte s'arrêteront en pensant ah oui c'est ici que la guerre s'arrête parce que les Belges en ont marre ! et que les Flamands voient là une magnifique manoeuvre pour se séparer définitivement de ces turbulents Wallons dont ils ne veulent pas depuis plus de quatre cents ans.

Il fut imposé un instant à la 11<sup>e</sup> div de se rendre à Ypres mais la décision est reportée et il figure bien à l'O.J. qu'il ne faut à aucun prix que les divisions belges se replient vers Dunkerque ou rejoignent les alliés en territoire français, Le haut commandement belge serait-il déjà pro-allemand ?

25 mai

Six heures quart, Mascotte est debout devant un miroir dans cette ancienne chambre à coucher de ferme, dans le lit, je somnole. Elle est nue, diablement belle et désirable dans ce contexte, elle se regarde, s'admire complaisamment dans ce miroir fixé sur la porte d'une belle ar-

moire normande trop lourde sans doute pour être emportée, miraculeusement non découpée à la hache, avec sérieux elle soupèse ses seins tout petits mais fermes, elle saisit un mamelon, le fait rouler puis descend les mains le longs de son ventre plat, alors ses mains avancent sur l'arrondi de la hanche et même du haut des fesses avant de venir sur la toison du pubis châtain clair, elle se sourit dans la glace me croit manifestement endormi, elle glisse son doigt dans sa fente, allait-elle se conduire comme une petite collégienne qu'elle était il y a quelques jours encore, à se caresser parfois après avoir fait son devoir d'écolière, après avoir préparé ses leçons pour des examens de fin d'année qui n'auraient sans doute plus lieu ... se caresser devant sa glace elle poussa un soupir et passa des sous-vêtements masculin que Kintzelé lui avait dénichés. Elle sembla avoir l'air de penser à quelque chose de précis, rougit rêvant sans doute aux caresses qu'elle m'avait prodiguées durant les heures de nuit qui venaient de s'écouler, des caresses furtives, volées à un homme fatigué qui n'avait rien refusé et rien admis, mon profil martial et ma gueule, ma carrure semblaient bien l'impressionner plus ce matin que cette nuit quand j'étais nu à ses côtés. Elle passa un pantalon de toile bleue mécanicien et un pull puis s'en alla vers le poulailler où elle savait qu'elle trouverait encore bien quelques oeufs.

A neuf heures et demi, nouveau départ, pour ? le front ? quel front ? J'ai encore trouvé des cartouches et Mascotte m'a apporté un joli poignard dont elle ne veut pas me donner la provenance. On rencontre une procession de réfugiés qui remonte vers Ostende qui commence à être très sérieusement bombardé, je regarde toujours si je vois quelqu'un, des soldats de Verviers ont trouvé des parents en marche, ainsi. Un facteur affirme que la poste fonctionne au départ du tri de Bruxelles. Bruxelles est-il occupé ou non ? On dit aussi que les Allemands ne font que passer, qu'ils ne s'occupent de rien d'autre que d'arriver à la mer, en Angleterre ? Il leur faudrait en tous cas trop d'homme pour occuper le terrain, à

la vitesse où on recule !!! Anvers n'est pas occupé non plus, semble-t-il !!! J'ai écrit à tous hasard une carte postale chez Demanez. Mais j'ai toujours mon fameux chèque en poche que je ne peux encaisser nulle part !!! Nous voici à Dixmude, des évacués de Liège et de Verviers emplissent les cafés qui regorgent de monde. A Dixmude, on embarque pour Kortemark, des trains de réfugiés plein la gare, de belles michelines devenues chambres à coucher, cuisine, salon où l'on cause, notre train a déjà été mitraillé, il y a des traces de balles, en voici un autre qui roule lentement, un train de munitions, puis des wagons avec du matériel. Il y a un fort trafic qui va vers où ?

Au commandement militaire de la gare, on me dit que nous allons vers Houthuslt, mais le train continue vers Poelcapelle, le train s'arrête, des avions attaquent des troupes au sol vers West Rosebeke, un carrousel vraiment beau à voir d'avions qui font mine de venir vers la gare, en un clin d'oeil hop le train est vide, les hommes sont dans les couverts voisins, à grand peine on les rassemblera pour rembarquer. Maintenant on va vers Zonnebeke, en situation défensive, les renseignements qu'on a sur l'ennemi régional le précise comme des troupes légères mais on s'attend à une offensive demain. Des avions reviennent, passent et repassent. On arrive à Poelcapelle même et il y a un régiment anglais sur place qui a plutôt l'air de faire ses valises, ils ont des canons DCA, des casques plats, des combinaisons kaki pour le combat, et des cigarettes qu'ils distribuent volontiers. Il y a ici un immense dépôt de vivres, gardé par des Canadiens qui ne savent plus comment ils ont atterris ici. Il y a des boîtes de tout et plus encore, bien rangées sous les toitures d'une ancienne briqueterie. La nuit vient, heureusement la cuisine a suivi et après un repas, on voudrait se coucher. Il fait noir et il pleut depuis une heure maintenant. Le commandement m'enjoint d'aller en position de garde arrière, je cherche l'emplacement dans l'obscurité et je rencontre un colonel qui me dit oui oui c'est ici mais vous vous installerez demain, allez dormir avec vos

hommes dans les wagons de chemin de fer. Je ne sais si c'est prudent et blotti contre Mascotte qui ne me quitte pas d'une semelle depuis hier, je somnole un peu puis je pars à la recherche d'eau potable car j'ai soif et il n'y a plus rien dans la citerne de la cuisine. Je trouve de l'eau dans une maison près du passage à niveau où je rencontre des gens qui craignent un bombardement pour cette nuit, nous serions beaux dans nos wagons, j'envoie Mascotte dormir chez ces gens-là.

#### Drôle de dimanche

Il est cinq heures, Dejardin et moi nous pensons au déjeuner, on marche dans les rues de Zonnebeke vidé de ses habitants. Des soldats qui sortent d'où ? de quel régiment ? de quelle armée ? on voit que le village a été occupé, traces de pillages, la grand route d'Ypres, on rencontre Macotte qui ne pouvait plus dormir et qui marche difficilement avec des godillots trop grands, près de l'église des soldats en débandade reviennent d'un combat sur la Lys, d'autres du 31<sup>e</sup> ont trouvé un dépôt de vivres anglais abandonné, ils s'en donnent à coeur joie et nous invitent.

La bataille d'Ypres a lieu dans des conditions morales absurdes pour la troupe et dans des conditions politiques désastreuses tant en Belgique qu'en France Des généraux et des ministres croient que le roi Léopold va capituler sans les en avertir. Il paraît que Weygand a ordonné une enquête sur le général Corap, comme si une enquête, en ce moment comme jamais a quelque sens que ce soit ! Qu'ils viennent au feu, les généraux, avec nous, bande de planqués d'état-major ! Ayant percé à Dinant et à Sedan, les Allemands foncent vers la mer et isolent nos forces lancées dans l'aventure Belgique tout en s'assurant de solides têtes de pont en Somme.

Les chasseurs ardennais interdisent toute progression à l'ennemi en contr'attaquant à Vinkt où les Allemands massacrent toute la population habitant encore le

village. Au 2<sup>e</sup> corps au nord de Ronsele une contre attaque est menée avec support d'artillerie et les belges font 237 prisonniers allemands malheureusement le major Keyerick est tué.

Les télé-communications ne fonctionnent pas et les nouvelles et les ordres arrivent difficilement partout

Vingt-six officiers généraux ont été relevés de leur commandement. C'est le grand limogeage, je suppose que les Allemands peaufineront rapidement. César avait donc raison, la palabre règne en maître sur les Gaules. Au même moment, les Anglais rembarquent du matériel depuis Dunkerque et Boulogne.

Cigarettes, thé, réchaud à alcool solide, lait condensé, viande, pâté, fromages, nous avons pris tout un lot de choses qu'on ramène, des camions et des T13 voudraient passer pour s'approvisionner mais le passage à niveau est barré car à l'initiative du capitaine baron Tony del Marmol 2000 wagons ont été amenés et placés pour former un barrage antichar continu sur le chemin de fer Ypres Roulers, mais les panzers allemands roulent vers Gravelines. On attache un câble à un tracteur et on essaye de faire dérailler un wagon, finalement un petit passage est fait, la gare est très mal en point, carreaux cassés, rails tordus etc ..Je vais installer mon Pc à 400 m en arrière et à ce moment là paf encore un ordre de marche, ma guerre, c'est marcher, moi le marin ... vocation vachement contrariée, pas de nouvelles de Pierre, tiens, et plus de nouvelles d'Albert que je n'ai pas l'occasion d'atteindre avec le système Has, qui reste pour le moment dans un coffre qui voyage avec les bagages.

On déjeune, on lorgne le chemin de fer, les soldats ne manquent pas de ramasser tout ce que les anglais ont oublié, surtout des boîtes de thé dis-donc ! Nous arrivons à Passendaele, le 18<sup>e</sup> d'artillerie tire derrière le village à de longs intervalles, sur quoi ? On entend très fort le coup de départ puis le sifflement des obus au-dessus de nous, la troupe attend dans le déblai du chemin de fer, on reconnaît la position, c'est archi-mauvais !

Deux pelotons doivent s'installer le long de la voie ! très visibles ! surtout avec ce train interminable, merveilleux repaire pour l'aviation, du fond du déblai, on ne voit rien, en arrière on ne voit rien, donc il faut s'installer devant l'obstacle !!!! Je suis encore plus mal placé avec quelques hommes où nous risquons d'être atteint par des coups qui viseraient les bases avant mieux cachées que nous, en arrière mais surélevés ! Je ne sais plus où prendre mes ordres, le commandant dit que le règlement, on s'en fiche, c'est lui qui commande ici ! Mais le règlement me met cependant aux ordres du G.Q.G. dès lors que mon patron ne me dit plus rien depuis trois jours, ce qui est bien le cas, plus de nouvelles de mon général, plus de nouvelles de Dewé, plus de nouvelles de personne. Le 4<sup>e</sup> lancier est à bâbord, je veux dire à gauche, et tout à coup, l'artillerie allemande entre en action, au loin, une énorme saucisse ( un ballon captif d'observation ) règle le tir sur nous et contrebat nos batteries derrière le village. Le clocher a été touché, coups, espaces, explosions, on courbe la tête, à la longue, on ne bouge plus. Au sifflement on sait à qui c'est destiné. Les Allemands tirent bien, de temps en temps accalmie. Je visite mes groupes avec Mascotte que j'ai engagée comme secrétaire de compagnie, le moral est bon, sauf au 4<sup>e</sup> génie où on est à plat. Ils trouvent Mascotte bien jeune mais ici personne ne sait que c'est une fille. Je pense que la peur ici est de la faute du sergent chef qui est un couard parfait. Les trous sont creusés, on s'occupe de les relier mais les hommes sont fatigués. On n'a pu trouver que quelques pelles à long manche et il faut piétiner le blé dans les secteurs de tir. Il recommence à pleuvoir, et même assez fort. J'ai pu trouver une tôle pour couvrir mon abri et on s'y coince avec Mascotte. Jusqu'au soir l'artillerie tonne, il paraît que nous ne serons pas ravitaillés, heureusement la plupart des hommes ont des boîtes empruntées à la déroute britannique, et en plus nous avons nos fameux biscuits belges, vraiment excellents quand on a faim, un peu durs... mais cela oblige à réfléchir à ce que l'on fait.

Près de mon PC une maison que les habitants viennent de quitter, des soldats ont forcé la porte et inspectent tout, le soldat à toujours été pillard, les hommes de troupes sont des bandits, quelle que soit la nationalité !

A grand peine je fais évacuer la maison. Deux jeunes filles arrivent précisément à vélo, elles sont de la maison et pleurent en voyant le désordre. Un de mes sergents les console en gueulant à tout casser sur les hommes de troupe.

La nuit, de temps en temps quelques coups de canon, on a mis des sentinelles, très peu dormi, je m'attendais à une alerte à l'aube, il n'y a rien. On installe des hommes carrément en avant du chemin de fer.

27 mai

L'heure dangereuse est passée et pourtant une sourde inquiétude plane, pourquoi une attaque ne se déclencherait-elle pas en journée ? Je fais activer les reliefs dans les groupes, je fais vérifier le fonctionnement d'une mitrailleuse, on écoute des salves ponctuelles d'artillerie.

Je grimpe dans le grenier de la maison pour observer par une tuile enlevée, je ne remarque rien de spécial, une ferme et quelques maisons sont bâties sur la crête, à droite, ce sera sans doute un bon couvert pour l'assaillant, des mitrailleuses tirent au loin, arrivent-ils ?

L'artillerie allemande remet les gaz et raccourcit son tir, les obus tombent en plein sur le chemin de fer, et très précis, le tir, on voit à chaque fois un wagon voler en éclats et des trombes de fumées, comme le tir est bien ajusté, j'y échappe puisque je suis à 200m en arrière, j'aurai sans doute mon tour après. La maison qui était à la gauche est détruite totalement, les pelotons avant encaissent tous les coups et toute la ligne de chemin de fer est marquée de fumées. On évacue les blessés, Mascotte tremble un peu, de froid ? de peur ? de fatigue ? Les officiers rassurent les hommes puis se terrent comme tout le monde. Dans le ciel, des avions de bombardement ... qui ne s'intéressent pas à nous, heureusement. Au loin toujours ce traître de ballon. Des balles ont sifflé au-dessus de nos têtes, d'où viennent-elles ? derrière ? devant ? Il est bon de ne pas courir debout. Nouvelle rafale, cela vient de la gauche, le premier groupe surveillera les abords de la gare. Une accalmie. J'en profite pour visiter tout le monde, sans tranchée, c'est pénible, le caporal Bebromme est blessé, on le traîne dans le fossé puis on l'évacue sur une brouette. La cuisine est arrivée près de nous, derrière, les hommes peuvent aller

manger par 3 ou 4 à la fois, la plupart ne quittent pas la tranchée, personne ne vient des pelotons avant sauf Jeanjean qui me raconte son cousinage avec Dietrich.

Le sous-lieutenant Dietrich à une trentaine de kilomètres d'ici, vers le sud, va chercher un appareil à Ca-zaux. Il découvre avec stupeur que les mitrailleuses sont dépourvues de percuteurs et que les radios ne fonctionnent pas. De Gaulle après s'être distingué à Montcornet a été nommé général le 25 mai en même temps que les colonels Martin, Mast, Durand, Buisson et Mesny. Il est appelé au gouvernement, où là comme ailleurs il affirme que notre armée mal équipée a payé le prix des grandes grèves et du socialisme populiste, le prix fort : une défaite cinglante à Sedan et ailleurs. Nos hommes étaient d'un courage exemplaire lors de la première attaque mais le défaut d'armement moderne et l'incurie des chefs, les fameux vieux de la vieille et celle des politiciens ringards... je ne saurai pas le reste de ce me dit Jeanjean, un sifflement aigu dans le ciel devient grave, l'obus va tomber. Il explose à cinquante mètres, laissant un cratère de cailloux et un nuage de poussière qui recouvre tout le monde, couché sur le ventre incrusté dans le sol. On entend encore cinq coups sourds, des départs attention tout le monde crie un artilleur couché avec les autres, les corps grouillent et s'affolent, je suis tassé avec deux soldats qui viennent de je ne sais où ils n'ont plus d'insignes. Fait-on d'une bataille perdue un repli irréal, une débandade totale ?

Le fourrier a encore amené des boîtes de conserve des anglais mais plus personne ne se dérange, tout le monde est fourni. Je suis allé jusqu'à la petite maison manger une assiette de soupe avec Dejardin et Mascotte. Depuis midi le tir s'est un peu allongé, on vise le village, le clocher est démoli, une cheminée d'usine s'abat, c'est la phase de contre-batterie sans doute. De temps en temps un coup sur le chemin de fer, c'est un déjeuner en musique. Maintenant le toit de la maison est troué, un éclat d'obus, c'est facile pour observer. Au milieu de l'après-midi, tir violent sur le chemin de fer et des coups

longs qui tombent près de moi, heureusement, personne n'est atteint. La fumée opaque gêne l'observation. Des rafales de mitrailleuses se succèdent, les lignes téléphoniques avec les Q.G. sont rompues, plus personne ne peut réparer, il n'y a plus de personnel de transmissions et pas non plus de matériel de poseurs de lignes. Le feu devient extrêmement violent Je reste dans ma tranchée à moitié creusée mais au ras du sol il n'y a rien à voir, le chemin de fer est enveloppé d'une fumée bleue, une odeur de poudre empeste le terrain, les balles sifflent les éclats tombent sur nous, sur les capotes que nous avons eu la précaution de lacer, sur nos casques, heureusement pas de blessés tout près, On riposte, mais sur quoi ? Est-ce donc une attaque ? Non, la voici ! A quatre heures un quart, un vacarme effroyable, l'artillerie ne vise plus le chemin de fer mais un peu plus loin, c'est à dire mon point d'appui qui devient le centre d'un feu d'enfer. Je ne vois plus Kintzelé, où est-il ? et Mascotte ? Je vois des bombes de Minnenwerfen, des projectiles bizarres, des grenades qui tournoient, des fusées, on ne voit pas à cent mètres, comment ordonner le feu, on risque de toucher les camarades des avant-postes.

On ne voit rien, des chapelets de bombes pleuvent, je roule contre un bloc de béton et m'y retrouve coincé derrière Mascotte frissonnant de tous ses membres, on se serre l'un contre l'autre.

Indifférent au fracas des bombes ? je lui dis :

— Mademoiselle, nous serions mieux sur un matelas.

— Ce n'est pas que j'aie peur dit-elle mais c'est plus fort que moi je tremble.

Les balles sifflent plus près, elles rasant le petit parapet étroit qui nous protège. Du moment que mes groupes restent calmes ! jusqu'au bon moment !

Du fossé on crie, on appelle, c'est à quelques mètres mais je ne vois rien.

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant ! On fait savoir que les pelotons avant se retirent de la gare.

Ils se retirent ? par ordre ? vers la gare ? ! Drôle de consigne, peut-être pour ne pas gêner mon tir ? Je relève

la jeune fille et je lui dis fonçons et on se retrouve tous les deux en train de courir vers le trou de Dujardin.

Donc le chemin de fer semble pris, c'est notre tour de danser dis-je à Dujardin que nous trouvons abruti par l'artillerie.

Nous n'avons d'ordre de rien, de personne, y a-t-il encore un officier supérieur tout près ? S'il y a ordre de retraite, nous le recevrons aussi, en attendant, on tient ! avec le fusil de Kintzelé, je tire quelques coups puis je le donne à Mascotte, sur quoi ai-je tiré, au fait ? Dujardin s'en va en rampant vers la droite.

— Premier groupe, ouvrez le feu !

Je dois répéter et dire de communiquer mais cette fois ci on a compris, ça pète des flammes avec pour belle conséquence que tout le feu de l'ennemi se concentre sur nous. Je vois un groupe de la 3è qui reflue et puis le feu repart de plus belle. C'est à pleurer d'entendre notre pauvre tacatac de F.M. 1915 et de l'autre la cadence effrayante de leur mitrailleuse. Mon troisième groupe tire-t-il ? Je ne crois pas, pas plus que le quatrième. Il faudrait aller voir mais chaque fois que je passe la tête hors du trou, tac tac tac, je ne suis pas très à mon aise. Mon PC est repéré car le feu se concentre maintenant sur moi, très précis, les vaches, on voit des ombres furtives sur la crête, et des fuyards sur la gauche, la première ? à droite, oh mais c'est la panique, toute la troisième dégringole et ils ont les Boches à leurs trousses. Je vais être encerclé ! Je dois arriver à mon quatrième groupe, ils sont sûrement au fond de leurs trous, zut et zut pas de liaisons, comment faire, un deux, trois, je dis à Mascotte de ne pas bouger, je me redresse et je fonce, puis je me jette à plat ventre comme si j'avais été touché puis je rampe, me voici aux blés, ici je peux avancer courbé, je ne sais pas ce que Dujardin a fait je ne l'ai plus vu, voici Beaulieu qui arrive en marchant encore plus courbé que moi. Que faut-il faire me demande-t-il ?

— Tirez, tirez nom d'une pipe en bois, tirez !

Il repart à travers les blés, trois pas, il tombe, un filet de sang coule, affreux, mais je n'ai pas le temps, j'ai armé

mon pistolet, je pense à Pilou, je pense à Mascotte, je vois Franssen qui arrive, je répète l'ordre et j'ajoute que Beaulieu n'a pas l'air mort, qu'on va l'évacuer dès que j'aurai vu les types du 4è. Me voici avançant encore dans le blé, miaulement des balles, franchement, ce n'est pas gai. Me voici à 25 mètres, les blés sont foulés mais que diable, j'arrive trop tard, ils sont là ces monstres gris, ils s'élancent de la crête en hurlant, rafales de mitraillettes, haut les mains, je reste coi, que faire je crie à Mascotte ne bouge surtout pas, fait le mort ! Tout mon groupe a la déglingue, je pivote, il n'y a qu'un Chleuh, je l'abats et je pars en arrière avec précaution, voici le fossé, vite rejoindre mon P.C., je vide un chargeur, j'ai l'impression d'être le centre du combat comme si tous me visaient, comme si toutes les armes se déchargeaient sur moi, remonter les épaules, cacher la nuque, basculer le casque et sentir l'horreur qui vous empoigne les reins, qui paralyse la colonne, voici Kintzelé, il me dit que le colonel Lapébie a donné un ordre de retraite, cela a été transmis par un de la première. Il serait difficile de faire autre chose même si le règlement ne l'autorise pas. Même encerclés, l'enveloppement n'autorise pas le recul, bon, mais alors quoi ?

Que me reste-t-il ? Une portion de groupe et un FM sans cartouche.

La sarabande continue pendant que je me pose des questions sur ceux ou celui qui a donné l'ordre de repli, cela paraît naturel, mais un tel ordre doit être écrit, et le colonel de tout à l'heure, et le commandant, où sont-ils donc ? Le groupe qui me restait lâche pied, il n'a plus de munition, ils filent vers l'arrière, comment les appeler dans tout ce vacarme, je crie en vain.

Je les rejoindrai à la route, je donne l'ordre à Kintzelé de prendre soin de Mascotte pendant que je vais aux nouvelles, mon masque à gaz et ma besace sont restés dans la bicoque, j'avance prudemment vers l'endroit où je pourrais voir des officiers de plus haut rang et avoir des nouvelles sérieuses. Je me glisse de fossés en fossés avec des précautions infinies ? Les coups de feu sem-

blent venir de devant moi ? Curieux ? Corman devrait être par là, une clôture, un jardin, je tire quelques coups en reculant, une barrière, voici la route, et quelques uns de mes hommes, je reconnais Devos et Guillaume et d'autres, Kintzelé arrive derrière moi en supportant Mascotte, est-elle blessée, non, c'est le choc, l'émotion ! Goddy a été, me dit-on, tué d'une balle en plein front. Levalle de la 4<sup>e</sup> demande les nouvelles, il me tend un billet signé d'un général que je ne connais pas ordonnant un repli vers I/31 et la forêt de Houthulst. Bon, on verra bien ! J'apprends que les pelotons qui étaient devant le chemin de fer se sont rendus, la bataille continue autour de nous, obus, mitrailleuses, mitraillettes, mon groupe est dans le fossé, au bord du chemin, cet endroit me semble malsain. Jérôme me dit que je l'ai un peu effrayé avec mon revolver au poing, une balafre sur la joue, une égratignure visible au bras, un peu de sang séché sur la lèvre... il confirme l'ordre sauf que I/31 n'existe plus, ce n'est qu'une colonne de fuyards qui file à travers champs. Les coups de feus continuent, cela crépite près de nous, très près, un colonel arrive avec un air désespéré, me demande quoi, j'explique en 2 mots la disparition des pelotons avant, l'assaut sur ma position, mon repli. Il me dit que les compagnies des autres avaient déjà plié bagages depuis dix minutes, nous sommes poussés dans la colonne des fuyards venant de la gare, une rafale nous plaque au sol, je déploie les hommes restant, c'est inutile, nous sommes totalement débordés, des coups de feu semblent même venir de l'arrière, bond en avant, le colonel a disparu, une volée d'obus en plein dans notre groupe, des fusants, des shrapnells.

Nous sommes tous le nez dans la terre, franchement je ne suis pas fier, les éclats sifflent au-dessus de nous, un silence, on se relève, on se regarde, le lieutenant Vlaken est blessé, Lepage et Derval sont mourants, un capitaine que je ne connais pas râle. Jérôme se penche, va-t-on les transporter, crépitement de mitraillettes, c'est la panique, tout le monde court, où ? un couvert ? l'artillerie en fait un plat chaud, le couvert suivant ?

même chose, on ne se couche plus; quitter au plus vite cette zone infestée, des hommes de la 43<sup>e</sup> passent en tirailleurs sans même avoir creusé les trous, sans tranchée, où se croient-ils ? L'artillerie tonne encore plus fort, où en sommes nous vraiment ? Un lieutenant d'artillerie anglaise est perdu parmi nous, il ne sait plus rien de son bataillon. Un capitaine passe en voiture, où allez-vous ? ordre d'aller à Houthust, emmenez le maximum d'hommes ! Un autre arrive et dit que c'est absurde, à tous deux je montre mes hommes blessés, désarmés, fatigués, sans équipement... voyez l'échelon supérieur, dis-je. Les deux capitaines s'en vont tandis qu'un jeune sous-lieutenant des lanciers passe à moto. Alors ? Voici un ordre d'un colonel Bem qui devrait savoir ce qu'il veut. Rejoindre ? rejoindre qui et quoi et avec qui ? Il me reste Guillaume, Kintzelé et Mascotte, trois superchampions avec chacun un fusil en ordre de marche et un poignard. Kintzelé a même une baïonnette. Voici une ferme abandonnée, pas depuis longtemps puisqu' un repas est au feu. Nous nous partagerons une superbe poule au pot cuite à point nous voici ragaillardis et en forme. L'ennemi n'a qu'à venir voir ! L'artillerie tape sur le carrefour à deux kilomètres, on s'en fiche, on trouve des bouteilles de bière à la cave. On fonce sur la route, l'estomac solidement calé et voici qu'un major nous apprend que le PC bataillon est parti plus loin. Entre deux rafales on fait deux cents mètres et on avance vers Poelcapelle. Une contre-attaque des lanciers a enrayé l'avance allemande à Passchendaele et à Knesselaere, ils ont même capturé du matériel et fait 117 prisonniers.

Nous voilà maintenant dans la forêt, un jeune colonel, et moi avec mes deux ordonnances (Kintzelé et Mascotte ). Il est étonné de la jeunesse si visible de Mascotte mais ne s'aperçoit pas que ce n'est pas un garçon. Elle joue bien le jeu.

Près de nous, il y a des réfugiés très inquiets de savoir si la bataille viendra jusqu'ici, des chasseurs à cheval passent et disent qu'une contre-attaque se déroule vers Saint Julien, la nuit tombe, au loin des lueurs, des fusées,

la bataille se calme, on marche pour atteindre Pirnay où nous dormirons dans un camion, à trois heures du matin, on est réveillé.

Capitulation numéro trois

Alerte !

Une volée d'obus tombe près de nous, puis tout rentre dans le calme, étendu sous une paire de capotes, je réfléchis à la situation, contre moi Mascotte est toute chaude, il faudra que je lui explique que la situation va s'aggraver et que nous risquons d'être séparés, elle doit dire qu'elle se nomme Pierre et qu'elle a perdu ses papiers. Comment va-t-on reformer un bataillon ? Que va-t-on faire de nous ? Les hommes vus cette nuit à cheval repassent.

Un soldat crie :

— « Le départ est proche mon lieutenant, le colon vous fait dire d'être attentif, pas de phares, pas de cigarettes non plus ! Il demande que vous preniez le volant de ce camion et que vous meniez une colonne de dix véhicules au-delà de Dixmude. »

En passant à Clerken, j'aperçois un quarteron de généraux, l'air affairé, que se passe-t-il ?

Voici Dixmude qui est vide, un bombardement a eu lieu hier, tous les carreaux sont cassés, portes défoncées, alors qu'il y a trois jours il y avait encore ici une grande activité ! Les magasins ont été pillés. Je roule encore un peu, Destenij, Beerse. De nombreux belges chantent plutôt allemand et vivant que belge et mort !!!

Le bruit court que la guerre est finie ! ! Sans doute une fausse nouvelle de la propagande allemande, je laisse deux hommes en garde à mon camion, je fais ranger les autres sur une petite place et je pars aux nouvelles avec Mascotte et Kintzelé.

On n'apprend rien de certain, je dis à Kintzelé de partir vers Adinkerke et d'essayer de se loger du côté français de la frontière ou mieux encore à Braydune si c'est possible, nous convenons qu'il attende que je lui fasse signe, quant à moi, je réquisitionne une moto et l'enfourche avec Mascotte serrée contre mon dos. J'arrive à Houthuslt survolé par ces foutus avions à croix noires. Je bloque ma moto, je prends le Lebel que Mascotte a emporté et je vise.

Un sergent de compagnie belge me crie : « Halte au feu, mon lieutenant ! ».

Et j'apprends que le général Desrousseaux, sous-chef d'état-major général a rencontré le général allemand Reichenau au château d'Anvaing et lui a remis la reddition de l'armée belge, que le roi sera consigné au château de Laeken. Coupées de leurs bases par l'avance rapide des armées allemandes, ravitaillées par la mer, privées du soutien belge, les troupes britanniques sont aujourd'hui encerclées à Dunkerque. Le roi Léopold a rendu son épée, le ministre Pierlot s'est éclipié, que reste-t-il à faire au milieu des hommes fatigués, terrorisés par une méthode de guerre nouvelle, par le désordre des arrières, la fonte des réserves, la disparition des approvisionnements, la disette des munitions ?

A 4h 28, donc, le feu a cessé sur l'ensemble du front belge sauf tout au nord et ici chez ceux qui étaient au contact, précisément comme moi, où les unités n'ont été prévenues qu'à 7 h.

La nouvelle est confirmée par un officier d'artillerie que j'apostrophe.

Il est 9h30, le colonel Desroua me le confirme aussi, les larmes aux yeux. Nous entrons tous les cinq dans un bâtiment où une brave dame nous offre une tartine et du café, surtout pour le petit jeune homme dit-elle, qui à l'air d'avoir bien faim.

Comment tout cela va-t-il se passer ?

Vers 9 h le commandement allemand a exigé la libre progression de ses colonnes vers la mer, nous sommes informés par un planton de l'état-major général que tout

le monde doit se rassembler à Saint Julien et que les armes devront être remises à Zonnebeke.

Nous avons donc capitulé ! Un plus un égale deux plus un égale trois, Luxembourg, Hollande, Belgique !!! A quand le tour de la France dont les armées sont en repli sur une ligne de Somme, maintenant.

Le colonel nous quitte pour essayer de trouver un officier payeur pour toucher ses indemnités d'entrée en campagne. Lui non plus n'a plus d'argent. Avec Mascotte, en route vers Poelcapelle, on voit passer des Allemands à moto, dans l'autre sens, sans s'arrêter. Sur les routes, et allant dans tous les sens, il y a de plus en plus d'hébreux, c'est ainsi qu'on surnomme les tchouk tchouk, ces camions chargés de matelas et de personnes qui fuient quoi au juste mais qui vont où au fait ? Une colonne de cyclistes, des lanciers belges, est en train de remettre ses vélos à quelques Allemands, matériel intact !!! Pourquoi ne détruit-on pas ce qui reste, aucun ordre n'a été donné pour détruire le matériel de l'armée belge, aucun désordre n'est provoqué sur les arrières, les soldats se mettent même à être plutôt plus disciplinés qu'avant et un trafic presque parfait s'aménage pour la circulation aisée des réfugiés, des soldats belges désarmés et des colonnes allemandes en route.

A Saint Julien, on nous attend, enfin, on attend tous les retardataires qui n'ont pas encore remis leurs armes et leur matériel, des Allemands passent sur des motos belges, déjà !! un général Allemand arrive en voiture, regarde le monument canadien de l'autre guerre et offre des cigarettes aux hommes ... qui acceptent !!! Un colonel belge que j'avais déjà rencontré me demande de prendre des hommes en charge, de les guider en ordre, je fais faire un rang et nous regardons passer une colonne allemande avec un matériel inouï : canons de 30, mitrailleuses jumelées, mortiers, mitraillettes, camions superbes et propres, des officiers prussiens à cheval, des hommes en tenue légère, tout un groupe à vélo ... sur des vélos belges !!! des camions belges aussi, sur lesquels une inscription est faite :

« Où sont-ils, vos Anglais ? »

Les soldats de l'armée vaincue doivent jeter leurs armes et leurs affaires dans un fossé, les officiers peuvent garder leur revolver, je m'arrange pour que Mascotte puisse enfiler un imperméable avec des insignes de grade de sous-lieutenant infirmier, ainsi, elle est armée et peut rester à mes côtés. On ne voit plus personne qu'on connaît mais soudain voici les camions de la 31<sup>e</sup>, ceux qui portaient nos bagages, d'où arrivent-ils ? Mais ce sont des Allemands qui conduisent. Avec une vingtaine d'homme, deux sergents et Mascotte, je grimpe dans un camion. Nous sommes escortés par quatre soldats allemands, mitraillette au poing. L'un d'eux veut mon porte-carte, je lui répète une dizaine de fois :

—Ich bin officier, das ist personlich.

enfin, j'ai pu le conserver, c'est essentiel puisqu'il contient dissimulé dans les cartes le plan électrique d'un appareil Has. Celui que je possédais doit être dans mon coffre qui se trouve sur le toit de ce camion. Il faut que je le récupère et que je sache ce qu'Albert est devenu. Et Pilou ?

Tout le monde est débarqué dans une école de Bécelaere et les gens qui trouvent des bagages personnels sont autorisés à les emporter là où on leur dit d'aller. Je fais prendre mon coffre par deux solides gaillards du génie. On nous conduit dans une classe, seulement des officiers, un colonel assis sur une botte de paille, cela choque. Discussions, sommes-nous prisonniers, vraiment, il me semble que le fait est clair, il y a une sentinelle à la porte, quelles sont les clauses de la capitulation, il paraît que nous ne serons pas enfermés, tout au plus gardés pendant une dizaine de jours.

Un officier allemand du QD/DI proche vient parler avec le colonel, en fait il l'interroge courtoisement, où étions-nous, s'il y avait des Anglais, etc... très étonné le gus de n'avoir ramassé que des Belges, émerveillé de la résistance qu'on lui a opposée depuis quatre jours, d'autres officiers allemands, très corrects entrent, parlent, offrent des cigarettes que nous refusons naturellement tous ensemble; l'un d'eux regarde Mascotte d'un peu trop

près et lance une plaisanterie en allemand qui fait sourire les autres, les Allemands nous quittent en nous disant que le roi est prisonnier à Laeken et qu'un nouveau gouvernement rexiste sans doute va diriger la Belgique.

En parlant ensemble et avec quelques officiers qui arrivent encore, on constate que les effectifs belges repliés tout de même sur la France ne sont pas si négligeables qu'on veut bien le faire croire, la 7<sup>e</sup> division dans son ensemble est encore libre de ses mouvements, quelques unités du génie ont rejoint des troupes cuirassées vers Amiens et des élèves, nombreux, des écoles militaires, de nos écoles d'aviation et d'écoles diverses sont actuellement repliés sous la Loire et rassemblés, ils formeraient une bonne troupe de quelques 100000 hommes ? La porte s'ouvre sans cesse sur de nouveaux prisonniers, voici Thyran et Thysbaert qui essayaient de rejoindre l'armée anglaise, j'y pensais précisément et j'apprends ainsi que les routes sont toutes barrées. Par la fenêtre, on voit arriver des camions d'effets qui sont déversés dans la prairie : valises, sacs, malles, instruments de musique, tout ce qui est vraiment militaire est confisqué, le reste est déposé pour que chacun, officiers d'abord, soldats sous la conduite de sous-officiers ensuite, puisse trouver éventuellement des effets personnels. Mon coffre est à l'entrée de la classe, Mascotte s'est assise dessus. Tout cela est bien triste. En plus, l'ordre devient désordre et c'est plutôt du pillage, du partage de butin maintenant entre soldats belges et allemands, civils égarés. Je sors et je ramasse une valise légère que je vais remplir avec une paire de sous-vêtements, une chemise, un pantalon, nécessaire à raser, essuie et le Has dissimulé dans ce qui ressemble à une grosse lampe à carbure inutile. Une valise légère, Mascotte avec son pistolet chargé et moi avec le mien, la guerre est finie mais je trouve toute de même des cartouches 9mm que j'empoche. Un officier dit à un Allemand qu'il habite à Ypres et que ce serait mieux qu'il puisse rentrer chez lui, l'Allemand répond que c'est encore une zone de combats !

La nuit tome déjà et l'aumônier qui lisait un Assimil allemand, !!!, veut allumer une lumière, pas d'électricité ! Mascotte est allongée la tête sur la valise, le corps caché sous une couverture qu'elle a trouvée dans le fourbi dehors, je me déshabille dans l'obscurité et à deux pas d'elle sans pouvoir m'empêcher de m'allonger en bandant contre elle.

La capitulation belge laisse un vide dans le dispositif britannique autour de Dunkerque mais les Anglais ont réussi à faire sauter le pont de Dixmude malheureusement à Nieuport des Belges vont empêcher que le pont soit dynamité et ainsi des troupes motorisées nazies franchissent l'Yser en cette fin de journée.

Mai 1940, 29, dix-neuvième jour de guerre.

Hier soir, avant de dormir, on a pu manger un peu de sucre et quelques biscuits.

Il paraît qu'on reste ici ce matin, difficile de se laver un peu, encore plus difficile de faire pipi avec quatre W-C pour un millier d'hommes... Mascotte a des soucis bien féminins ... Pour midi, nous recevons une assiette de riz cuit à l'eau, le commandant Ceuterickx a su faire cuire du pain chez le boulanger et nous en recevons un demi chacun. Notre sort n'est toujours pas fixé. On dit que nous irions à Beverloo et que nous y serions démobilisés. Des avions passent, ce sont des Anglais, la D.C.A. se met en marche avec ses petits bouquets de fumée, le commandant Bertens et le commandant Ceuterickx se disputent au sujet de Simonis. Le commandant Grisar réfugié d'Anvers explique, lui, à quelques hommes, que l'on vient de vivre une péripétie qui ne peut en aucun cas être une finalité, ceci dit-il est un incident tactique de guerre, et il s'en va en disant :

— Nous nous reverrons, Messieurs.

Il sort du bâtiment et je ne sais ce qu'il fera, ce qui est sûr c'est qu'il n'est pas revenu. Il s'en est allé, comment et par quel moyen ?

Des officiers de cavalerie arrivent de Namur, ils disent que ça a bardé sur toute la Meuse, Namur est partiellement détruite et la population a été évacuée sur Mons, à Dinant, on ne sait pas et pour plus bas en Ardennes, les renseignements sont plus que rares. Comment savoir où sont les membres de la famille Alfort ? Le père est-il resté, et la mère ? et Isabelle est-elle bien dans son midi; où est Louis, où est Pilou, et sa famille à elle ?

La guerre n'est pas tout à fait finie ! On entend une rafale de mitraillette, des balles sonnent contre des tôles, les feuilles d'un pommier tombent, des voitures boches

explosent. A cet instant les Allemands bombardent violemment Dunkerque et on apprend que le fort de Pepinster aussi appelé fort de Tancremont ne s'est pas rendu comme les autres, il a capitulé ce matin à onze heures, le capitaine Abel Devos y ayant fait une super résistance de plus de 30 heures.

Jeudi 30 mai.

En colonne par 4, quel soulagement de quitter ces lieux. Le rassemblement a été dur, les Allemands ont prié les officiers de commander leurs hommes, mais ils n'obéissent guère, le feldwebel heureusement a une bonne voix, le commandant Ceuterickx est très en affaire, et où est le colonel ? Le commandant gueule que celui qui quittera les rangs sera fusillé séance tenante. Je n'ai plus d'hommes, je reste en queue de la troisième colonne avec Mascotte et un sergent-chef bruxellois. Devant nous, trois ou quatre rangées de Sénégalais et d'Anglais, les Allemands crient tout le temps. Beaucoup photographient et des soldats belges fraternisent avec eux. Il n'y a pas de Français dans le groupe. On arrive à Courtrai. Tout est occupé ici, on met les officiers en prison, je dors sur le plancher d'une salle aux fenêtres cassées, on se serre très fort, Mascotte et moi. Le soir on a pu aller manger dans une sorte de réfectoire immense où il y a même des femmes. Des femmes, pour beaucoup c'est devenu l'inconnu depuis trois semaines ou quatre ou cinq, je pense à Pilou.

Déjà des femmes fraternisent avec des Boches, cela me dégoûte vraiment et je vois que Mascotte pense comme moi. Ici, les Boches sont mieux vus que nous.

Vendredi 31.

On sépare Wallons et Flamands, soldats et officiers dans la cour. Quelques groupes se forment. Je tressaille. Dewé est dans un groupe de Wallons, il porte des insignes de capitaine, je m'approche et nous faisons semblant de ne pas nous connaître. Le general Dewé, commandant en chef des troupes de transmission belges camouflé en capitaine du génie dit en catimini au lieutenant Demarque, ce technicien belge qui nous accompagnait dans la mission HAS il y a quelques mois à Stavelot, que la guerre ne fait que commencer qu'il n'y aura pas de refuge belge, il n'y aura pas d'éclusier civil héroïque sur l'Yser, d'ailleurs cela vaut peut-être mieux, moins on mêle les civils aux affaires militaires et plus elles s'en portent bien, pourvu que je puisse m'en aller d'ici et qu'on me trouve une affectation en mer que je puisse continuer le combat à partir d'ailleurs. les Allemands chez nous, cela m'insupporte.

Des rangs se forment, il y a une grille qui donne sur une rue, elle est ouverte, je la montre à Mascotte qui passe franchement de l'autre côté, puis moi, puis nous marchons dans la rue sans que personne fasse attention à nous, deux officiers belges tenant une valise, ça ne durera pas longtemps, il faut absolument entrer quelque part et se changer.

Nous entrons dans un magasin où je joue le tout pour le tout face à une dame d'une quarantaine d'années qui garde tout son sang-froid. Elle nous mène à sa chambre à l'étage, elle est seule, le magasin n'a pas été pillé parce que c'est une boutique de mode et de sous-vêtements féminins. Je lui dis que Mascotte est une femme et que nous voulons nous changer pour fuir, elle propose des vêtements civils de son mari, elle donne des habits à Pierrette et nous permet de nous laver. Nous ressemblons enfin à deux civils honnêtes, on dirait frère et soeur, je demande si je peux téléphoner, Madame

Verplas me dit que oui et surprise le téléphone fonctionne. Par le biais d'appels rejetés, j'ai en ligne l'adjoint de Badin à Lyon, ainsi j'apprends que le colonel Bastin s'embarque à Dunkerque d'où il me demande de ne pas oublier que je suis officier de marine français et de me rendre à Coudekerke. Où est-ce ?

Madame Verplas propose des vélos et nous indique le meilleur chemin pour gagner la France, où vous devez aller et de toute façon, c'est mieux qu'ici puisque vous êtes tous deux Français, dit-elle, elle dit aussi qu'elle pense que son mari est mort, qu'elle n'aime pas la population d'ici qui fraternise déjà avec l'envahisseur et cela la peine beaucoup.

L'immense majorité de la population belge se réjouit de la capitulation il n'y aura désormais plus de morts n'est ce pas et cela seul compte dit-on, le Belge est ainsi fait peu importe que les quidams de l'Artois ou du Berry meurent du moment que nous pouvons faire nos petites affaires en paix, la guerre c'est l'affaire des autres pas chez nous ici tout est fini n'est ce pas vive Hitler. ou presque...

C'est presque une promenade de printemps, tout un tas de réfugiés courent dans tous les sens et nous protègent ainsi des contrôles de gendarmerie, il n'y en a d'ailleurs que deux. A la frontière, on s'arrange pour se glisser dans un flot de camionnettes, de motos et du capharnaüm immense qui règne. On entre au café de l'église à Coudekerke, j'y retrouve un officier de liaison, en civil, que j'avais fréquenté en août l'an dernier, il m'envoie au café du stade à Steenkerke. Mascotte et moi nous remettons en route pour y arriver en soirée en compagnie de voitures chargées de matelas, d'un curé sur une moto pétaradante, d'une charrette tirée par un cheval blanc et beige c'est au moins celui de d'Artagnan, on entend pleurer un gosse dans une carriole. Qui dira aussi l'effroyable spectacle des bêtes abandonnées dans les villes, chiens et chats errants affamés et des animaux de ferme oubliés, les vaches laitières particulièrement que personne ne vient traire et qui meuglent de douleur. Dans

Lille qui devra bientôt capituler la bataille fait encore rage dit-on.

Voilà le bistrot cherché, au comptoir deux têtes connues.

On passe la nuit chez un voisin, Pierrette peut prendre un bain et dormir seule dans un bon lit.

Samedi premier juin.

Le sous-lieutenant Albert Paulien, habillé d'un bleu de mécanicien, le capitaine Paul Brouillard ressemblant à un bedeau en exercice, Mascotte pimpante gamine et moi-même en uniforme de facteur, chacun sur un bon vélo, nous pédalons dans Steenkerke, pendant que de Gaulle évalue ses gains et ses pertes depuis son P.C. de Huppy, on le dit inquiet car il n'a plus de moyen de communication convenable, il avait gagné un combat et ses hommes étaient heureux, il allait cependant falloir reculer céder du terrain à un ennemi plus puissant en armes et en nombre.

A Coudekerke, où il y a encore des îlots que tiennent toujours des soldats de la 9<sup>e</sup> armée française, Albert Paulien est interpellé par un colonel des cuirassés à moto et ils partent de concert vers le port de Dunkerque. Des hommes interpellent une femme qui vient de lancer une fusée qu'elle a pêchée dans son sac à provisions, ils la maltraitent et affirment qu'elle vient de faire des signaux pour l'armée allemande, elle ne répond qu'à demi-mot, le capitaine Longvilliers la laisse aux mains des soldats qui la frappent, la battent, la couchent en travers de la chaussée après l'avoir dénudée. Le capitaine dit que cela suffit, il sort son arme et lui tire une balle dans la tête voilà ce que je ferai de tous les espions dit-il. Brouillard et moi, à vélo, nous remontons vers Bergues, Pierrette est très choquée de la scène à laquelle elle vient d'assister et c'est ici que nous nous séparons, Brouillard s'élance vers St Omer, il a donné une mission importante à Mascotte :

rejoindre coûte que coûte Compiègne pour déposer un message chez une certaine dame Pirmez tandis que je roule à nouveau en Belgique, j'ai cette fois un uniforme de cheminot, une besace et ma valise en toile, c'est Poperinghe, Menin, Harelbeke, Vichte. J'ai mal aux mollets. Je n'ai plus d'uniforme pas même dans les fontes du vélo, heureusement car je vois des militaires qui se font interpellé par des gendarmes mais seulement un pantalon bleu et une chemise qui devient assez sale, il faut le dire, je ressemble bien à un ancien ouvrier du chemin de fer réfugié ou à un romanichel.

Göring aurait-il privé ses soldats de pain et de viande en tout cas, les colonnes arrivent dans les villes et y restent le temps de vider les sucriers et les caves à vin, de dépendre les jambons de s'approprier beurre et fromages, les canons achetés les ont-ils vraiment privé de beurre comme dit le dicton ? Au risque de faire flamber les villes des pompistes patriotes vident leur citerne à l'égout avant que les troupes allemandes ne viennent faire le plein chez eux.

Je louvoie sur mon vélo vers Audenaerde puis le lendemain à Bruxelles, je me demande si je n'ai pas croisé la Mercédès d'Hitler. Alors, toujours à vélo par les chemins de Belgique, je me dirige vers Monthermé puis vers mon village ardennais ou un régiment de chasseurs francs tient bon dit-on dans la vallée de la Meuse, est-ce possible ?

De toute façon, ne subsisteront plus maintenant sur le territoire belge que quelques petits groupes de desperados que les Allemands appelleront bien vite terroristes, que les politiciens belges nommeront irréalistes inconscients insensés. Je prends un peu par hasard le commandement de quatre d'entre eux à qui je donne des missions précises. Je reprends mon vélo toujours chargé de ma valise de toile sur le porte-bagages.

Deux motocyclistes dont l'un pilotait un side-car s'arrêtent au carrefour. Malgré la forte chaleur ils étaient en imperméable mastic-gris. Ils braquèrent leur mitrailleuse vers la façade de la maison et firent feu. Comme

personne ne leur répondait, ils s'installèrent en agents de la circulation. Quelques instants plus tard, venant du fond de la campagne un torrent de voitures militaires s'écoula vers la ville, aiguillé par l'un des motards Le carrefour se trouva en un instant en pleine guerre lorsque Fred tira un coup de feu qui abattit le feldgendarme. La fusillade dura un moment puis un officier allemand fit venir un homme portant un tube lance-fusée qui pointa, tira et la maison tout entière s'embrasa soudain, touchée par l'obus incendiaire perforant. Mes deux hommes parviendront tout de même à s'enfuir et ne furent pas rattrapés.

J'apprends que le général Molinié s'est rendu à l'armée allemande, dans Lille

Une grande bataille aérienne et navale a eu lieu devant Dunkerque d'où des lambeaux d'armées anglaises et françaises s'en vont vers les îles britanniques. Quelle débâcle !

La politique détestable suivie depuis dix ans et le mensonge des politiciens en place ont détrempé le caractère de la nation et avili les coeurs n'est-ce pas.

Dans les unités belges malheureusement en poste sous la Loire les hommes n'obéissent plus à leurs chefs et des émissaires flamands viennent rechercher des soldats avec des autocars, même les hommes vont ainsi quitter des unités en formation sans un ordre ou une autorisation, c'est la fuite vers le nord au contraire des civils qui eux continuent à fuir vers le sud !!! et des ministres donc !!!

Le général Corap explique que tout n'est pas perdu, que le fléchissement du moral s'arrêtera de lui-même tandis que le lieutenant Reiner et le sergent chef Emilio font abattre à Abbeville 27 prisonniers civils soupçonnés d'avoir aidé les Allemands. On commence donc à tirer sur des français lorsque la peur devient telle qu'on n'ose plus tirer sur le véritable ennemi. La grande lessive ! Que devenons-nous? J'ai des nouvelles de Philippe Dousteau, un compagnon de promotion qui est à Brest où stationnent encore quatre cuirassés gigantesques : le Dunkerque, le Strasbourg, le Richelieu et le Jean-Bart et quel-

ques quatre-vingts autres beaux bâtiments de la Royale. Petit à petit tout ce monde-là prend la mer et Brest comme Cherbourg, Le Havre et La Rochelle montrent des quais vides.

Je passe au château, le parc est criblé d'obus, de trous de mitrailleuses, sur les murs, vitres brisées vide d'habitants.

L'Italie déclare la guerre à la France, c'est donc bien qu'il n'y ait plus de France et que désormais tous peuvent piétiner notre pays. Ce n'est pas ainsi qu'ils nous auront mais les conférences succèdent aux conférences, Reynaud discute avec de Gaulle et Pomaret. Puis soudain, à Paris, on ne trouve plus personne, Paul Reynaud s'est éloigné avec le général de Gaulle, ils roulent vers Orléans où ils rencontreront Churchill qui est revenu en Touraine pour voir comment se passe notre guerre qui est aussi la sienne. A Bordeaux où viennent aboutir tant de réfugiés de haut rang, ministres et généraux, des milliers de gens assaillent le siège de la croix rouge avec l'espoir d'avoir des nouvelles d'un parent, d'un ami, d'une mère, d'un fils et celle-ci en robe du soir, maquillage dégoulinant qui demande si l'on n'a pas vu son petit chien Mirza.

Les ordres militaires qu'il fallait il y a quelques jours encore chiffrer sont maintenant donnés par téléphone civil, le seul qui fonctionne encore un peu, de temps en temps quand les préposées ne tricotent pas ou ne prennent pas leur heure de table ou que sais-je.

On voit des choses abominables, des hommes belges libres ici dans le midi montent vers le nord pour se constituer prisonniers, pour aller en Allemagne, la défaite belge conduit à l'abjection un certain nombre d'entre eux et chez nous en France ? ? ? L'absurde est atteint pour les Belges lorsque le général belge Wibier commandant des troupes d'instruction stationnées à Montpellier condamnera en cours martiale les officiers qui le quittent pour rejoindre l'Afrique ou l'Angleterre.

L'inventaire des belges en cavale vers des points de résistance est vite fait, une centaine d'officiers et de sous-officiers ont embarqué à Dunkerque, quatorze sont

en Vendée. Je ne sais au juste que faire. Je reste donc en civil et je me conformerai aux idées de Brouillard.

11 juin

L'amiral Darlan confirme que la Royale ne sera pas livrée aux Allemands dont la victoire aujourd'hui ne fait plus de doute. Des consignes de sabordage sont données aux commandants de vaisseaux qui se trouveraient à quai lorsque des Allemands arriveront. On parle d'évacuer la marine vers les ports d'Afrique, une marine qui n'a guère fait la guerre pour le moment sauf par l'intermédiaire de jeunes officiers stagiaires comme moi.

12 juin

Paris est déclarée ville ouverte par Weygand.

Ordre et contrordres se suivent et sont diversement interprétés par une population civile ballottée au gré des fantaisies militaires tant des vainqueurs que des vaincus, il y a des pillages et l'excuse est que c'est autant que les Boches n'auront pas.

13 juin

Les Allemands sont en forêt de Fontainebleau et à Dijon, la situation est grave sur le plan du ravitaillement tant pour les troupes françaises qui combattent encore que pour la population civile. Les manoeuvres sont difficiles en raison de l'embouteillage permanent des routes et des voies ferrées ainsi que du bombardement constant de celles-ci.

14 juin

Au moment où les Allemands entrent dans Paris et prennent à 8h l'hôtel Crillon, le chef d'état-major britannique, sir John Dill, informe le gouvernement français que le général Brooke met un terme à la collaboration militaire franco-britannique et que les troupes anglaises et les hommes du Commonwealth encore sur le continent seront embarqués sans délai. A 8h1/2 deux escadrons de motocyclistes allemands remontent les Champs-Élysées. A 9h, on hisse les drapeaux à croix gammée sur les édifices publics. Les troupes allemandes sont dans la capitale mais aussi aux frontières de Russie et les Russes, eux, sont dans les pays baltes. A Saint Dié, l'électricité est coupée et il faut s'éclairer à la bougie, le pire n'est pas là, c'est que les usines s'arrêtent. Toute la population est affolée. Et malgré la débâcle, les malheurs, la débandade ici ni pire ni moins qu'ailleurs, des gens vont s'atteler à remettre tout en ordre. Dans ce foutoir épouvantable il se trouve des îlots de calme, de reprise de sang froid qui font plaisir à voir, demain à Metz quoi qu'il en soit, on remettra l'examen final prévu au lycée, de peur de réunir ainsi trop de jeunes gens et de jeunes filles sous un même toit qui pourrait être bombardé, mais les craintes sont vaines, les bombardements ardennais sont terminés, tout à été détruit, partout. Les ministres eux pendant ce temps quittent la vallée de la Loire trop proche de Paris pour Bordeaux. A la Charité sur Loire, le 16 juin les archives du général en chef de l'armée française tombent aux mains de l'ennemi, tout un wagon d'archives était immobilisé en gare.

A Metz, le préfet Charles Bourrat s'oppose fermement à la mission du caporal Lamourelle chargé de faire sauter les ponts sur la Moselle et les charges seront désamorçées. Après un deux trois, la France s'incline. Les soldats de notre armée se préoccupent moins de la

guerre que de retrouver leur famille dispersée aux quatre points cardinaux.

Je donne des instructions pour la création à Liège du réseau Clarence par Demarque sur place et moi-même comme sous-marin de liaison comme on dit, sous l'impulsion de quelques hommes qui travaillaient sous les ordres de Dewé à la régie des téléphones.

17 juin

Pétain demande l'armistice pendant que les Allemands bombardent la gare de Rennes où un train de munitions se trouvant garé depuis deux jours à côté de trains de réfugiés explose, faisant tant de victimes que l'air de la ville entière est empuantie de cette odeur de chair brûlée. Partout le combat cesse, les généraux encore en place rendent compte que les régiments se dissolvent et que les hommes abandonnent leur poste en courant au devant de l'ennemi avec des drapeaux blancs. La guerre est finie, tous fraternisent, les mauvais ne sont pas si méchants que ça ceux qui luttent encore le font dans une ambiance de décomposition nationale avancée, le général Griveaud refuse même de faire sauter des ponts pour retarder l'arrivée des Allemands à Nantes.

Je trouve la correspondante prévue pour envoyer mes messages, la fille travaillait pour un journal américain et elle était ici par hasard s'efforçant de communiquer avec son patron pour lui dicter ses textes parlant du sang dans les rues et des bombes qui écrasent tout mais s'efforçant aussi de trouver les vérités, simplistes et multiples comme toutes les vérités. Elle avait pris son parti pour un temps des difficultés de vie des horaires absurdes du ravitaillement difficile des soirées solitaires.

18 juin

Les Allemands sont entrés dans Rennes et le réduit Bretagne n'est plus qu'une image. Il paraît que de Gaulle est en Angleterre et qu'il a parlé à la radio, mais combien d'entre nous ont encore un poste de radio qui fonctionne ... quand il y a de l'électricité ! Lorsque les Allemands entrent à Belley, tous les parents ont envoyé leurs enfants de dix à quinze ans dans les collines avec des vivres et du couchage. Tout le monde a peur, on ne veut pas devenir Allemand, on ne veut pas être expédié là-bas comme cela s'est passé lors de l'autre guerre.

19 juin

Brest tombe le 19 de même que Cherbourg, la 8<sup>è</sup> armée est détruite autour de Gerardmer. De Londres, il paraît que de Gaulle a fait des offres de services à Noguès qui commande les forces françaises en Afrique mais il semble que le général Noguès à d'autres chats à fouetter. Les habitants de Mouzon reviennent chez eux après avoir été ballottés dans les trains et convois, ils retrouvent leurs maisons pillées d'abord par des voleurs très ordinaires puis par des soldats français en cavale puis par des militaires allemands - ceux-ci sont vite repris en mains par leurs officiers qui infligeront des peines lourdes et des sanctions sévères à tous ceux qui commettent des larcins et en définitive la populace parvient à dire qu'elle préfère les soldats allemands aux soldats français : Vae victis. On voyait les Allemands coupeurs de mains, voleurs d'enfants, pilleurs et violeurs de filles, égorgeurs de riches et les voici régisseurs du bon ordre, organisant le ravitaillement et tâchant de redonner du bon sens aux choses obscurcies par la disparition du sens critique sous l'empire d'une illusion collective émotionnelle. Une fois Paris occupé, la marche de l'armée allemande s'est plutôt faite l'arme à la bretelle; ils rapatrient les réfugiés, relancent l'administration et le commerce à la

grande surprise des français qui ne voient pas de différences ou plutôt le voient trop bien, ici commence l'ordre mais où s'arrêtera-t-il, l'exemple de la mise en place nazie sur le Reich n'augure rien de bon pour nous perdant; la Wehrmacht organise par nécessité pas par philanthropie, c'est évident qu'il est plus simple d'administrer dans l'ordre que dans la confusion. Il est nécessaire de recréer des cadres de vie normaux sinon agréables pour les troupes d'occupation.

Le réseau téléphonique est coupé quasi partout, communiquer devient une aventure, la poste aux lettres s'est arrêtée, j'ai encore des nouvelles par le réseau de coursiers et d'informateurs du capitaine Brouillard. A Brest, le Jean-Bart est parvenu dans la passe et il s'éloigne vers la haute mer. Avec le dernier bâtiment de notre Royale quittant la rive, partent des dizaines de petits navires marchands, caboteurs, pêcheurs, remorqueurs, thoniers et saumoniers, barcasses diverses vers l'Afrique ou l'Angleterre. Il y a aussi des paquebots prestigieux : El Djézaïr, Ville d'Alger, Ville de Lyon, El-Mansour, El-Kantara.

Mais le 22 juin, la France capitulera à son tour malgré quelques irréductibles qui se battent encore et je me réfugie dans les campagnes que je connais si bien, où je resterai jusqu'en novembre. Je trouve des nouvelles d'Albert qui ayant quitté Dunkerque est passé par l'Angleterre pour s'en aller finalement vers le Sud et embarquer à Southampton pour la Syrie, et aussi de Paul Brouillard qui me parle de résistance à l'ennemi et du gouvernement de Gaulle à Londres. Il me fixe un rendez-vous à Aubenas.

Sabine n'a que huit ans lorsqu'elle a quitté Metz avec sa tante et sa cousine. Elle a pris un train, elle ne sait plus très bien où qui est bondé de soldats et de civils emmêlés, ils sont dix ou quinze par compartiments de six et le voyage qui sommes toutes est un plaisir nouveau pour un jeune enfant devient vite corvée harassante. C'est gai puis ce ne l'est plus d'être au milieu de tout ce monde, assise sur les genoux d'un soldat et boire dans

son quart une larme de vin coupé d'eau, passer la nuit entre deux localités importantes, mais sur la voie, pas dans la gare, on a peur des bombardements que l'on sait impitoyables maintenant. Alerte à huit ans, qu'est ce que ça veut dire ?

On se lave le matin avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne, on court sur les montagnes de valises on fait connaissance avec des enfants qui arrivent d'ailleurs on regarde des gens qui mangent boivent s'embrassent discutent on regarde des fumées dans le lointain, le train roule à nouveau quelques kilomètres s'arrête roule s'arrête roule s'arrête puis on est bombardé dans une gare minuscule d'un petit pays inconnu alors les deux petites filles sont blotties les unes contre les autres puis cesse le vacarme et le monde est devenu étrange, grotesque vision de pantins désarticulés, rails tordus, wagons qui flambent, grandes personnes qui gesticulent des morts des monceaux de morts des parties de corps du sang un bras un torse une tête et alors le train, ah le train ne roule plus et les survivant rassemblent des débris puis marchent sur une route sans indications; Sabine arrive ainsi près d'Auxerre après avoir été mitraillée trente fois après avoir contemplé de ses yeux qui ne savent plus pleurer les peurs les lâchetés les égoïsmes de ces adultes qui voulaient toujours régenter son monde Où est la tante, ou est la cousine que faire pour manger quand s'arrête le cauchemar J'ai rencontré Sabine sur le bord de la route ce matin et je l'ai installée sur le porte bagages de ma bicyclette, pauvrement vêtue de sa culotte petit bateau et d'une manche de chemise. Plus loin, dans une ferme en ruines, j'ai pu la laver et j'ai pu avec des morceaux de tissus lui faire comme une robe chasuble tant bien que mal. C'est où Aubenas; c'est quand Aubenas, je confie Sabine à un couple de paysans et je leur dit qu'ils prennent contact avec Monsieur Bonhiver, vous vous souviendrez, Monsieur Bonhiver à Compiègne ! L'adresse est correcte si la maison existe encore et là demander Mascotte ... ???

Il y a beaucoup de réfugiés encore, pourquoi tant de gens sont ils sur les routes, la peur sans doute mais aussi parce que l'ordre administratif en a été donné mais quel pays étions nous de fonctionnaires incompetents, de dirigeants ridicules pourquoi tant de gens ont ils quitté des villages où l'armée allemande n'est pas venue il y a aussi de longues colonnes de prisonniers que les Allemands dirigent vers des camps où tous sont entassés dans la poussière et la saleté. Il y a deux millions de captifs affamés, indisciplinés, épuisés et qui croient qu'en faisant ce qu'on leur dit de faire ils pourront rejoindre rapidement leur foyer et leur travail , le train train routinier de leur petite vie pépère.

C'est où, Aubenas ? La vie reprend son cours avec le retour des boulangers un peu partout, ou avec l'installation de boulangers étrangers au village puis reviennent les bouchers, les crémiers, les épiciers, on voit naître des conseils de gérance, des comités de gestion, les barrières sociales et politiques semblent craquer. et chaque jour qui passe, ce qui reste de France libre rétrécit Les difficultés de circulation ont amené des difficultés de ravitaillement. Tout est problème : le prix des légumes et des fruits, le prix de la viande. Il paraît qu'à Limoges plus de 200.000 personnes dorment dans les parcs publics, à Castelnaudary les églises servent de dortoirs. Il y a les réfugiés français mais il y a aussi des Hollandais, des Allemands fuyant le nazisme et des Polonais, des Belges, il y a au moins 2.000.000 de Belges sous la Loire.

La discipline et l'obéissance des officiers subalternes à leur supérieurs politiques est navrante, elle est bien sur la clé de voûte de l'armée mais ici on est dans la bêtise total, n'est ce pas lorsqu'il apparaît qu'un ordre civil ou militaire est contraire à l'intérêt de la nation ou de la cause qu'il sert il est certain qu'il cesse d'être obligatoire, le trouble qui règne dans l'armée empêche les officiers aujourd'hui de prendre leur service vraiment en main pour la bonne cause. L'Allemagne au travers d'une paix factice

ne peut nullement être une bonne cause pour un officier hollandais belges français.

En Vendée, le groupe de résistance belge a trouvé une barcasse qui les conduira à Londres. Les réfugiés sont une foule impressionnante, bouleversée anonyme ne contrôlant plus ses gestes, évadée de toute raison, prisonnière de ses peurs, de ses rumeurs, se bousculant sur les routes de l'espoir, foule ramenée soudain à l'essentiel : le pain, le logement, l'habit et la vie : la vie sauve. L'armistice signé mettra fin à l'exode par bateau vers l'Afrique via les ports méditerranéens.

Le culte du maréchal s'organise et le regard bleu sous la visière aux feuilles de chêne se colle partout, la moustache blanche et les sept étoiles deviennent franchement populaires au rythme de la litanie travail famille patrie dieu règne dans les cieux, le maréchal règnera sur terre, en France nono en tout cas !

Du 10 mai au 26 juin, l'armée belge a perdu environ 6.000 hommes, le prix de la guerre éclair a été payé par les civils qui déplorent eux environ 10.000 tués, 50.000 personnes environ sont portées disparues... certains sont morts on ne sait où, d'autres sont prisonniers et déjà en Allemagne et enfin certains sont entrés dans la clandestinité.

Je suis provisoirement employé de l'électricité municipale d'Aubenas, je fais quelques déplacements entre sud et nord, j'apprends à franchir cette nouvelle frontière qui monte des Pyrénées vers Libourne, Angoulême, Poitiers, Cagé, Bourges puis s'incurve vers Moulins et passant le Jura s'achève à Annemasse. La fameuse ligne de démarcation, la France de Vichy. Ainsi, 800.000 soldats français des armées de l'Est vont aller quasi sans avoir combattu rejoindre les camps de prisonniers où se trouvent déjà les soldats ayant été capturés lors de l'avance des panzers. Je retrouve un ancien voisin ardennais poussant sur une route d'Ardèche une brouette chargée d'un enfant en bas-âge endormi sur une literie puante, sa

femme en haillons marche à côté de lui. Je rencontre Madame de Portes, c'est un autre monde qui ne sait rien des misères incroyables dont souffre le peuple français depuis un mois, dont plus tard le général de Gaulle dira qu'elle est une dinde comme toutes les femmes en politique. Si le hasard d'une bataille a ruiné un état, il y avait une cause générale qui faisait que cet état devait périr en une seule bataille, est-ce de Montesquieu ? Avons nous vraiment livré bataille ?

26 juin Armistice avec l'Italie.

Où est Pilou ?

Qu'est devenue Mascotte ?

C'est fini, la guerre est finie, la défaite commence plus de combats plus de stukas plus de panzers plus de marches harassantes seulement l'humiliation, la dissolution des armées belges, françaises, hollandaises, la France coupée en deux, la détresse de l'âme et si les soldats ne marchent plus, les civils n'ont pas fini, des millions de gens ont quitté le nord pour chercher au sud une main accueillante, des femmes chapeautées endimanchées portent un sac à dos , une valise, un cabas qui contient tout ce qui reste de leur vie passée. L'exode déclenché dans les communes du nord quelques heures avant l'arrivée de la Wermacht est une addition d'aventures incroyables qui jette sur les routes le peuple le plus casanier du monde.

Pétain installe son gouvernement dans les hôtels de Vichy, on case les ministres entre deux bidets, les catégories sociales convenables réapprennent le catéchisme et l'école républicaine récite le Je vous salue Marie, de temps en temps la voix du maréchal entre dans les foyers par le biais de la radio.

3 juillet : A Mers el-Kébir, c'est la catastrophe, l'Angleterre, folle de peur de voir les troupes allemandes s'emparer de ce qui reste de la flotte française, bombarde la rade et coule la plupart de nos navires, endommage sérieusement les autres dès 7h du matin l'amiral Somer-

ville à ouvert le feu sur la flotte française dans la rade tunisienne. L'amiral Gensoul qui m'avait donné des cours est effondré, le geste anglais de couler notre flotte est compréhensible devant les tergiversations de notre commandement mais n'y avait il pas d'autre solution ? Comment l'amiral Darlan, en son bureau de Nerac où il réside actuellement n'a t-il pas tout mis en oeuvre pour sauver nos navires.

Alors que les soldats semblaient démunis de tout, les Allemands s'emparent de stocks gigantesques dans les magasins de l'intendance, vêtements, chaussures, couvertures, outillages le tout précieusement conservé par notre administration qui ne recevait pas les bons documents pour les délivrer aux unités combattantes.

10 juillet 1940

Philippe Pétain devient président de la France et les Japonais déclarent la guerre à l'Indonésie néerlandaise et à l'Indochine française.

Sur Paris il n'y a plus que les reliefs de l'exode, Paris est une immense poubelle que l'on tache de remettre en ordre.

19 juillet, c'est à Berlin l'apothéose les troupes nazies qui défilent sous la porte de Brandebourg.

Le mois d'août arrive, il y a un an que je suis vraiment militaire d'active même si je n'ai jamais porté mon véritable uniforme. Je n'ai pas revu Pilou, je ne sais rien de ma famille. Les Italiens sont entrés en Somalie.

Cela devient très difficile de circuler dans mon pays et pour les habitants qui le désirent c'est peu simple d'y revenir, le Reich a divisé la France en trois, la zone non occupée et la zone interdite. La zone interdite est rattachée au général Von Falkenhausen et aux autorités militaires allemandes stationnées à Bruxelles. Cette zone couvre la Somme le Nord Pas de Calais les Ardennes et des bouts de territoire qu'Hitler appelle la Lotharingie et qu'il veut peupler de colons allemands. A Stone, il reste dix habitants et 18 chars allemands détruits, le préfet des Ardennes écrit que pas une seule maison pas une seule n'a été épargnée par la guerre, toutes les habitations ont été pillées même dans les hameaux les plus éloignés, on parle de Hautes Rivières et du coin ou tout de même des vieux ont fait respecter l'ordre, il y a eu aussi des vols dans les administrations, des viols collectifs et individuels mais la plupart de ces exactions trouvent coupables et ils sont sévèrement punis, souvent exécutés par des gendarmes français ou par des militaires allemands.

15 août 1940.

Je quitte Aubenas pour entrer au Refuge du Requin.

Saga de la colo, Halte au feu mon lieutenant.  
Charles Alfort  
Version nouvelle  
Wasseiges  
31 août 1996

( à suivre dans LE REFUGE DU REQUIN )



